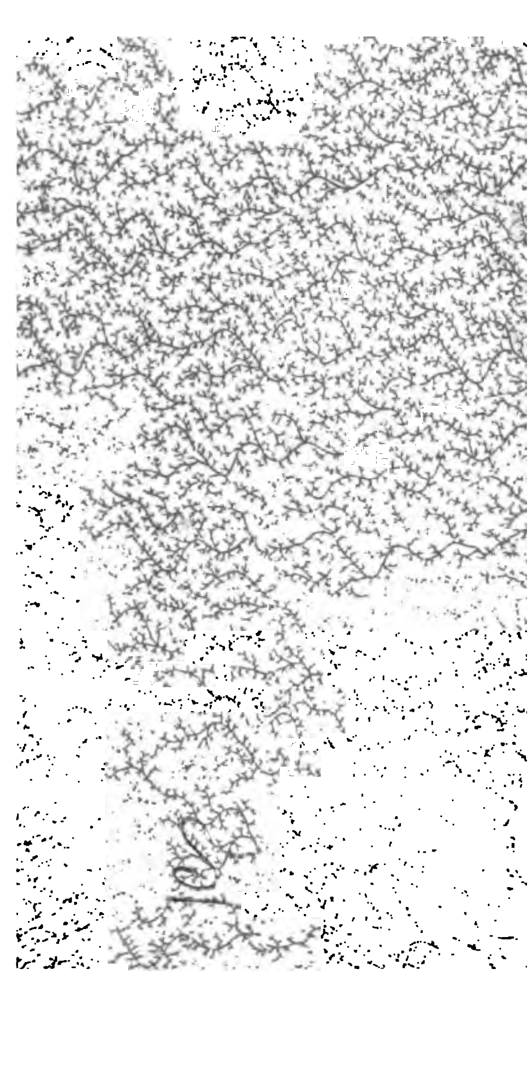
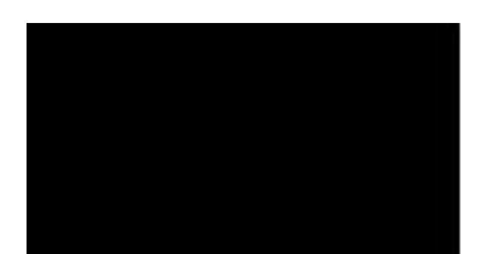






ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

TOME NEUVIÉME.

CONTENANT LA TROISIEME PARTIE

DES MÉLANGES CURIEUX

Des meilleures Piéces qui lui sont attribuées.

NOUVELLE EDITION.



M. DCC. LIII.

TABLE

DES PIECES

DU TOME NEUVIÉME.

FRAGMENT de Pétrone. *De l'Eloquence.* page 1
Histoire de la Matrone d'Ephese. 30
De la vraie & de la fausse beauté des Ouvrages d'esprit. 41
CHAPITRE I. *Comment on peut se former à bien écrire & à bien juger du mérite des Auteurs.* ibid.
CHAP. II. *De l'honnêteté des expressions.* 55
CHAP. III. *De la justesse du raisonnement.* 66
De l'Etude & de la conversation. 80
De l'Amitié. 89
Abregé de la Vie de M. le Marquis de Lionne, Ministre d'Etat. 96
Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre, par le Duc de Buckingham & Normamby, *traduit de l'Anglois.* 108
Lettre touchant la destinée du Comte de Bussy Rabutin. 117
Préface de l'Ouvrage intitulé : *Médailles sur les principaux événemens du régne de* LOUIS LE GRAND, *avec des explications historiques.* 121

... à M. le Clerc, par le même.
Epitre à M. l'Abbé de la Trape ... même.
Sur l'origine des Préjugés, par M ...
Idyle au [illegible].
Les Grateuses, Scène.
Le Mariage du Vieillard.
Billet à Madame de la Perine.
A la même.
Eloge de la Reine de Prusse. Si le ... donné, &c.
Ode à Monsieur le Duc de Nevers. ... rien qui vous déplaise.
Le Bel Esprit.

Fin de la Table des Pièces du Tome ...

[illegible]



MÉLANGE CURIEUX.

FRAGMENT DE PETRONE.

DE L'ÉLOQUENCE.



ONSIEUR, j'eus l'autre jour bien du plaisir de voir avec quelle impatience cet admirateur des Discours publics de ****, souffrit ce que nos amis disoient de l'Eloquence de notre siécle. Je ne sai s'il s'apperçut à quelques traits de leur censure, que l'on en vouloit à son Héros, (car vous savez qu'*il est des Héros de toute maniere ;*) mais je remarquai qu'il avoit un fort grand dépit de ce qu'ils ne le préféroient pas à Ciceron & à Demosthene.

Quoi qu'on lui pût dire pour le d
per, il ne fut pas d'humeur à se fa
tice là-dessus; je m'attens bien au
ne me la fera pas, & qu'il ne me p
nera de sa vie le peu de complaisan
j'eus pour lui. J'ai déja entendu di
nous décrie par tout, comme des
satiriques qui affectent de mépriser
que les autres estiment, & qui veul
troduire une espéce d'Inquisition d
Belles-Lettres. Cependant vous sav
nos amis n'ont pas besoin de ruine
putation d'autrui pour élever la le
que celle dont nous parlons s'est
sur des fondemens si peu solides, q
à croire que cet applaudissement **
l'a soutenue depuis quelques anné
prévaudra pas toujours sur l'opini
honnêtes gens. Mais, à la bonne l
laissons-le jouir de cette fausse gloir
ses adorateurs vont l'enyvrer tous les
& contentons-nous de justifier nos
c'est à quoi je veux travailler présente
&, sans me renfermer dans les bornes
Lettre, ni m'ériger en Docteur, je p
vous écrire tout ce qui me viendr
l'esprit, soit de mon propre fonds, s
celui des autres, afin d'ôter les mau
impressions qu'on vous a voulu don
notre Critique.

Vous savez, Monsieur, que ce n'e

du DIALOGUE qu'on attribue à Quin-
1, condamne le même désordre ; &,
: remonter plus haut, Pétrone a fait
Satire ingénieuse contre les Déclama-
s de ce temps-là, qu'il accuse d'avoir
le style des jeunes gens : le jugement
en fait est fort juste, & il tourne en
ule les mêmes défauts contre lesquels
; nous élevons aujourd'hui, mais d'une
iere si plaisante, qu'il me prend envie
ous envoyer en notre langue, ce qu'il
i agréablement dans la sienne, contre
aut style que nous appellons *Phébus*
ialimatias. Mais j'ai l'esprit tellement
our la liberté, qu'il n'est pas en mon
voir de l'assujettir aux régles d'une tra-
ion fidelle ; c'est pourquoi j'ai pris la
iesse de lier les sens interrompus de
one, par des choses qui sont purement
noi. Si cette occupation vous paroît

dulgence ordinaire, ce que j'écris présentement pour votre plaisir.

» Je me promenois (*dit Eumolpe*) avec » le jeune Ascilte dans une Place assez » proche des Ecoles publiques, lorsque » nous vîmes accourir de toutes parts un » grand nombre de personnes de différen» tes qualités, mais principalement une » foule de jeunes Ecoliers qui se pressoient » à qui entreroit le premier dans l'Ecole. » La curiosité qui entraîne aisément dans » ces lieux publics les hommes qui n'ont » pas beaucoup d'affaires, m'obligea d'y » suivre les autres. Je me mêlai parmi » ceux qui entroient, & je m'enquis des » gens qui se trouvoient auprès de moi, » quelle étoit la cause qui assembloit tant » de monde. J'appris qu'un Declamateur » célébre, nommé Agamemnon, devoit » faire une Harangue. Je demandai en» suite quel sujet il avoit pris pour son » Discours; & l'on me répond qu'il pro» mettoit par son affiche une déclamation » de deux heures, sous le titre magnifique » *de la piété cruelle*, pour exhorter le Roi » Agamemnon à livrer sa fille Iphigé» nie qui devoit être sacrifiée à Diane, sui» vant l'Oracle, afin de faciliter l'expédi» tion de Troye. Je crûs que la rencontre » d'un titre si spécieux, ou bien la confor-

» mité

» mité du nom d'Agamemnon que por-
» toit le Déclamateur, l'avoit engagé au
» choix de ce sujet; & je ne doutai pas
» qu'il ne se montrât dans son Discours,
» digne Auteur d'une si belle affiche. Il
» est vrai aussi que je n'y fus pas trompé;
» car, après avoir attendu près d'une heu-
» re, nous vîmes paroître sur une espéce
» de théatre un peu élevé au-dessus des
» Auditeurs, un homme d'un âge assez
» avancé, qui n'avoit rien oublié ce jour-
» là pour se mettre sur sa bonne mine. Il
» jetta d'abord les yeux sur son Auditoire
» pour assûrer sa contenance; &, après
» avoir toussé, craché, & salué tout le
» monde, il se tint quelque temps dans
» une contenance triste, tournant les
» yeux d'un côté & d'autre sur ses Audi-
teurs; puis tout d'un coup il commença
son Discours d'une voix aigre & traînan-
te. Son Exorde étoit pompeux & plein
l'antitheses; ses Périodes étoient enflées
perte d'haleine; &, parmi ces grands
ots dont elles étoient composées, il
en avoit pas un qui fût propre à atti-
la bienveillance & l'attention des Au-
urs, ni à donner une idée générale
on action: mais pourtant on remar-
t qu'il avoit ramassé dans les Livres
ce qui regarde la sainteté & l'infail-
é des Oracles. Il avoit cela de bon,

» qu'il ne citoit point de vers d'Hesiode ni
» d'Homere. Dans le reste de la Piéce, il
» s'étendit fort sur les devoirs qui attachent
» les hommes à leur Patrie : il exagéra
» principalement l'étroite obligation qui
» engage les Princes à se dévouer entiére-
» ment à la gloire & au bonheur de leurs
» Etats : il fit une longue description de
» tous les combats de la nature & de la
» Religion dans le cœur d'un pere qui doit
» perdre sa fille, ou désobéir aux Dieux :
» il apporta beaucoup de raisons pour
» prouver que la Religion devoit l'empor-
» ter sur la nature, & qu'il falloit que le
» respect des ordres du Ciel *arrêtât les*
» *mouvemens du sang, & calmât l'émotion*
» *des entrailles paternelles*. C'étoient là les
» termes dont se servoit ce Déclamateur;
» & tout son Discours étoit rempli de
» grands mots qui ne signifioient rien, &
» qui sembloient faits exprès pour la me-
» sure énorme de ses Périodes. Les figu-
» res étoient si fréquentes, & particuliére-
» ment celles qui consistent dans l'arran-
» gement des paroles : l'ordre dans lequel
» il les avoit placées étoit si commun, que
» les petits Ecoliers savoient quand le rang
» de chacune devoit venir, & les distin-
» guoient toutes par leur nom. Il me sou-
» vient que j'entendis un homme auprès
» *de moi*, qui s'écria sur de certains en-

» droits où je commençois un peu à m'en-
» dormir : *Ah, la belle Prosopopée ! Ah,*
» *les belles Antitheses !* Je souffris son ad-
» miration patiemment, parce que peut-
» être il étoit gagé pour applaudir, com-
» me j'en ai vû quelquefois. Aussi-tôt
» qu'Agamemnon eut achevé, chacun
» sortit de l'Ecole ; & je vous avoue que
» je ne fus pas des derniers à me dé-
» barrasser d'un lieu où j'avois trouvé de
» quoi contenter ma curiosité pour long-
» temps. Néanmoins j'eus encore envie de
» savoir ce que l'on diroit sur cette Ha-
» rangue : je m'approchai de ceux qui s'é-
» toient arrêtés sous le portique, ayant en-
» tendu en passant qu'ils s'entretenoient sur
» cette matiere. En effet, je trouvai que
» chacun en formoit son jugement : la
» plûpart en paroissoient fort contens ; plu-
» sieurs louoient la beauté du sujet, d'au-
» tres admiroient l'abondance des figures,
» & la hardiesse de l'expression : j'entendis
» même qu'ils s'attachoient, sur toutes cho-
» ses, à exalter la durée de cette action,
» s'étonnant qu'il eût pu fournir à parler
» deux heures sur un sujet comme celui-
» là. Quelques-uns de mes amis qui se
» rencontrérent parmi eux, me demandé-
» rent ce que j'en pensois ; &, comme ils
» se persuadoient que j'avois quelque dis-
» cernement pour ces ouvrages, ils vou-

» lurent m'engager à dire quel étoit mon
» ſentiment ſur le Diſcours d'Agamem-
» non. Je crûs que mon âge, & le grand
» nombre de perſonnes qui pouvoient
» m'entendre, m'obligeoient à avoir quel-
» que retenue; c'eſt pourquoi, au lieu de
» m'expliquer avec cette liberté qui m'eſt
» ordinaire, je répondis froidement, qu'il
» me ſiéroit mal de cenſurer ce que tout
» le monde ſembloit approuver. Pour moi,
» dit alors un jeune étourdi qui s'étoit mêlé
» dans la troupe, il ne m'eſt pas poſſible
» de diſſimuler davantage ce que j'en pen-
» ſe. J'avoue de bonne foi, qu'on n'en
» ſauroit être plus mécontent que je le ſuis.
» Cette franchiſe me ſoulagea un peu dans
» l'effort que j'avois fait pour me taire; &
» je fus bien-aiſe de voir qu'un autre avoit
» hazardé d'en juger le premier. Mais,
» afin d'engager ce cenſeur à parler, je le
» priai de nous dire préciſément ce qui lui
» déplaiſoit le plus dans cette action. *Tout*,
» me répondit-il bruſquement : *Je blâme*
» *également le choix du ſujet, la conduite*
» *de l'ouvrage, & le tour de la diction. Je*
» *ne ſaurois même ſouffrir qu'un Orateur*
» *ſuive plûtôt la paſſion qu'il a de parler,*
» *que la néceſſité des choſes qu'il eſt obligé*
» *de dire : cependant la plûpart de ces Dé-*
» *clamateurs ſe perſuadent qu'il eſt de l'eſ-*
» *ſence d'un beau Diſcours de durer plus*

» *dinaire, & pour leur proposer des exem-*
» *ples qui soient propres à les instruire sur*
» *les choses où ils sont obligés de parler. Ce-*
» *pendant quel intérêt peut-on prendre pré-*
» *sentement à une avanture si opposée à nos*
» *mœurs? Quelle apparence y a-t-il qu'au-*
» *cun de ceux qui ont entendu Agamemnon,*
» *rencontre, de sa vie, une occasion de dire*
» *par combien de bonnes raisons il falloit ap-*
» *paiser Diane, & sacrifier Iphigénie? Que*
» *nous servira d'être persuadés que les Grecs*
» *firent fort sagement de contenter cette Déesse*
» *vindicative, qui n'auroit pas manqué, sans*
» *ce sacrifice, de renverser toutes les machi-*
» *nes de leur Armée, & de prendre le bon*
» *Priam sous sa protection? Mais, quand*
» *il arriveroit que l'on se pût entretenir sé-*
» *rieusement de ces contes-là, auroit-on*
» *bonne grace de se servir de ces expressions*
» *outrées, & de ces figures extravagantes,*
» *contraires aux véritables mouvemens de*
» *la nature, au bon sens, & à l'air simple*
» *& facile avec lequel les honnêtes-gens ont*
» *accoûtumé de s'expliquer? Car enfin, tout*
» *ce qui n'est point conforme à la nature, est*
» *opposé à la véritable éloquence.*

» Bien que ce censeur poussât son opi-
» nion trop loin, parce qu'en effet les qua-
» tre parties du Discours d'Agamemnon
» traitoient des points de morale qui peu-
» vent tomber tous les jours dans la con-

» versation, sa critique néanmoins ne me
» déplut pas; & la chaleur qu'il avoit té-
» moignée, m'excita de telle sorte à dire
» ce que j'en pensois, que quelque résolu-
» tion que j'eusse faite de ne pas déclarer
» mes sentimens devant tant de monde,
» je ne pus m'empêcher de parler de la
» sorte.

» JE NE VEUX, dis-je, condamner
» personne en particulier, ni censurer le
» Discours d'Agamemnon; mais tout ce
» qui vient d'être dit en général sur les su-
» jets ordinaires des déclamations, est fort
» de mon goût. Il me semble que j'entens
» un homme qui rêve, ou qui est hors de
» son bon sens, quand un Déclamateur
» bien nourri, & sain de tous ses mem-
» bres, crie à pleine tête, comme j'en ai
» vû quelques-uns : *C'est pour vous, mes*
» *Concitoyens, que j'ai perdu les yeux; don-*
nez-moi un guide qui me reconduise entre
les bras de mes enfans, que j'ai abandon-
nés pour vous garantir de la fureur des
nnemis. Qui me rendra le sang que j'ai
épandu pour vous? Soutenez ce corps af-
bli par les fatigues de la guerre. Ces
ssures honorables que vous voyez, ont
vé votre liberté; elles sont comme au-
de bouches qui vous demandent quel-
secours, & qui temoignent ce que j'ai
é de la République. Néanmoins on

» dinaire, & pour leur proposer des exem-
» ples qui soient propres à les instruire sur
» les choses où ils sont obligés de parler. Ce-
» pendant quel intérêt peut-on prendre pré-
» sentement à une avanture si opposée à nos
» mœurs ? Quelle apparence y a-t-il qu'au-
» cun de ceux qui ont entendu Agamemnon,
» rencontre, de sa vie, une occasion de dire
» par combien de bonnes raisons il falloit ap-
» paiser Diane, & sacrifier Iphigénie ? Que
» nous servira d'être persuadés que les Grecs
» firent fort sagement de contenter cette Déesse
» vindicative, qui n'auroit pas manqué, sans
» ce sacrifice, de renverser toutes les machi-
» nes de leur Armée, & de prendre le bon
» Priam sous sa protection ? Mais, quand
» il arriveroit que l'on se pût entretenir sé-

[redacted]

» verſation, ſa critique néanmoins ne me
» déplut pas; & la chaleur qu'il avoit té-
» moignée, m'excita de telle ſorte à dire
» ce que j'en penſois, que quelque réſolu-
» tion que j'euſſe faite de ne pas déclarer
» mes ſentimens devant tant de monde,
» je ne pus m'empêcher de parler de la
» ſorte.

» JE NE VEUX, dis-je, condamner
» perſonne en particulier, ni cenſurer le
» Diſcours d'Agamemnon; mais tout ce
» qui vient d'être dit en général ſur les ſu-
» jets ordinaires des déclamations, eſt fort
» de mon goût. Il me ſemble que j'entens
» un homme qui rève, ou qui eſt hors de
» ſon bon ſens, quand un Déclamateur
» bien nourri, & ſain de tous ſes mem-
» bres, crie à pleine tête, comme j'en ai
» vû quelques-uns : *C'eſt pour vous, mes*
» *Concitoyens, que j'ai perdu les yeux; don-*
» *nez-moi un guide qui me reconduiſe entre*
» *les bras de mes enfans, que j'ai abandon-*
» *nés pour vous garantir de la fureur des*
» *ennemis. Qui me rendra le ſang que j'ai*
» *répandu pour vous? Soutenez ce corps af-*
» *foibli par les fatigues de la guerre. Ces*
» *bleſſures honorables que vous voyez, ont*
» *ſauvé votre liberté; elles ſont comme au-*
» *tant de bouches qui vous demandent quel-*
» *que ſecours, & qui temoignent ce que j'ai*
» *mérité de la République.* Néanmoins on

» se résoudroit à souffrir ces discours im-
» pertinens, s'ils étoient de quelque utilité
» pour parvenir à la perfection de l'Elo-
» quence : mais, bien-loin que les Eco-
» liers tirent du profit de ces sujets pom-
» peux, & de ces expressions forcées,
» quand ils sortent de là, il semble qu'ils
» viennent d'un autre monde ; ils sont
» méme incapables de la conversation des
» honnêtes-gens ; & , dès qu'ils ont perdu
» de vûe le théatre de leurs Ecoles, ils
» n'ont pas le courage de parler en public:
» cela vient de ce que ces lieux destinés à
» l'instruction de la Jeunesse, où l'on ne
» devroit enseigner que ce qui est propre
» à leur éducation, ne servent qu'à les
» amuser, & qu'on n'y apprend autre chose
[redacted]

» res chimériques forment insensiblement
» dans les jeunes gens une habitude à ne
» dire jamais les choses en termes justes &
» naturels. Il arrive même assez souvent,
» qu'elles noircissent leur esprit par des
» idées affreuses, & qu'elles leur donnent
» en quelque sorte des leçons de cruauté.
» Mais ce n'est pas seulement dans les su-
» jets élevés qu'on les accoûtume à ce dé-
» réglement; car, quand les Maîtres chan-
» gent de matiere dans les leçons qu'ils
» leur donnent, & qu'ils se relâchent quel-
» quefois à parler de ces passions dont le ca-
» ractére est opposé aux figures enflées du
» haut style, ils tombent tout d'un coup dans
» un excès contraire à l'autre: ils ne se ser-
» vent que de diminutifs; toutes leurs pa-
» roles sont doucereuses & confites (pour
» ainsi dire) dans le miel; leurs pensées
» sont plates & puériles: ils font des poin-
» tes & des jeux de mots en parlant de leur
» amour, & ils affectent d'accompagner
» leur expression d'un air languissant: à
» force d'être tendre, elle devient fade;
» & enfin elle ne paroît pas moins ridicule
» dans ce genre d'éloquence, que dans
» l'autre: de sorte qu'il est aussi peu pos-
» sible à un jeune homme d'avoir le goût
» du bon style parmi ces mauvais exem-
» ples, que de prendre l'air noble & aisé
» de la Cour parmi la pédanterie de l'E-
» cole.

» N'en déplaise à ces Déclamateurs ;
» nous pouvons dire qu'ils ont été les pre-
» miers corrupteurs de l'Eloquence : ils
» ont avili cet art admirable qui faisoit ré-
» gner Periclès & Démosthène sur l'esprit
» des hommes, & en ont fait un jouet &
» un amusement d'enfans. Ils lui ont ôté la
» force des pensées, en ne s'appliquant
» qu'à l'arrangement des mots, & à la ca-
» dence pompeuse des périodes : car, avant
» que ces Docteurs nourris dans l'obscu-
» rité, & qui n'ont jamais rien vû que leurs
» livres, eussent gâté l'esprit des jeunes
» gens par leurs méchantes maximes, l'élo-
» quence s'attachoit à former le jugement ;
» la vérité, la raison, la clarté étoient son
» but & sa régle dans tous les discours ;
[redacted]

» comme font des Poëtes de notre temps.
» Homere, qui ſavoit bien juſqu'où le
» Poëme héroïque doit aller, ne guindoit
» pas ſon ſtile juſqu'au *galimatias*, quand
» il le vouloit élever juſqu'au *ſublime;*
» car il y a une ſimplicité d'expreſſion
» qui n'ôte rien à la grandeur des penſées,
» & il ne s'enſuit pas que parce qu'une cho-
» ſe eſt grande, il faille l'exprimer par de
» grands mots. En effet, ce Poëte incom-
» parable compoſa des vers ſi magnifiques
» dans ce genre-là, que Pindare & les neuf
» Poëtes Lyriques, n'oſant ſe promettre
» de les égaler, ont été contraints de ten-
» ter une autre ſorte de Poëſie. Si l'on dit
» que l'exemple des Poëtes, ne ſe peut
» appliquer à l'uſage des Orateurs, voyons
» ſi Platon, Eſchine ou Démoſthéne ont
» voulu prendre des leçons de ces gens
» qu'ils nommoient Sophiſtes, & que nous
» appellons Pédans. Au contraire, ils les
» ont toujours décriés comme des corrup-
» teurs des mœurs & du langage. Platon,
» entr'autres, les a bannis de ſa Républi-
» que; & diſoit d'eux, auſſi bien que des
» Poëtes: *Donnons-leur des Couronnes, mais*
» *que ce ſoit pour les chaſſer honorablement*
» *de notre Etat.*

» La ſage, & ſi je l'oſe dire, la chaſte
» éloquence n'a rien que de réel, de ſo-
» lide & de véritable; & s'il m'eſt permis

» de parler ainſi, elle ne met point de mou-
» ches & de fard ſur ſon viſage pour paroî-
» tre agréable : ſa grace n'éclate jamais
» par des couleurs empruntées ; tous ſes
» ornemens lui ſont propres, & c'eſt par
» les traits de ſa beauté naturelle qu'elle
» charme & qu'elle perſuade ; ſon air ma-
» jeſtueux met entr'elle & la fauſſe élo-
» quence, la même différence que l'on re-
» marque entre une honnête femme & une
» coquette. Cette cauſeuſe, cette grande
» diſeuſe de rien ; en un mot, cette monſ-
» trueuſe éloquence des déclamateurs a
» paſſé depuis peu de l'Aſie dans la Gréce,
» où elle a répandu un air contagieux qui
» a infecté les eſprits des jeunes gens : ceux
» même qui ſembloient promettre de gran-

[redacted]

» vû la Peinture décliner peu à peu depuis
» que les Egyptiens ont été assez hardis,
» pour entreprendre de l'enseigner par une
» méthode plus courte & plus aisée, que
» celle de Zeuxis & d'Apelles.

» Durant que je parlois de la sorte, &
» que la chaleur de mon discours m'em-
» portoit plus loin que je ne m'étois propo-
» sé, Agamemnon étoit sorti de son Ecole,
» après avoir reçû de ceux qui s'y étoient
» arrêtés, l'applaudissement que l'on don-
» ne d'ordinaire à ceux qui viennent de
» parler en public, quand ils descendent
» du Théatre; & comme il est mal-aisé de
» se modérer sur l'amour des louanges, il
» venoit sans doute en mandier quelqu'une
» auprès de nous: mais voyant que je par-
» lois avec assez d'action, & que je ne fai-
» sois pas semblant de l'appercevoir, il se
» vint placer derriere moi pour m'entendre.
» Après m'avoir donné quelque attention,
» l'impatience le prit. Je ne sai s'il eut peur
» que ma censure, qui n'avoit pour objet
» que l'Eloquence en général, ne descen-
« dît à une critique de la sienne en particu-
» lier; ou si cet homme, accoutumé à ré-
» genter les autres, ne put souffrir que je
» me fisse écouter plus long-temps sous le
» Portique; tout-d'un-coup il fendit la
» presse, & me frappant doucement sur
» l'épaule, il m'interrompit d'un air pédan-

» tesque, & dit en souriant : *Jeune homme,*
» *puisque vous tenez un discours qui n'est*
» *pas du goût de notre siécle, & que vous*
» *étes encore dans les bons sentimens, c'est*
» *une qualité si rare, que vous méritez bien*
» *que je ne vous cache pas le secret de notre*
» *profession. Sachez donc que je m'accommode*
» *autant que je le puis aux erreurs du temps,*
» *qu'encore qu'elles n'ayent pas tout-à-fait*
» *corrompu mon jugement, non plus que le*
» *vôtre, je suis contraint néanmoins de me*
» *laisser entraîner au torrent, & de suivre*
» *plûtôt ce qui est capable de plaire à la foule*
» *des auditeurs, qu'à un petit nombre d'hon-*
» *nêtes gens : car leur approbation ne suffit*
» *pas pour établir la réputation d'un Ora-*
» *teur ; c'est la voix publique qu'on en croit,*

» *d'esprit, & débiter tout cela effrontément.*
» *Qu'importe, qu'il y ait de la raison, de*
» *l'ordre, du bon sens, pourvû qu'on im-*
» *pose, & qu'il n'y ait que deux ou trois*
» *hommes dans toute une Assemblée qui s'ap-*
» *perçoivent de vos défauts ! Les Déclama-*
» *teurs ne sont pas en cela fort éloignés de la*
» *servitude des Parasites, qui pour avoir*
» *place dans les bonnes tables, tiennent pres-*
» *que toujours un langage contraire à leurs*
» *sentimens. S'ils ne tendoient ces piéges à la*
» *vanité des grands Seigneurs, ils courroient*
» *souvent fortune de faire de mauvais repas.*
» *En bonne foi, conseilleriez-vous à ce Para-*
» *site de se laisser mourir de faim, plûtôt*
» *que de trahir la vérité ? Voudriez-vous*
» *qu'un pêcheur se morfondît inutilement sur*
» *le rivage, plûtôt que de mettre quelque*
» *appas au bout de son hameçon ? Il en est*
» *de même des Déclamateurs que vous con-*
» *damnez. Ce n'est point à eux qu'il se faut*
» *prendre de cette corruption ; c'est aux peres*
» *de famille qui ne veulent pas que l'on éle-*
» *ve les jeunes gens dans les formes d'une*
» *discipline sévere, qui ont une impatience*
» *déraisonnable de les avancer dans leurs*
» *études, & qui voudroient que leurs enfans*
» *fussent, pour ainsi dire, éloquens dès le*
» *berceau. De-là vient que l'érudition qu'ils*
» *rapportent des Ecoles est semblable aux*
» *fruits que l'on fait mûrir par artifice, &*

» *qui n'ont ni le goût, ni la beauté de ceux*
» *qui viennent dans la ſaiſon. L'ambition*
» *que l'on a de les pouſſer de bonne heure*
» *dans le Barreau & dans les Charges de la*
» *République, fait qu'ils y entrent comme*
» *dans un nouveau monde, & qu'ils ſont*
» *d'ordinaire accablés du poids de leur di-*
» *gnité : cependant, ſi l'on vouloit laiſſer con-*
» *duire la jeuneſſe par les degrés d'une édu-*
» *cation bien réglée, s'il étoit permis aux*
» *Profeſſeurs de meſurer aux talens natu-*
» *rels d'un Ecolier les leçons qu'ils lui don-*
» *nent, s'ils pouvoient ſuivre avec patience*
» *le progrès qu'il eſt capable de faire & for-*
» *mer ſes mœurs & ſon jugement en poliſ-*
» *ſant ſon eſprit, alors on pourroit eſpérer*
» *de voir revivre dans notre ſiécle l'éloquen-*
[redacted]

» Le discours d'Agamemnon me parut » si raisonnable & si sincere (1), que je » n'eus pas le mot à dire ; & comme je » n'ai jamais été assez fou pour m'ériger » en réformateur du siécle, je ne m'opi- » niâtrai point à combattre de si bonnes » maximes. Ainsi, je pris congé brusque- » ment d'Agamemnon & de la compagnie » pour aller trouver Ascilte ».

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il y a en cet endroit de Pétrone des traits d'une Satire fine & délicate comme vous la demandez, & qu'ils semblent faits exprès pour tourner en ridicule la fausse éloquence contre laquelle nos amis parlerent si sagement chez vous ? N'avoient-ils pas raison de dire qu'on la souffroit avec peine dans les Ecoles, mais qu'elle étoit insupportable par tout ailleurs ? Ne vous souvient-il pas qu'ils la blâmoient de n'avoir aucun égard à la dignité de celui qui parle, ni à la qualité de ceux qui écoutent, ni à la condition des temps, ni à la majesté du lieu ; qu'ils l'accusoient avec sujet de n'observer point d'ordre dans son dessein, point

(1) En effet, Pétrone fait parler trop raisonnablement un homme à qui d'abord il a donné le caractere d'un Pédant, lui qui partout ailleurs conserve si bien le caractere des personnes qu'il fait parler. Mais il faut croire que son humeur étoit de tourner la raison même en ridicule, lorsqu'il se mocquoit de ceux qui lui déplaisoient, bien qu'il les trouvât raisonnables en de certaines choses. *Cette remarque se trouve dans les premieres Editions de ce fragment.*

fait des Portraits trop ressemblans des personnes qu'il vouloit censurer, si un autre plus modeste que lui n'eût pris la parole, & dit des choses qui vous parurent si raisonnables, que vous souhaitâtes alors de les avoir par écrit. J'ai fait un effort pour vous contenter, & vous trouverez peut-être que je les ai écrites à peu près comme vous les avez entendues.

» PUISQUE vous avez parlé de cet en-
» droit de Lucien, trouvez bon, *dit notre*
» *sage ami*, que je vous interrompe, &
» que je dise à mon tour, qu'il est vrai que
» ce discours qu'il a fait sur *la maniere dont*
» *il faut écrire l'Histoire*, est le chef-d'œu-
» vre de l'esprit le plus délicat de l'anti-
» quité. Je suis persuadé qu'après Ciceron
» & Quintilien, nous ne saurions prendre
» un meilleur maître de l'éloquence ; &
» que les préceptes qu'il donne aux Histo-
» riens, se peuvent presque tous appliquer
» à l'instruction de ceux qui font profession
» de parler en public. Mais pour appliquer
» à notre usage ce qu'il en a dit, & ce que
» d'autres, qui ont excellé dans cette scien-
» ce, en ont écrit avant & après lui, je
» voudrois le tourner de la sorte.

» Pour acquérir la perfection de l'élo-
» quence, il faut avoir un fonds de bon
» sens & de bon esprit, l'imagination vive,
» la mémoire fidéle, la présence agréa-

donner un seul passage du *divin Platon*, du *savant Trismegiste*. L'Architecte en-bâtit la maison avec aussi peu de juge-nt qu'il bâtit le portail, & tout leur ou-ge ressemble à la Vénus que ce Sculp-r ignorant avoit fait riche, parce qu'il voit pû la faire belle. Cependant cette quence a trouvé des admirateurs & des ns qui se sont attachés à l'imiter. Elle a son cours parmi nous comme les vers de nsard. Malherbe a commencé de nous nner le goût de la bonne Poësie, & les TIRES de Boileau, nous déferont à la des méchans Poëtes. Plût à Dieu qu'il pût faire autant des méchans Orateurs! is le nombre en est trop grand : cette ladie s'est répandue dans le Barreau, nme celle des Abderites, dont parle cien dans cette raillerie ingénieuse qu'il ite des Historiens de son temps. A force voir entendu les Tragédies d'Euripide, s ces pauvres gens en recitoient sans se les vers, comme s'ils avoient été dans rêveries d'une fiévre chaude. Et ces His-iens qu'il leur compare, voulant imiter rodote & Thucydide, commençoient ir Histoire de la guerre des Parthes par avants-discours aussi impertinens que les ordes de nos déclamateurs.

Notre ami, s'il vous en souvient, n'en oit pas demeuré-là, & auroit peut-être

fait des Portraits trop ressemblans des personnes qu'il vouloit censurer, si un autre plus modeste que lui n'eût pris la parole, & dit des choses qui vous parurent si raisonnables, que vous souhaitâtes alors de les avoir par écrit. J'ai fait un effort pour vous contenter, & vous trouverez peut-être que je les ai écrites à peu près comme vous les avez entendues.

» PUISQUE vous avez parlé de cet en-
» droit de Lucien, trouvez bon, *dit notre*
» *sage ami*, que je vous interrompe, &
» que je dise à mon tour, qu'il est vrai que
» ce discours qu'il a fait sur *la maniere dont*
» *il faut écrire l'Histoire*, est le chef-d'œu-
» vre de l'esprit le plus délicat de l'anti-
» quité. Je suis persuadé qu'après Ciceron

» ble, le ſon de la voix net, la prononcia-
» tion correcte, le geſte noble, une aſſû-
» rance honnête, & une grande facilité de
» parler. Les quatre dernieres qualités ſe
» peuvent acquérir par les préceptes de
» l'art, & par un long exercice; les autres
» ſont des dons de la nature, que l'art peut
» polir, mais qu'il ne ſauroit donner. Ces
» talens qui embraſſent beaucoup de cho-
» ſes, n'achevent pas néanmoins un Ora-
» teur; l'étude & le commerce du monde
» peuvent faire tout le reſte. Avant que
» d'entreprendre de parler en public, il
» faut que la lecture des Auteurs qui ont
» quelque réputation, & particuliérement
» des originaux en chaque ſcience, ait en-
» richi notre eſprit; il faut que la conver-
» ſation des Savans & le conſeil d'un Cen-
» ſeur honnête, habile & de nos amis,
» nous enſeignent l'uſage, & nous appren-
» nent à le régler ſur le goût de notre ſié-
» cle. Il eſt bon auſſi que l'entretien des
» plus ſages Courtiſans, que les viſites
» ſérieuſes chez les femmes d'eſprit; &
» enfin, que la lecture des meilleurs ou-
» vrages du temps, & même l'eſſai de la
» Poëſie, ayent poli nos mœurs & notre
» langage.

» S'il eſt vrai qu'un homme puiſſe ja-
» mais être aſſez heureux, pour poſſéder
» ces avantages, voici de quelle façon il

» peut appliquer les préceptes que don-
» nent Lucien & les autres qui en ont parlé.
» Lorſque le choix du ſujet dépend de l'O-
» rateur, il le doit prendre ſuſceptible de
» force & d'ornement : il doit jetter de
» l'ordre dans ſon deſſein, & de la liaiſon
» dans ſes penſées ; & s'il eſt poſſible, il
» ne faut pas que ſon diſcours dure plus
» d'une heure. Sa diction doit être pure
» & propre à ſon ſujet, riche & ornée ſans
» fard, forte & ſerrée ſans ſechereſſe, con-
» venable à celui qui parle, au lieu, au
» temps & aux auditeurs. On ne ſauroit
» trop éviter les mots qui ne ſont plus en
» uſage, ou ceux que l'on affecte dans
» l'entretien des Dames, à cauſe de leur

[redacted]

» pourroient engager à une flatterie ser-
» vile ; qu'il mette un frein à sa langue &
» à cette inclination médisante qui le porte
» à la satire ; enfin, qu'il surmonte un sot
» orgueil qui l'empêche de prendre de bons
» conseils, & qu'il se défie de l'amour
» aveugle que tous les hommes ont pour
» leurs propres ouvrages. Sa narration doit
» être exacte, claire, serrée ; il faut qu'on
» y remarque partout du désintéressement
» & de la bonne foi : elle doit couler ma-
» jestueusement comme les grands fleuves,
» & non pas avec rapidité comme les tor-
» rens. La grandeur des choses qu'elle trai-
» te, & non pas la grandeur des mots dont
» elle se sert, doit faire son élevation. Ja-
» mais elle ne sauroit être trop scrupuleuse
» à rejetter ce qui peut blesser la vraisem-
» blance. Il lui est permis de s'écarter quel-
» quefois de son sujet, pourvû qu'elle ne
» s'égare pas, & qu'elle y revienne aussi-
» tôt avec plus de force ou d'agrément.
Ses comparaisons doivent être justes &
courtes, ses métaphores suivies & natu-
relles, ses citations choisies & peu fré-
quentes, & moins encore dans une Lan-
gue étrangere que dans sa Langue natu-
elle, si ce n'est qu'elles ne se puissent
aduire avec la même beauté, ou qu'elles
vent plus de poids & d'autorité dans leur
ngue. Il doit éviter les rencontres froi-

» ne sont tendres que par foiblesse ou par ca-
» price ; qu'elles ne sont fidéles que par inté-
» rêt, ou par crainte ; que la coquetterie est
» le fonds de leur humeur, & que leur vertu
» n'est qu'une habileté à cacher leurs coque-
» teries. Comme sa manière de parler sentoit
» toujours le Poëte, il dit que l'ame des fem-
» mes n'est pas moins fardée que leur visage,
» & qu'il y a de l'artifice en toutes leurs
» paroles & dans la plûpart de leurs actions,
» mais sur tout dans leurs larmes. Il soûtint
» que c'est le plus grand art dont elles se ser-
» vent pour tromper les hommes ; qu'après
» ce qu'il avoit vû, il se défieroit toute sa
» vie de ces femmes qui pleurent la perte de
» leurs amans, ou la mort de leurs maris.
» Triphene & ses femmes écoutoient ce dis-

» tendrement, & cet amour les rendoit » heureux : mais le bonheur dont ils jouiſ- » ſoient ne fut pas de longue durée, & la » mort de cet époux finit bientôt le cours » d'une félicité que tout le monde regar- » doit avec envie.

» Cette Dame parut tellement ſenſible » à une ſi grande perte, qu'il ne faut pas » s'étonner ſi elle donna dans la ſuite des » marques ſi extraordinaires de ſa douleur. » Auſſi ne ſe contenta-t-elle pas d'aſſiſter, » ſelon la coûtume, à la pompe funébre » de ſon mari ; on la vit toute échevelée, » fondre en larmes, déchirer ſes habits, & » s'arracher les cheveux devant le peuple » qui accompagnoit le convoi. Elle avoit » fait embaumer précieuſement le corps » de ſon cher époux, qu'elle voulut ſuivre » juſqu'au tombeau ; &, comme ſi la mort » n'avoit pas eu le pouvoir de les ſéparer, » elle s'y enferma avec lui, réſolue de » pleurer nuit & jour, & de ſe laiſſer » mourir de faim ou de douleur.

» Ses parens & ſes amis ne purent la dé- » tourner d'une réſolution ſi cruelle : les » Magiſtrats même furent contraints de la » laiſſer dans ce tombeau, voyant que par » leurs conſeils ni par leur autorité ils ne » gagnoient rien ſur cet eſprit abandonné » à ſon déſeſpoir. Ainſi, cette Dame de- » vint plus célébre par l'excès de ſon afflic-

[redacted]

» tion, qu'elle ne l'étoit auparavant par sa
» vertu ni par sa beauté.

» Elle avoit déja passé deux jours sans
» prendre aucune nourriture, n'ayant pour
» toute compagnie qu'une femme affec-
» tionnée, qui méloit ses larmes aux lar-
» mes de sa maitresse, & qui prenoit le
» soin d'entretenir la lumiére qui les éclai-
» roit dans l'obscurité de ce sépulchre. On
» ne parloit d'autre chose dans la Ville
» d'Ephese, & chacun la proposoit com-
» me un exemple admirable d'amour & de
» fidélité.

» En ce temps-là le Gouverneur de la
» Province avoit fait attacher en croix
» quelques voleurs tout proche du lieu où
» la vertueuse Dame se consumoit en re-

[redacted]

» put s'empêcher de les tourner vers cet » inconnu. Si, malgré sa douleur, elle fut » surprise de son abord, ce soldat ne le fut » pas moins d'un spectacle si lugubre ; mais » sa plus grande peine fut de s'assûrer si ce » n'étoit point une illusion, & si ce cercueil » & ces femmes qui le gardoient, n'étoient » pas autant de fantômes.

» Néanmoins, dès qu'il fut revenu de » son premier étonnement, il vit bien que » ces objets devoient causer plus de com- » passion que de crainte. Les plaintes qu'il » entendoit lui firent comprendre à la fin » le sujet d'une affliction si extraordinaire. » Il remarqua aussi sur le visage abattu de » cette Dame affligée, des charmes que la » douleur & l'abstinence n'avoient que » bien peu diminués : &, comme l'amour » s'insinue aisément dans les cœurs par la » pitié, il plaignit cette Dame, & l'aima » presque en un moment ; de sorte que » pour conserver ce qu'il aimoit, il fut » chercher quelque nourriture, qu'il porta » aussi-tôt dans ce tombeau.

» Alors il n'oublia rien pour la détour- » ner d'une résolution si funeste ; il lui dit » que la sortie de ce monde étoit la mê- » me pour tous les hommes, & lui repré- » senta que la fin de la vie étant inévitable, » les regrets de sa perte étoient inutiles. Il » se servit enfin de toutes les raisons qu'on

» employe d'ordinaire pour adoucir de sem-
» blables afflictions : mais, cette Dame ;
» au lieu d'écouter sa consolation, redou-
» bloit les efforts de sa douleur ; se meur-
» trissoit le sein avec plus de violence qu'au-
» paravant, & s'arrachoit les cheveux ;
» qu'elle jettoit sur le cercueil de son cher
» époux, comme de nouveaux sacrifices
» de son amour & de son désespoir.

» Le Soldat ne se rebuta point de cette
» obstination, & s'imaginant qu'il pour-
» roit fléchir plus aisément la maîtresse,
» par l'exemple de la suivante, il essaya de
» persuader celle-ci par toutes sortes de
» moyens. Comme sa douleur étoit moins
» forte, & qu'elle n'avoit pas trop bien ré-

» lieu lui pûrent inſpirer. Que vous ſervira, » diſoit-elle, de finir vos jours dans ce » tombeau, & de rendre ici à la deſtinée » une ame qu'elle ne vous demande pas » encore ?

» N'exercez point ſur vous ces injuſtes rigueurs ;
» Que votre déſeſpoir épargne peu vos charmes :
» Les Dieux peu touchés de vos larmes,
» Ne vous rendront jamais l'objet de vos douleurs :
» Vivez, mangez, & ceſſez de pleurer.
» Malgré, de votre époux, la perte douloureuſe,
» Il ne tient qu'à vous d'être heureuſe ;
» Vous avez dans vos yeux de quoi la réparer.

» Si votre mari étoit à votre place, il » ſeroit ſans doute plus raiſonnable que » vous n'étes : on n'a point vû d'homme » s'enterrer tout vif après la mort de ſa » femme. Croyez-moi, défaites-vous » d'une foibleſſe qu'on auroit droit de re- » procher à notre ſexe, & jouiſſez des avan- » tages de la lumiére, tant qu'il vous ſera » permis. Ce corps que vous arroſez de » vos larmes, n'eſt plus bon qu'à vous » apprendre quel eſt le prix & la briéveté » de la vie, & de quelle façon vous devez » la ménager.

» La faim & le deſir naturel de ſe con- » ſerver, ſont de puiſſans ſéducteurs en de » pareilles occaſions ; les perſonnes mêmes

» les plus déſeſperées ont de la peine à ne
» pas écouter ceux qui leur conſeillent de
» vivre. Il ne faut donc pas trouver étrange
» ſi cette femme qui paroiſſoit réſolue à
» mourir de ſa douleur, fut contrainte de
» ſuccomber à ces perſuaſions & à l'exem-
» ple de ſa ſuivante.

» Ce Soldat officieux voyant qu'il avoit
» gagné ſur elle une choſe qui lui paroiſ-
» ſoit d'abord impoſſible, porta ſes deſirs
» plus loin; & comme l'amour nous fait
» imaginer de la facilité dans toutes les
» choſes qu'il nous fait deſirer, il crut trou-
» ver encore moins de réſiſtance dans la
» vertu de cette belle affligée, qu'il n'avoit
» fait dans ſon déſeſpoir.

» Pour en venir à bout, il lui dit tou

» noître les graces de leur bienfaiteur)
» acheverent de la gagner.

» Pouvez-vous, lui disoit-elle, moins
» faire pour celui qui vous a sauvé la vie,
» que de répondre à son amour, puisque
» vous rencontrez heureusement en lui de
» quoi vous consoler de la perte que vous
» avez faite ? Oubliez, si vous m'en vou-
» lez croire, oubliez dans la douceur d'ê-
» tre aimée, le reste de votre douleur.

» C'est pousser trop long-temps d'inutiles soupirs;
» Ne vous opposez point à ses justes desirs:
» La Nature vous dit, qu'il est doux de les suivre.
» Ce n'est pas assez que de vivre,
» Il faut vivre pour les plaisirs.

» La suivante appuyoit ses conseils avec
» tant de force, qu'il est à croire qu'elle
» les auroit pris volontiers pour elle-mê-
» me. La maîtresse n'y put résister davan-
» tage, tant il est vrai qu'une confidente
» gagnée est d'un grand secours pour un
» amant. Le moyen, après tout, que cette
» femme abattue par une si longue absti-
» nence & par l'excès de son déplaisir, eût
» la force de se défendre contre un Soldat
» entreprenant & passionné......

» Ils demeurerent ensemble, non-seule-
» ment la premiere nuit d'une avanture si
» rare, mais encore le lendemain & le jour

» d'après ; les portes du ſépulchre ſi bien » fermées, que quiconque y fût venu au- » roit penſé, ſans doute, que cette Dame » étoit morte de douleur ſur le corps de » ſon mari.

» Le Soldat charmé de la beauté de ſa » maitreſſe & du ſecret de ſa bonne for- » tune, alloit pendant le jour acheter de- » quoi lui faire bonne chere, & le portoit » dans le tombeau, dès que la nuit étoit » venue. Cependant les parens d'un de ces » voleurs qu'on avoit pendus, s'étant ap- » perçûs qu'il n'y avoit plus de garde au- » près d'eux, enleverent le corps, & lui » rendirent les derniers devoirs : mais le » Soldat ayant vû le lendemain qu'il n'y

[redacted]

» ſupplioit d'avoir ſoin de ſa ſépulture, & » de le mettre dans ce même tombeau qui » lui devoit être commun avec ſon époux. » Il étoit enfin ſur le point d'exécuter un » ſi funeſte deſſein, lorſque cette Dame, » qui durant ce diſcours, n'avoit ſongé » qu'aux moyens d'empêcher ſa mort, arrê- » ta le coup de ſon déſeſpoir.

» Aux Dieux ne plaiſe, s'écria-t'elle, » que je ſois réduite de regretter en même » temps la perte de deux perſonnes qui me » ſont ſi cheres, puiſqu'il y a des expédiens » pour m'en garantir. Il eſt juſte que ce » qui me reſte de mon époux ſerve à me » conſerver mon amant : j'aime encore » mieux voir pendre le mort, que de voir » périr le vivant.

» A ces mots, le Soldat tout tranſporté » de joie, ſe jette aux pieds de ſa maîtreſſe, » & ravi d'un conſeil ſi ingénieux, il con- » feſſe que ſon amour & ſes ſervices ſont » trop heureuſement récompenſés. Après » cela, ils ſe mirent tous trois en devoir » de tirer le corps du cercueil, le Soldat » le chargea ſur ſes épaules, & fit ſi bien » avec le ſecours de ces deux femmes, qu'il » l'attacha ſur cette croix d'où l'on avoit » enlevé l'autre.

« Le lendemain, deux amis du mort, » curieux d'apprendre ce qu'étoit devenue » ſa vertueuſe femme, s'en allerent de

» bonne heure vers le tombeau. Ils s'en-
» tretenoient en chemin des louanges d'une
» fidélité si extraordinaire ; & quand ils fu-
» rent proches des croix, ils leverent par
» hazard les yeux sur celle qui étoit le plus
» près d'eux, où ils reconnurent le visage
» de leur ami. Il avoit été si bien embau-
» mé, que ses traits étoient encore assez re-
» marquables. La peur saisit ces deux hom-
» mes à un tel point, qu'au lieu d'aller jus-
» qu'au sépulchre, pour s'en assûrer davan-
» tage, ils coururent tout effrayés vers la
» Ville d'Ephese, où ils firent avec peine
» le récit de ce qu'ils venoient de voir. La
» nouvelle s'en répandit aussi-tôt; le peu-
» ple accourut en foule pour voir un spec-
» tacle si nouveau ; chacun disant avec
» étonnement : *Comment se peut-il faire*
» *qu'un mort soit sorti du cercueil pour aller*
» *au gibet?*

» En cet endroit Eumolpe fut contraint
» de finir son conte, parce qu'il se fit un
» si grand éclat de rire dans toute la com-
» pagnie, qu'on ne lui donna plus d'atten-
» tion. Les Mariniers qui s'étoient appro-
» chés pour l'entendre, retournerent en
» leur emploi, en battant des mains, sur
» une avanture si plaisante. Et Triphene
» même, qui durant le récit d'Eumolpe
» en avoit rougi de dépit plus d'une fois,
» ne put s'empêcher d'en soûrire. Le seul

» Lycas, qui avoit un fond de mauvaise
» humeur, capable d'empoisonner toutes
» les joies du monde, se prit à dire, en
» branlant la tête d'un air chagrin : Si j'a-
» vois été à la place du Gouverneur de la
» Province, j'aurois fait détacher le mort
» de cette croix, & je l'aurois fait mettre
» dans le tombeau avec les mêmes hon-
» neurs que la premiere fois ; après cela
» j'aurois fait pendre en sa place, avec tou-
» tes les marques de la derniere infamie,
» une si méchante femme. Ce jugement
» fut trouvé si à contre-temps, & de si
» mauvais goût, qu'on ne fit pas seule-
» ment semblant de l'entendre, & chacun
» se remit à rire plus fort qu'auparavant.



DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE BEAUTÉ *DES OUVRAGES D'ESPRIT.* (1)

CHAPITRE PREMIER.

SI l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraie beauté des ouvrages d'eſprit, n'étoit effacée par un grand nombre de faux jugemens, il n'y auroit [redacted]

exposés aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il y a quelques autres causes particuliéres, qui pourroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse beauté des ouvrages d'esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, exacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la précipitation : car on se hâte de juger, ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant, ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque parti, ou par imitation, ne jugeant ni pour, ni contre, que selon que l'on a oüi parler dans le monde ; ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & saillie d'humeur, comme il arrive souvent aux personnes de qualité, qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumiéres nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Mais quoiqu'il en soit de ces causes générales ou particuliéres, la variété des sentimens est trop évidente pour douter qu'assûrément on ne juge pas sur la même idée, ou sur la même régle, bien qu'il soit certain qu'il y en ait une.

C'est à la former dans les esprits que l'on employe la Réthorique, la Poëtique & l'Art d'écrire l'Histoire. Mais plus on a

donné de régles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'est une merveille que les plus habiles maîtres du monde, Ariſtote, Ciceron, Horace, Quintilien, ayent eu ſi peu de parfaits Diſciples.

Il ſemble donc qu'il faut s'écarter de la voie des préceptes, & chercher ailleurs des vûes certaines & invariables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Ainſi, pour ſe donner un diſcernement juſte & exact, il me ſemble, premierement, qu'il ſeroit à propos d'examiner un ouvrage ſur la comparaiſon que l'on en feroit avec quelqu'autre qui ſeroit dans une eſtime univerſelle.

Malherbe a excellé ſous le régne précé- [redacted]

lesquelles l'entêtement des Lecteurs & les suffrages de leurs amis les faisoient valoir.

Il y a très peu de vrais modéles. Voiture même ne l'est pas, & beaucoup moins Balzac. Les gentillesses de Voiture & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturellement. L'un veut être agréable & faire rire, de quelque humeur que l'on soit. L'autre veut être admirable, & se faire estimer par le nombre de ses paroles & l'excès de ses amplifications. Les deux LETTRES écrites à M. de Vivonne, (1) en imitant les maniéres & de l'un & de l'autre, sont une fine satire de leur stile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs si célébres, il y a quelques années.

Il est aisé de prévoir que telle sera la destinée de certain Auteur qui ne compose ses ouvrages que sur des mémoires des ruelles & des conversations galantes; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le sujet en seroit la vie d'un Saint, consiste à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie maniere; & qui est très-content de lui, lorsque la période, qui n'a ni profondeur, ni solidité, roule agréablement jusqu'au point (2).

(1) Par M. Despreaux.

(2) L'Auteur a en vûe le P. Bouhours, qui a écrit les VIES de S. *Ignace*, & de S. *Xavier*, & qui est si connu par ses *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, par sa *maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, &c. Tome I.



voit
ages
oxes
ses d
le pren
Mais on é
comme lui
ceux qui
délicatesse.
figures extr
s'explique. Tou
continuelle
plûpart des hom
Il y a de la forc
quelque esprit qu
bizarre nous fait t
désagréable les ou
intelligence trop ap
concevoir, ou bien ce
de nous, & qui ne
que l'on y ait égard.
y a peu d'ouvrages d'es
ait assez excellé, pou
servir de régle. On a Homer
la Poësie héroïque. Ho
original de Satires, d'Epi
familiers. Je ne dis pa
ses Odes, & je m'en
long, si la grande bea
ne m'obligeoit de gar

un respectueux silence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs Commentaires (1) désapprouve mon sentiment, j'ajoûterai, ce qui l'appaisera peut-être, que celles d'Anacréon sont plus naïves, plus douces, plus insinuantes, & par conséquent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de notre langue. Corneille & Racine sont admirables en Tragédies. Il auroit été néanmoins à desirer que la netteté des expressions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses pensées. Peu d'Auteurs parviendront à représenter autant de caractéres différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raisonner les personnages avec autant de suite & de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter : on passe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'est Auguste que l'on entend parler dans CINNA : c'est le Cid que l'on voit dans le premier ouvrage qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville (2), & qui fut comme le signal de la course où il devoit remporter tant de prix. Ce n'est que la plénitude de son sujet qu'il pénétroit toujours dans toute son étendue, son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a

(1) M. Dacier, Admirateur outré des Anciens, qui a fait de fort longues remarques sur Horace.

(2) La Tragi-Comédie du CID.

laiſſé dans ſes expreſſions trop de confuſion ; comme s'il étoit impoſſible d'être ſi profond & ſi ſolide, & aſſez clair en même temps. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne paſſent pour d'excellens modéles. Si j'étois obligé de dire préciſément lequel des deux il ſeroit plus à propos de prendre pour modéle, quand on écrit pour le Théatre, je répondrois qu'il eſt plus difficile de ſuivre celui-ci, & qu'il eſt plus ſûr d'imiter celui-là.

En voilà aſſez, ce me ſemble, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de s'arrêter davantage ſur cette premiere vûe.

J'ajoute donc préſentement, qu'au lieu de ſe demander à ſoi-même, VIRGILE *écrivoit-il de cette maniere ?* Ou bien MALHERBE *chantoit-il ſes belles Odes ſur ce ton?* Ou, ſi vous le voulez, *eſt-ce ainſi que* CORNEILLE *ou* MOLIERE *attiroient à leur Théatre toute la Cour & tout le Royaume ?* Demandez-vous : *Y a-t-il une diſpoſition plus confuſe que celle de cet Ouvrage ? Y a-t-il un deſſein moins ingénieux ? Les expreſſions en peuvent-elles être plus imparfaites ? Y a-t-il une imitation baſſe & ſervile plus viſible que celle de cet Ouvrage ?*

C'eſt un défaut bien commun que celui-ci ; & il arrive ſouvent que l'on devient un fort mauvais copiſte d'un très-bon original.

Il faut bien ſe donner de garde de tomber dans le deſſein burleſque de ce Peintre qui fit un portrait extravagant d'une Hélene qu'il vouloit repréſenter parfaitement belle, & qui s'aviſa de lui donner ce qu'il avoit oüi louer dans les plus belles perſonnes. En effet, en changeant ſes lévres en corail, ſes joues en roſes, & ſes yeux en ſoleils; &, aſſemblant mal toutes ces choſes, il fit une figure ſemblable à celle que décrit Horace dans ſon EPITRE aux Piſons: il eſt vrai qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs ſont gens ſérieux; ils ſont attentifs de bonne foi; ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mêmes, on arrête quelquefois les ſaillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empêcher de montrer à leurs amis, en les priant de faire plus mal ſur le même ſujet. Mais il faut être ſincére au-delà de nos mœurs, pour s'expliqner avec tant de netteté contre le ridicule entêtement d'un Auteur toujours préſomptueux, qui ne lit que pour attirer votre ſuffrage, & non votre critique, quelque raiſonnable & juſte qu'elle ſoit.

Cependant on doit craindre de prendre quelquefois pour baſſeſſe cette admirable ſimplicité, la perfection de tout ouvrage, & l'embelliſſement, ſi j'oſe ainſi parler, de la beauté même. Horace nous a donné

cet avis, lorfqu'il veut que la maniere de s'expliquer paroiffe fi naturelle, que d'abord on juge qu'il feroit fort aifé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la réflexion fur ce qu'il a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur.

La vérité n'a rien de changeant. Le menfonge imite la vérité par toutes fortes de moyens : on le trouve toujours quand on va à elle, & l'on en eft furpris fi l'on n'eft pas affez attentif à le reconnoître. Mais, lorfque l'on arrive à penfer jufte, & à exprimer au vrai fa penfée, il eft impoffible que le Lecteur ne foit pas touché, parce qu'il y a dans tous les hommes un penchant

[redacted]

Mais si nous voulons mettre à profit les deux vûes que nous avons proposées jusques ici, il faut nécessairement avoir quelques connoissances des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits: car on n'écrit point ici pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des remarques un peu curieuses.

La premiere est que *l'on ne doit pas se servir trop souvent, ni trop long-temps de métaphores.* On s'en est beaucoup corrigé en ce siécle; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraye éloquence, tout cet amas pompeux de faussetés éclatantes a disparu. Les Savans du siécle passé, qui s'en étoient remplis dans la lecture de quelques Anciens, crurent que leur stile en seroit embelli. Mais il y avoit alors pour le moins un aussi étrange caprice sur l'éloquence, que sur les opinions.

Au sortir des ténébres profondes où les siécles précédens avoient été comme assoupis, on se réveilla tout d'un coup, & alors on ne sut pas encore assez distinctement quel étoit le meilleur parti.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été le premier aboli, dès le moment que l'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le génie françois, qui est vif, naturel

& sincére, ne put supporter ces discours languissans, artificiels & embarrassés. Il nous est resté néanmoins quelques métaphores, & il ne nous déplaît pas de voir des *feux* à la colére & à l'amour. Mais ces expressions sont devenues propres & littérales, & elles ne peuvent tromper personne.

La seconde remarque est que *ce seroit une faute inexcusable de passer d'une métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle*, & d'allier ainsi des Images qui n'ont nul rapport entr'elles. Quand on est attentif à bien écrire, on sait continuer & soûtenir la même idée. *Je le plains*, a dit l'Auteur des CARACTERES (1), *je le tiens échoué ; il s'égare & est hors de route. Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent & que l'on arrive au délicieux port de la fortune.*

Vous voyez qu'il a eu soin de ne mêler rien d'étranger à la premiere image qu'il a donnée pour exprimer ce que le riche pense quelquefois de la conduite du Philosophe. Celui-ci est représenté comme sur la mer. Le riche prévoit qu'il y échouera. Il le voit hors de route : il juge que ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & qu'il n'arrivera pas au port de la fortune. Il n'y a pas là un seul terme qui ne soit allié l'un de l'autre.

(1) La Bruyere.

Il auroit fait naufrage au port, si après toutes ces expressions tirées de la navigation, il lui étoit arrivé de dire : *Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on bâtit sa fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment, jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet désagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le discours en devient clair & aisé.

La troisiéme remarque ressemble à celle-ci, & consiste à avertir que *l'on ne doit jamais passer d'une personne à une autre dans la même* Période. Ce que l'on peut dire aussi des *Nombres*, & de ce que les Grammairiens nomment les *Modes* & les *Temps* des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour son sujet & pour son stile. *Tout ce qui est ici bas*, dit cet Auteur si exact, *n'a point de consistance.* Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une Période. C'est pourquoi on ajoûte ; *& ce mouvement perpétuel des créatures.* (Vous remarquez déja que l'on passe d'un sujet indéfini, *tout ce qui est ici bas*, à un qui est déterminé ; *& ce mouvement perpétuel des créatures*, qui n'ont qu'une liaison apparente par la conjonction, & qui n'en ont point dans le sens.) On continue : *Qui prennent la place les unes des autres* ; (ce qui

ajoûte une image tout-à-fait inutile, puisqu'elle étoit assez marquée par le défaut de consistance & par le mouvement perpétuel,) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui est seul toujours lui-même.* Je dis que ces queues de Périodes les rendent embarrassées, confuses, superflues, & que c'est-là véritablement un stile de Déclamateur.

On pourroit dire la même chose de cette maniére : *Tout ce qui est ici bas n'a point de consistance, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts, pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le mouvement* rend à *l'immutabilité.* C'est une pointe qui ne fait rien à mon sujet.

Pour y revenir. Si des Auteurs de l'exactitude la plus accomplie tombent dans ces sortes de fautes, que sera-ce des Auteurs vulgaires ? Ces remarques leur paroîtront trop sévéres, parce qu'ils sentiront peut-être qu'ils ne sont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire présentement en leur faveur, c'est de ne leur en pas proposer un plus grand nombre. On ne parle que d'observations sur la Langue; mais on ne passe pas plus loin que d'examiner si un

Il auroit fait naufrage au port, si après toutes ces expressions tirées de la navigation, il lui étoit arrivé de dire : *Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on bâtit sa fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment, jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet désagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le discours en devient clair & aisé.

La troisiéme remarque ressemble à celle-ci, & consiste à avertir que *l'on ne doit jamais passer d'une personne à une autre dans la même Période.* Ce que l'on peut dire aussi des *Nombres*, & de ce que les Grammairiens nomment les *Modes* & les *Temps* des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour son sujet & pour son stile. *Tout ce qui est ici bas*, dit cet Auteur si exact, *n'a point de consistance.* Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une Période. C'est pourquoi on ajoûte ; *& ce mouvement perpétuel des créatures.* (Vous remarquez déja que l'on passe d'un sujet indéfini, *tout ce qui est ici bas*, à un qui est déterminé ; *& ce mouvement perpétuel des créatures,* qui n'ont qu'une liaison apparente par la conjonction, & qui n'en ont point dans le sens.) On continue : *Qui prennent la place les unes des autres* ; (ce qui

[redacted]

ajoûte une image tout-à-fait inutile, puisqu'elle étoit assez marquée par le défaut de consistance & par le mouvement perpétuel,) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui est seul toujours lui-même.* Je dis que ces queues de Périodes les rendent embarrassées, confuses, superflues, & que c'est-là véritablement un stile de Déclamateur.

On pourroit dire la même chose de cette manière: *Tout ce qui est ici bas n'a point de consistance, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts, pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le* [redacted]

rme eſt du bel uſage, & depuis quand n s'en ſert. Dites-moi, je vous prie, votre iſcuſſion ne peut-elle avancer plus loin ? In ouvrage ſera-t'il parfait, quand il ne ra compoſé que de mots fort choiſis ? Si lle eſt votre penſée, vous étes aiſé à conenter : mais il y a beaucoup de gens plus ifficiles, parce qu'ils ſont plus délicats.

CHAPITRE II.

De l'honnêteté des Expreſſions.

J'ÉTOIS autrefois trop indulgent, & je ſuis peut-être devenu trop auſtére. Dans feu de l'âge, en ces premiers embraſeiens des paſſions, on ne ſait ce que c'eſt ue cette ſage froideur d'une vie un peu lus avancée. On voit avec plaiſir que des uteurs admirés chez les Anciens & les Modernes, ont aimé les mêmes folies où penchant nous entraîne.

Le libertinage & les débauches du ſtile e Pétrone, n'ont rien alors qui rebute. 'eſt avec la derniére impudence que l'on a repréſente encore les dereglemens (1) ;

(1) Voyez ce qui a été t en faveur de Pétrone, r M. Adrien de Valois, ns la Préface de l'Edition de cet Auteur, faite à Paris en 1677, & M. Nodot, dans la Préface de ſa traduction de Pétrone.

Il feroit à defirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poëtes : *Virum bonum Oratorem esse oportet.*

On avoit extrêmement oublié ce précepte dans notre Langue. Nos Anciens Poëtes François étoient prefque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes eft un de ceux qui y font tombés avec le plus d'affectation & d'effronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'efprit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette baffe maniére avec affez d'exactitude, le Théatre même n'a plus fouffert que fes Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainfi, toute cette licence n'eft plus fupportée, même dans les converfations les plus familiéres ; & fi notre fiécle n'eft pas plus chafte que les précédens, du moins il fait fauver les apparences, & fe parer des dehors de la vertu.

Notre délicateffe va plus loin, & on n'aimeroit pas aujourd'hui la defcription d'un objet rebutant. C'eft tout ce que l'on peut permettre à une perfonne malade de conter fon mal. On la foulage en l'écoutant avec un peu d'attention. Mais cette complaifance que l'on a pour fon infirmité, n'eft pas une excufe pour elle, principalement fi elle fait un trop grand détail.

Mais, excepté cette occafion, il n'eft pas

jours pour ſa défenſe ; & la plûpart des hommes ne ſont occupés que pour elle.

Le plaiſir même, je dis le plaiſir permis & indifférent, deshonore quiconque le cherche avec affectation, ou qui le procure à autrui. Ainſi, je ne ſache pas de ſatire, renfermée en un ſeul mot, plus offenſante que celle d'être nommé l'*Intendant des plaiſirs de Néron*.

Si je me déclare ſi franchement contre moi-même, par le déſaveu des louanges que j'ai données à Pétrone, il faut s'attendre que je n'épargnerai pas la plaiſanterie de Ciceron dans ſon ORAISON pour Cœlius.

Je demeure d'accord qu'il étoit nourri dans le monde & dans les affaires, qu'il s'éleva par ſon mérite beaucoup au-deſſus de ſa naiſſance ; qu'il fut égal en dignité à Pompée & à Céſar.

Mais certainement il s'oublia lui-même, lorſque ſe laiſſant aller au penchant de la raillerie, il reprocha en plein Sénat à *Clodia*, qu'elle avoit fait coucher avec elle ſon jeune frere, *propter nocturnos quoſdam metus*. On entendit fort bien l'équivoque ; & je ſuis étrangement ſurpris qu'un ſi grand homme reprochât avec un ſeul trait d'ironie un ſi grand crime à Cœlius, s'il le croyoit véritable, ou qu'il ſe donnât la liberté de l'en accuſer, s'il ne le croyoit pas.

[redacted]

Il ſeroit à deſirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poëtes : *Virum bonum Oratorem eſſe oportet.*

On avoit extrêmement oublié ce précepte dans notre Langue. Nos Anciens Poëtes François étoient preſque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Deſportes eſt un de ceux qui y ſont tombés avec le plus d'affectation & d'effronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'eſprit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette baſſe maniére avec aſſez d'exactitude, le Théatre même n'a plus ſouffert que ſes Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainſi, toute cette licence n'eſt plus ſupportée, même dans les con- [redacted]

possible de faire une description supportable de choses pour lesquelles on a naturellement de l'aversion. Cependant ç'a été un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une vieille avec toutes les figures de sa Réthorique. Saint-Amant a fait une chambre de débauchés avec toute la naïveté de son stile. C'est de la Rhétorique & de la naïveté perdues mal à propos.

Nous voici encore à Ciceron. Ce Consul devoit-il, parlant contre Pison, en présence du Sénat, se servir des termes qui représentent le plus fortement les plus sales circonstances de l'yvrognerie ? Sa description est chargée d'un détail qui ne peut être que fort rebutant & très-désagréable.

Catulle pouvoit aussi donner aux ANNALES de Volusius un autre terme que celui de *cacata carta* (1). Ce Poëte, qui prétendoit à la finesse du stile, devoit s'abstenir d'une Epithete si grossiére & si libre.

Martial a cherché un détour pour louer la netteté de sa chienne : mais en le cherchant, il est tombé dans une expression fort mal propre : *Gutta pallia non fefellit ulla* (2). Il étoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs étoient gâtés par leur mauvaise morale. Il y avoit en

(1) CATUL. *Carm.* XXXVI.

(2) MART. *Epigr. Lib.* 1. *Ep.* 110.

ces temps, quelques beaux qu'on nous les faſſe, de ſi grandes obſcurités ſur ce que c'eſt que la vraye bienſéance, qu'ils n'ont pas eu un Auteur qui l'ait obſervée exactement.

Mais, en voulant imiter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de ſi belles peintures des paſſions & des vices, juſques dans la Chaire, que l'on ne s'apperçoit preſque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On ſait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuſes, pour ne laiſſer voir que ce qu'il y a de conforme à la foibleſſe & à la fragilité du cœur.

On ſeroit trop effrayé d'en connoître [redacted]

ſiers des plus grands déréglemens. Envain un Auteur ſi libre & ſi impudent me veut faire haïr les excès de Meſſaline. Je le hais encore plus qu'elle, & les débauches de ſon eſprit, marquées dans la hardieſſe de ſon ſtile, me ſcandaliſent plus que celles des femmes les plus emportées par la fureur de leurs paſſions (1).

J'aime mieux ſon Traducteur (2) que lui. Il a eu grand ſoin de conſerver l'honnêteté de ſon ſtile en une ſi mauvaiſe compagnie. Il n'a ôté aux ſatires de ſon Auteur, que ce qui pouvoit empêcher de les lire sûrement. La belle indignation contre les vices de Rome, le feu du Poëte, ſa vivacité, juſques au ton de déclamateur, qui étoit le vrai caractére de Juvenal, il l'a laiſſé tout entier. Et qu'on ne me diſe pas que la ſatire dépouillée de ſes emportemens, en ſeroit moins agréable : car il eſt conſtant que le ſel de la fine raillerie en fait ſeul tout l'agrément ; & qu'au contraire, la groſſiéreté d'un déchaînement ſans meſure, ne peut manquer de déplaire aux eſprits qui ont quelque délicateſſe. Ce

(1) Quelques autres Ecrivains ont auſſi blâmé Juvenal d'avoir repréſenté les impuretés des Romains avec trop de liberté : mais M. de la Valterie l'a juſtifié dans la Préface de ſa traduction de Juvenal & de Perſe, publiée en 1682. Au reſte, on m'avoit aſſûré que M. de la Valterie étoit l'Auteur de cette Piéce : ce paſſage m'empêche de le croire.

(2) Le Pere Tarteron, qui donna en 1689 une traduction de Juvenal fort élégante, mais peu fidéle.

qui eſt aiſé à juſtifier par l'exemple de M. Deſpreaux : car y a-t'il quelque Ancien qu'on liſe avec plus de plaiſir ? Cependant, peut-on porter plus loin que lui la diſcrétion & la retenue ?

Sa Muſe toujours chaſte, toujours honnête a ſû pourſuivre le vice, & le condamner comme la vertu le condamne elle-même, par ſa lumiére, par ſon éclat : car ce ſeroit outrer les choſes, & les pouſſer juſqu'à la derniere rigueur, que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ſes ouvrages (1). Ce qu'il en dit eſt ſi bref, qu'il mérite d'être excuſé, ſi c'eſt une faute ; & ſi ce n'en eſt pas, il faut avouer qu'il a appris que l'on peut quelquefois parler d'une telle perſon- [redacted]

conſtances extravagantes & ſales, les ſonges & les illuſions d'un jeune homme.

Plus j'y fais d'attention, & moins je trouve les cauſes pour leſquelles on s'entète d'un Auteur ſi emporté. Quand il veut faire le ſérieux & le diſcoureur, d'abord c'eſt un homme perdu, qui ne ſait ce qu'il dit. Témoin ce vers que j'ai oüi citer ſouvent ſi mal à propos :

Primus in orbe Deos fecit timor (1).

» La crainte a fait accroire aux hommes » qu'il y avoit des Dieux ». Car ſi on lui demandoit qui eſt-ce qui a fait naître cette crainte, ne ſeroit-il pas obligé de répondre que c'eſt l'idée naturelle que les hommes ont de la Divinité ; car la crainte & les autres paſſions ne ſont en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la penſée.

Que ſi je trouve en moi l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'eſt donc cette crainte qui eſt l'effet, & non pas la cauſe de la penſée que j'en ai. Ne faut-il pas avoir bien peu de pénétration & d'étendue d'eſprit, pour n'aller pas juſques-là ?

S'il veut deſcendre de cet état, qui ne

(1) L'Auteur ſe trompe : cet hémiſtiche n'eſt point dans Lucréce. On le trouve dans Stace (THEB. *Lib.* III, vs. 661.) & parmi les FRAGMENS de Pétrone, (p. 676. *Ed. Burm.* 1709.) qui l'aura apparemment pris de Stace.

lui convient pas, pourquoi faut-il qu'il aille perdre d'assez belles expressions, pour représenter des choses impertinentes, pour s'y arrêter long-temps, & pour ne laisser point, sans l'épuiser, un aussi ridicule sujet que celui des songes d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour, qui mérite un peu d'attention ?

Si c'est là de la beauté, de la délicatesse, de l'érudition, j'applaudis à la grossiéreté de nos jours, qui ne supporteroit pas certainement une licence si dereglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuser Ausone, cet illustre Consul Gaulois (1) : mais la suite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de lui & à [redacted]

homme (1). Jugez quelle perte de temps il a faite en s'amusant à rassembler tantôt un commencement de vers de Virgile, tantôt une fin ; à lier toutes ces parties si différentes les unes des autres, pour en composer un ouvrage tissu de textes.

Que dirai-je de ces expressions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus déreglée peut se représenter de plus mal-honnête ?

A dire vrai, voilà une peinture étrange de l'homme. Celui qui est Auteur d'un ouvrage sérieux qu'il adresse à un grand Empereur, qui a de l'esprit & de l'érudition, comme on le voit assez en beaucoup d'autres endroits de ses Livres, est le même néanmoins qui prostitue ses Muses, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poësie fort honnête en elle-même.

Ce n'est point être trop farouche, que de condamner toutes ces insolences. Ce le seroit être au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile lui-même sur l'entrevûe d'Enée & de Didon, dans cette caverne du IV. de l'ENEÏDE :

Speluncam Dido, Dux & Trojanus eamdem
Deveniunt.

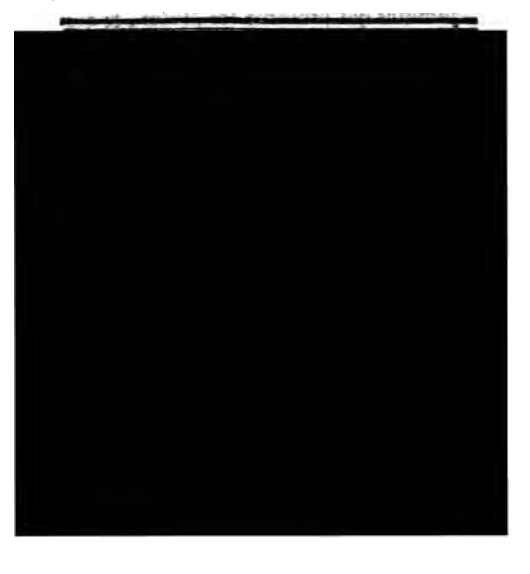
Ce seroit ne l'être pas moins, que de

(1) *Cento nuptialis.*

condamner Homére ſur ce qui ſe paſſa entre Junon & Jupiter ſur le Mont Olympe.

Ces deux grands & illuſtres Auteurs ont évité mille occaſions, où tout autre ſe ſeroit perdu. Si Pâris & Helene ſe parlent dans l'ILIADE, ce n'eſt que pour ſe faire des reproches. Calipſo, Circé, les Sirénes de l'ODISSÉE, n'ont rien qui allarme la pudeur. Ulyſſe n'abuſe point des bontés de la Princeſſe Nauſicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble, que le génie eſt vaſte, que l'imagination eſt nette & bien arrangée, on ne deſcend point aux baſſeſſes que je condamne ici.



Les exemples n'autorisent point un défaut, & je ne veux point y tomber, quoiqu'il soit aisé de voir que les Auteurs du monde les plus estimés, & qui ont les premiers fait éclater si haut la gloire du bon sens, n'ont pas laissé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu occasion de faire valoir les opinions dont ils s'étoient déclarés protecteurs.

L'entêtement, qui est une disposition d'esprit la plus contraire à la raison, étoit néanmoins leur bon sens, & il n'y avoit pas de terme plus équivoque & plus embarrassant que celui-là dans leurs discours.

Le Cartésien regarde comme l'effet d'une lumiére nouvellement descendue dans les esprits, tout ce qu'il médite sur le différent arrangement des parties; & il se représente le systême ancien, comme un amas confus de ténébres.

Cependant, au même temps qu'il s'applaudit de la découverte de la matiére subtile & des effets qu'il lui attribue, le Philosophe ancien le regarde en pitié, & dit en lui-même que tout ce qu'il avance, n'a rien de plus évident que les qualités occultes d'Aristote.

Ce qui m'a fait penser plus d'une fois que l'on ne peut se flatter d'être parvenu à une assez grande justesse de raisonnement, jusqu'à ce que l'on se voye délivré du joug

des opinions d'autrui, & de la dépendance servile d'un ſtyle attaché au caractére ou au parti de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la Langue Françoiſe une eſpéce d'inondation générale de certaines maniéres de parler. On n'oſoit plus ſe ſervir de la premiere perſonne ; & un Médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponſe, ſinon que l'*on avoit paſſé mal la nuit*, que *l'on avoit ſenti de grandes douleurs*, que *l'on étoit dans une extrême foibleſſe*. Et comme l'intérêt du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaiſance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre : *On vous ordonne, on vous conſeille, on vous prie, &c.* En un mot, tout ſe traitoit

[redacted]

les ſentimens d'autrui & les miens, & je ſuis obligé d'exprimer cette différence. Si j'ai à parler d'une diſpoſition qui ſoit dans l'eſprit & dans le cœur de tous les hommes, alors je puis dire, en parlant, par exemple, de l'eſtime que tous les hommes font de la vertu : *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit été deſtiné par le Créateur, que toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la vertu, on ne peut s'empêcher de l'eſtimer & de l'aimer.* C'eſt à repréſenter ces diſpoſitions générales de l'ame, que cette maniere eſt parfaitement bien employée. Mais lorſqu'il s'agit d'un ſentiment particulier, de mon opinion, de mon goût, je ſoutiens que ç'a été une faute de bon ſens de s'expliquer indéfiniment, & de n'oſer dire, quand on a reçu un bienfait : *Je vous remercie ;* & au lieu de cela, d'aller chercher : *On vous eſt extrêmement obligé* (1).

Cependant, je hais beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau, pour la liberté qu'il s'eſt donnée de ſe mêler mal à propos dans tous les ſujets qu'il a traités. Un Livre eſt une converſation générale que l'on ſe propoſe d'avoir avec un grand nombre de lecteurs.

(1) Monſieur Paſcal diſoit que la *Piété chrétienne anéantit le MOI humain, & que la Civilité humaine le cache & le ſupprime.* Voyez l'ART DE PENSER, III. Partie, chap. XX.

Je ne puis ſouffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Hiſtoriettes dont vous me cachez toutes les circonſtances, & dont vous déclarez même dans la Préface que vous ſuppoſez les noms.

D'ailleurs, vous en contez de toutes ſortes, de ſérieuſes, de plaiſantes, de conſcience, de galanterie : vous connoiſſez la Cour, la Ville, la Campagne, ſur tout les Communautés & les Prédicateurs. Enfin, vous avez ſupprimé votre nom : mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu votre profeſſion.

Cette Liberté que je reprend en ce Livre, eſt ſans comparaiſon plus excuſable dans les ESSAIS DE MONTAGNE. Il eſt vrai qu'il

[redacted]

tains Livres où il ne ſoit extrêmement maltraité (1). Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici ſon apologie. Qui eſt l'Auteur qui n'a point eu ſes défauts ? Celui de parler franchement de ſoi-même, n'eſt peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la ſuite du diſcours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une diſcuſſion plus étendue, j'aime mieux avancer préſentement, que la ſource & l'origine de la juſteſſe du raiſonnement, ſoit pour les penſées, ſoit pour les expreſſions, conſiſte dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a aſſez d'idées naturelles de la vérité, aſſez de maniéres naturelles de l'exprimer, ſi on vouloit avoir plus d'attention ſur ſoi-même, que ſur autrui ; c'eſt juſtement les

(1) M. Nicole dans l'*Art de penſer*, & le Pere Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, ont pris à tâche de décrier Montagne ; ce qui a donné lieu à M. de la Bruyere de faire cette réflexion : *Deux Ecrivains dans leurs ouvrages, dit-il, ont blâmé Montagne, que je ne crois pas, auſſi bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup ; l'autre penſe trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont naturelles.* LES CARACTERES, *ou les mœurs de ce ſiécle*, chap. *des ouvrages de l'eſprit*, p. m. 31. On prit le parti de Montagne contre M. Nicole, dans un Livre imprimé à Paris en 1668, ſous ce titre : RE'PONSE *aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne, dans la Logique de P. R. . . par Guillaume Berenger.* Monſieur de Saint-Evremond étoit un des Admirateurs de Montagne. V. le III. Tome de ſes OEUVRES.

Je ne ſaurois rendre l'homme toujours conſtant. Il y a trop de choſes qui contribuent à ſon inconſtance. Le meme mouvement qui fait ſuccéder les ſiécles en la place les uns des autres, leur apportent de nouvelles maniéres. Il faut céder à cette impreſſion puiſſante, ſi ce n'eſt que l'on ſoit né dans un rang aſſez conſidérable, ou que l'on ſe trouve dans une place aſſez illuſtre, ou que l'on ſente en ſoi-même aſſez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de ſon ſiécle.

On a vû des Rois qui ont fait diſparoître de leur Cour la raillerie, les amuſemens, & tous les autres plaiſirs badins, par la profonde ſageſſe qu'ils faiſoient paroitre dans toutes leurs actions. On a vû la vigilance & l'activité des Miniſtres, réveiller la pareſſe des Courtiſans les plus oiſifs, & les appliquer, par émulation, aux travaux ſérieux & utiles de l'Etat. On a vû enfin la ſolide éloquence des grands Orateurs de notre temps, bannir des diſcours publics, [illegible]ntes, les jeux de mots & les faux [illegible]s, dont le goût avoit tant regné dans le paſſé.

[illegible] il faut être véritablement grand, [illegible]r ainſi tant de goûts différens, [illegible]nir. C'eſt une eſpece de con[illegible] ſon prix ; & la ſeule penſée [illegible]e ſoi-même, & d'obliger

un peu de maturité d'esprit servoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le *Docteur subtil* (1), qui suivit de près, pensa perdre tout par trop de finesse ; & je ne sai ce que cet esprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'étoit trouvé borné par la méthode de son siécle, qui consistoit à ne s'éloigner point des formules de *Pierre Lombard*, Maître de toutes les Questions scholastiques, dont on a fait dans la suite si peu de cas.

Il est vrai qu'il y a des révolutions dans la République des Lettres, comme dans tous les Etats, & que les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée.

Il est du bon sens de s'accommoder au temps où l'on se trouve. Tous les sages l'ont fait. Je ne parle que de la maniere extérieure. On se prête par-là à la société des hommes ; mais on n'y engage jamais jusques à la liberté de son raisonnement : car si l'on mesure bien le ton de sa voix à l'oreille de ses auditeurs, & si ce seroit être ridicule que de crier en présence d'un petit nombre de gens, aussi haut que devant une nombreuse assemblée d'auditeurs ; de même, la mesure des choses, ou des manieres de les proposer, doit être prise de la différente disposition des temps où l'on parle.

(1) Duns Scotus.

Je ne ſaurois rendre l'homme toujours conſtant. Il y a trop de choſes qui contribuent à ſon inconſtance. Le même mouvement qui fait ſuccéder les ſiécles en la place les uns des autres, leur apportent de nouvelles maniéres. Il faut céder à cette impreſſion puiſſante, ſi ce n'eſt que l'on ſoit né dans un rang aſſez conſidérable, ou que l'on ſe trouve dans une place aſſez illuſtre, ou que l'on ſente en ſoi-même aſſez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de ſon ſiécle.

On a vû des Rois qui ont fait diſparoître de leur Cour la raillerie, les amuſemens, & tous les autres plaiſirs badins, par la profonde ſageſſe qu'ils faiſoient paroître dans [redacted]

les autres à nous ſuivre, eſt déja héroïque.

Celle de ne ſoumettre ſon raiſonnement à perſonne, en approche de bien près. Il faut de la hardieſſe pour aller ſeul, principalement aujourd'hui, que l'on ne parle dans les Livres de Morale que des défauts du genre humain & de ſes égaremens. Il ſemble que la voye de la vérité eſt fermée, & que l'on ne trouve de tous côtés que des erreurs inévitables.

Mais, que peuvent les erreurs contre un eſprit un peu ferme, lequel déſoccupé de tous les embarras des cabales qui partagent le monde, ne conſulte, pour juger d'une choſe, que ce qu'elle eſt en elle-même?

Quel plaiſir ne goûte-t'il pas à découvrir la vérité, qui eſt enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque choſe!

Ce qui fait que tant de diſcours, ou prononcés ou écrits, ne perſuadent point, c'eſt qu'il y a peu de gens qui les établiſſent ſur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le ſecret de la perſuaſion conſiſte à les appliquer à ces premieres vérités. Il n'y a que l'homme qui puiſſe ſe convaincre lui-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que vous avez mis la lumiére d'autrui dans vos intérêts, & que vous avez découvert à l'homme que c'eſt lui-même qui penſe &

qui juge de cette maniére, attendez tout de ſa confiance & de l'exécution de ſes deſſeins.

Mais évitez avec un grand ſoin la faute d'un Auteur de la premiere réputation (1), qui veut que tous les hommes conçoivent les choſes tout de même qu'il les a conçûes lui-même. Je ne ſai ſi dans quelques autres occaſions je n'en parlerai point; & je me ſuis déja étonné qu'une Société puiſſante, qu'il n'a pas épargnée, ait toujours de fort grands égards pour lui.

Ce que j'ajouterai, eſt que je ne puis le croire, lorſqu'il dit que les hommes n'errent jamais, en tirant d'un principe ou d'une definition les conſéquences qui y ſont renfermées : car c'eſt là, ſi l'on veut y faire

[redacted]

d'Ariſtote. Pour moi qui n'ai nul intérêt de les louer, je ne laiſſe pas de voir fort diſtinctement qu'elles peuvent ſervir beaucoup pour faire ſentir aux eſprits faux qu'ils ne raiſonnent pas conſéquemment. Mais, qui eſt-ce qui ne le voit auſſi-bien que moi? N'eſt-ce pas la même choſe que penſoit autrefois Horace, en nous donnant pour le premier & le plus important précepte de l'Art Poëtique, d'où l'on peut tirer des régles pour tous les ouvrages d'eſprit, qu'il falloit avec un grand ſoin conſerver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire? *Sit ſimplex quodvis duntaxat & unum.* Cette unité ſi chérie des Anciens, eſt-elle autre choſe que la juſteſſe du raiſonnement?

Que ſi vous voulez en être plus perſuadé, conſidérez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la tête de cette admirable Epître. Y trouve-t-il un plus grand défaut que celui de la diſproportion qui eſt entre les différentes parties qui la compoſent?

En effet, ſi Deſcartes a mérité des louanges en ce ſiécle, peut-on louer ſon ſyſtème par un plus bel endroit que par la ſuite & l'arrangement de ſes parties?

J'ai un Livre de MÉDITATIONS CHRÉTIENNES ſur les vérités de la foi. L'Auteur étoit un ſaint homme, je le veux croire

DE L'ETUDE
ET
DE LA CONVERSATION.

LA converſation eſt un bien particulier à l'homme, de même que la raiſon : c'eſt le lien de la ſociété ; c'eſt par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les eſprits ſe communiquent leurs penſées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés ſe commencent & ſe conſervent.

[redacted]

moins que les bêtes ; encore y a-t-il quelque commerce entr'elles. Beaucoup de Philosophes ont soutenu que les animaux avoient un langage particulier ; & plusieurs expériences ont donné lieu de le croire.

Du moins est-il bien vrai qu'il n'y a point d'animaux si farouches sur la terre que certains hommes qui font une profession de mépris & d'aversion pour tout le genre humain ; à l'exemple de cet extravagant Citoyen d'Athénes (1), qui ne parloit à personne que pour lui dire de s'aller pendre, & qui prit soin de faire son épitaphe de maniere qu'il pût maudire les hommes après sa mort.

Il faut avoir l'esprit noirci de mélancolie, pour mener une vie sauvage, & se tenir toujours dans l'obscurité. Je ne prétens pas blâmer ceux dont notre Religion a consacré la retraite & le silence ; au contraire, je les admire : le principe qui les a portés à choisir une vie si contraire à la nature, nous oblige de les révérer. Comme il n'y a rien de plus rare que la vertu d'un vrai solitaire, il n'y a rien aussi de plus inimitable, & qui mérite mieux nos louanges.

Mais il est vrai que parmi ceux qu'une véritable vocation, ou le caprice que l'on prend quelquefois pour elle, ont jetté dans

(1) Timon le Misantrope.

DE L'ETUDE
ET
DE LA CONVERSATION.

LA converſation eſt un bien particulier à l'homme, de même que la raiſon : c'eſt le lien de la ſociété ; c'eſt par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les eſprits ſe communiquent leurs penſées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés ſe commencent & ſe conſervent.

[redacted]

moins que les bêtes ; encore y a-t-il quelque commerce entr'elles. Beaucoup de Philosophes ont soutenu que les animaux avoient un langage particulier ; & plusieurs expériences ont donné lieu de le croire.

Du moins est-il bien vrai qu'il n'y a point d'animaux si farouches sur la terre que certains hommes qui font une profession de mépris & d'aversion pour tout le genre humain ; à l'exemple de cet extravagant Citoyen d'Athénes (1), qui ne parloit à personne que pour lui dire de s'aller pendre, & qui prit soin de faire son épitaphe de maniere qu'il pût maudire les hommes après sa mort.

Il faut avoir l'esprit noirci de mélancolie, pour mener une vie sauvage, & se tenir toujours dans l'obscurité. Je ne prétens pas blâmer ceux dont notre Religion a consacré la retraite & le silence ; au contraire, je les admire : le principe qui les a portés à choisir une vie si contraire à la nature, nous oblige de les révérer. Comme il n'y a rien de plus rare que la vertu d'un vrai solitaire, il n'y a rien aussi de plus inimitable, & qui mérite mieux nos louanges.

Mais il est vrai que parmi ceux qu'une véritable vocation, ou le caprice que l'on prend quelquefois pour elle, ont jetté dans

(1) Timon le Misantrope.

le dégoût du monde, il s'en trouve bien peu qui persévérent jusqu'au bout dans leur condition avec le même zéle. L'état du solitaire est un état violent pour l'homme : l'instinct naturel qui lui fait aimer la société, se rend à la fin le maître, & lui donne de temps en temps quelque regret de l'avoir quittée. Après tout, est-ce vivre, que d'être caché toute sa vie ? Quelle différence y a-t-il entre la mort & la retraite, entre la solitude & le tombeau ?

Il faut donc pour vivre en homme, conférer avec les hommes; il faut que la conversation soit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'il ait ses bornes. Il en faut jouir avec choix, & en modérer l'usa-

occuper toute notre vie ; ces deux autres devoirs méritent de lui être préférés. L'ignorance est toujours honteuse à un honnête-homme : sa condition ne l'excuse point, & le monde ne l'instruit pas assez. Quand on sait mêler également toutes ces choses, on se distingue fort de ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule.

L'Etude est la plus solide nourriture de l'esprit ; c'est la source de ses plus belles lumieres : c'est l'Etude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre & qui les polit. C'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme savant, un fort honnête-homme.

L'Etude, enfin, met une plus grande différence entre le savant & l'ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la bête : mais l'air du monde distingue encore plus l'homme poli d'avec le savant. La science commence un honnête-homme, & le commerce du monde l'acheve.

On a vû néanmoins des génies extraordinaires passer tout d'un coup de la méditation du cabinet aux charges les plus difficiles ; mais ces gens-là ne peuvent être tirés en exemple.

Quand un homme, enyvré de sa lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est

presque toujours un faux pas : s'il ne prend avis que de ses livres, il court fortune de n'être jamais qu'un mal-honnête homme. L'Etude immodérée engendre une crasse dans l'esprit, & gauchit tous ses sentimens; il faut que la conversation de nos amis l'épure & le redresse.

C'est être heureux que de rencontrer un ami fidéle, éclairé, discret; fidéle, pour ne nous rien déguiser; éclairé, pour remarquer nos fautes; & discret, enfin, pour nous en reprendre. Mais c'est le comble du bonheur de pouvoir croire ses conseils. Il arrive souvent que nous nous faisons un honneur de ne suivre que nos propres lumieres; semblables aux voyageurs qui s'égarent faute de prendre un guide, ou de [redacted]

Il faut bien autant de discrétion pour donner conseil, que de docilité pour le suivre. Rien n'est si terrible qu'un ami qui prend avantage de son expérience, qui propose tous ses avis comme des loix, & d'un air de maître qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plûtôt que de le gagner par le discours.

Il ne manque jamais de se donner pour exemple : il applique à tous propos les remarques de la vieille Cour : il rapporte ses avantures pour des preuves : il a vû tout ce qu'il avance ; tout ce qu'il dit est outré ; & la peur qu'il a de n'en dire pas assez pour persuader, fait qu'il en dit toujours trop pour être cru.

Néanmoins, une grande foiblesse à recevoir conseil, n'est pas moins à blâmer, qu'une grande rudesse à le donner : il est de notre intérêt de surmonter l'une & d'adoucir l'autre. Il faut quelquefois aider à la liberté de celui qui nous avertit, en recevant facilement ses avis.

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un ami trop complaisant : quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur, il réveille mieux notre attention. Les remédes salutaires sont rarement de bon goût, & les Médecins les plus doux ne sont pas les plus secourables.

Nous devons nous regarder comme des malades, tant que nous avons besoin de conseil. Hé! qui n'en a pas besoin? Si l'avis est bon, pourquoi le rejetter parce qu'il n'est pas donné de bonne grace? Il faut voir si l'on en peut tirer quelque utilité, avant que de le rejetter: il ne faut pas même rejetter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Au pis aller, quand on n'en tireroit point d'autre fruit que d'apprendre à vaincre notre délicatesse, & d'ôter de nous-mêmes ce qui nous déplaît en autrui, n'est-ce pas assez pour nous obliger de les entendre, & d'en savoir gré?

Le mauvais exemple peut servir à nous

[redacted]

tons ce qu'il y a de bon dans leur langage, & pénétrons plus avant dans la vérité.

Il en est d'autres encore qui ont travaillé toute leur vie pour se rendre habiles, & qui n'ont pû se rendre agréables : nous estimons leur savoir, mais leur façon nous rebute : nous serions bien-aises de profiter de leurs connoissances, mais nous ne voulons pas essuyer leur mauvaise humeur.

Un peu de dégoût nous empêche de tirer de leur conversation tout le fruit qu'on en peut tirer. Nous préférons l'entretien d'un flatteur ignorant, à la conversation d'un savant homme, quand il est chagrin & sévere : l'autorité qu'il prend sur nous est fâcheuse, à la vérité; mais n'est-ce pas un droit acquis par l'âge ? S'il nous fait part de ce qu'il sait, est-ce trop faire pour le reconnoître, que d'avoir une soumission apparente à ses sentimens ?

Je ne veux pas néanmoins que cette soumission soit aveugle : il est juste de nous réserver la liberté de raisonner sur ce qu'il dit, mais il lui faut répondre avec beaucoup de déférence : il ne le faut contredire que pour nous instruire mieux. Il faut se rendre à la raison dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un pédant.

Néanmoins ne recevons pas sa doctrine toute crue; ne nous établissons point d'opi-

nion sur l'opinion d'autrui ; car ce n'est que dans la foi *qu'il faut jurer sur les paroles du Maître.*

Pour connoître sainement les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit. L'air du visage, la façon de parler, la qualité, le temps, le lieu, tout impose. Vous entendez la Cour se récrier sur tous les mots de * * *, parce qu'il en dit quelquefois de bons. L'admiration est la marque d'un petit esprit, & les grands admirateurs sont la plûpart de fort sottes gens. Ils ont besoin qu'on les avertisse quand il faut rire. Le Parterre, qui n'a d'autres lumiéres que celles de la nature, juge mieux de la Comédie, que ceux qui embarrassent le Théatre.

[redacted]

DE L'AMITIÉ.

LA premiere Amitié qui naît dans le monde, eſt celle qui ſe forme dans le ſein des familles. L'habitude continuelle d'être toujours enſemble, & de ſe conſidérer comme étant de même ſang, les mêmes ſentimens dans leſquels on eſt élevé, la conformité que l'on a les uns avec les autres, la commnnication des ſecrets, des affaires & des intérêts, toutes ces choſes contribuent autant à ſa naiſſance que la nature : elles conſacrent pour le moins autant le nom de frere, de ſœur & les autres, que le lien du même ſang : car, quelque choſe que l'on diſe de certains ſentimens naturels que l'on a eu à la rencontre de ſes parens que l'on ne connoiſſoit pas encore, il eſt certain que les exemples en ſont ou exagerés ou rares, & que nous en uſerions les uns avec les autres comme des étrangers, ſi nous ne nous étions accoûtumés à conſidérer nos proches comme d'autres nous-mêmes. C'eſt donc là la premiere liaiſon de nos cœurs.

Il ſeroit à deſirer que cette premiere amitié durât toute la vie dans le même état qu'elle eſt en nos premieres années. Mais

elle s'affoiblit insensiblement. En premier lieu, par le grand nombre de personnes dont une famille est composée : car c'est un principe certain que l'amitié ne sauroit durer long-temps entre plusieurs personnes. De plus, on sort de sa famille pour s'établir dans le monde. On entre, par le mariage, en de nouvelles alliances ; ou par la profession d'une piété particuliére, on sort de sa maison, sans avoir le plaisir d'en adopter une autre. Ainsi, on se fait, d'un côté, en quelque sorte, une obligation d'oublier ses parens ; & de l'autre, un devoir d'en aimer de nouveaux. Que dirai-je de l'intérêt qui divise si souvent les familles ? Quand même toutes ces choses [redacted]

dre ſervice, on ne ſe faſſe une gloire de n'y manquer en rien. Ainſi, cette premiere amitié, qui eſt tendre dans les premieres années, qui ſe relâche dans la ſuite de la vie, paroît néanmoins toujours forte, quand il s'agit de quelque intérêt important. Et pour moi, je crois que de toutes les amitiés, c'eſt celle-ci qu'il faut ménager avec plus de ſoin.

Il y a une ſeconde eſpece d'amitié, qui a auſſi ſes perfections & ſes imperfections, comme la premiere dont nous avons parlé. C'eſt celle qui ſe trouve entre un mari & une femme, lorſqu'ils ſont entrés ſans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence. Elle a quelque choſe de l'amitié qui eſt entre le ſupérieur & l'inférieur, puiſque les loix ont déclaré que les femmes devoient conſidérer leurs maris comme leurs maîtres; & que l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de reſpect de leurs femmes, que pour s'en deſſaiſir auſſi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les Loix & par la Coutume. Quand on vit enſemble de cette maniere honnête, on eſt dans un commerce continuel d'eſtime; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendreſſe; on a le plaiſir d'aimer & d'être aimé; on ſe fait même une gloire de ſon amitié. Je

croi que c'eſt ce mélange de tendreſſe, ce retour d'eſtime, ou, ſi vous voulez, cette ardeur mutuelle à ſe prévenir par des témoignages obligeans, en quoi conſiſte la douceur de cette ſeconde amitié. Je ne parle point d'autres plaiſirs, qui ne le ſont point tant en eux-mêmes, que dans l'aſſûrance qu'ils donnent de la parfaite poſſeſſion des gens que l'on aime. Ce qui me ſemble ſi vrai, que je ne crains point de dire que ſi l'on eſt aſſûré d'ailleurs de la parfaite tendreſſe d'une femme, on en peut ſouffrir la privation aiſément; & qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié, que comme des marques & des preuves qu'elle eſt ſans réſerve. Il eſt vrai que peu de gens

on ne peut guéres se les cacher, dans la nécessité où l'on est de vivre ensemble. De-là naissent des soupçons, des plaintes & des querelles. Les enfans sont les seuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce sont les gages & les fruits de leur premiere tendresse : c'est un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation. Mais quand on a parlé de l'amitié, & quand on en parle tous les jours, ce n'est ni de cette premiere, ni de cette seconde, que l'on a entendu parler.

C'est d'une espece toute particuliére. On veut qu'elle ne soit qu'entre deux personnes ; qu'elle soit des années entiéres à se former ; que la seule vertu en soit le fondement ; qu'elle dure toujours ; que ce soit une communication parfaite de toutes choses : en un mot, qu'il se fasse de ces deux personnes une métamorphose si générale, qu'elles se transforment mutuellement l'une & l'autre. Les Auteurs triomphent sur ce portrait : ils lui donnent encore de plus belles couleurs que je ne fais. Cependant, je crois pouvoir soutenir sans témérité, que ces habiles Peintres, qui nous donnent de si illustres copies de l'amitié, n'en ont jamais vû d'original. Mais enfin, on se plaît à exagérer toutes choses : on oublie, dès le premier moment que l'on

commence un Livre, ou un diſcours, que l'on eſt homme, & que l'on parle à des hommes.

Mais auſſi il faut éviter de prendre pour amitié je ne ſai combien de commerces que l'on a dans la vie, qui ne méritent point aſſûrément ce glorieux titre.

Pour être enſemble de quelque partie de plaiſir, pour ſe trouver quelquefois dans les mêmes converſations, pour ſe rencontrer ſouvent ou à la Cour, ou à la Ville, on ne peut pas s'aſſûrer par ces ſortes de liaiſons d'une amitié un peu forte. Toutes ces choſes arrivent ordinairement par un pur hazard: c'eſt la fortune qui fait naître ces différentes occaſions. Quelle part y peut

que l'on ne connoît que ſur ce pied-là, ne doivent pas mettre l'amitié que l'on a pour eux à une épreuve un peu forte. On ne veut guéres acheter le plaiſir que donne la converſation d'un bel eſprit; & on remet aſſez ordinairement ſur les autres, le ſoin de ſervir une perſonne qui ne fait que nous divertir.

Si l'on y fait un peu de réflexion, on verra que c'eſt cette eſpece d'amitié, qui toute imparfaite & toute commune qu'elle eſt, ne laiſſe pas de former une honnêteté ſur laquelle on régle ſa conduite, & qui eſt comme le fondement du repos public.

C'eſt elle qui apprend la maniere de vivre; & cette maniere de vivre comprend une infinité de petits devoirs, ſans leſquels tout ſeroit en confuſion.

Une amitié plus parfaite eſt un prodige, dont les exemples ſont ſi rares, qu'on les peut aiſément compter.



ABREGÉ DE LA VIE DE MONSIEUR DE LIONNE, MINISTRE D'ESTAT.

MESSIRE HUGUES DE LIONNE, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Sécretaire d'Etat, Prevôt & grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi, fils d'Artus de Lionne & d'Isabelle de Servient, sœur de Monsieur de Servient, Surin-

[redacted]

Queráſque, où il aſſiſta au traité de paix qui y fut conclu; & à ſon retour, le voyant d'un eſprit plus mûr que ſon âge ne le portoit, il lui donna la premiere commiſſion de ſa Charge, quoiqu'il n'eût alors que dix-huit ans.

Dans un âge ſi peu avancé, le Cardinal de Richelieu, qui avoit un merveilleux diſcernement pour le choix des ſujets propres aux grands Emplois, ayant connu ſon génie, conçut une eſtime ſi particuliére pour lui, que quoique ſon oncle fût diſgracié quelques années après & privé de ſa Charge, il le voulut retenir au gouvernement des affaires; mais il le refuſa, & s'en alla faire un voyage à Rome. Ce fut en 1636. Il y acquit l'amitié & la confiance du Cardinal Mazarin, & depuis ce temps-là ils furent toujours unis d'une liaiſon très-étroite.

Quand ce Cardinal fut nommé par le feu Roi en 1641, pour aller ſeul Plénipotentiaire à Munſter, Monſieur de Lionne fut auſſi nommé ſeul Sécretaire de l'Ambaſſade. Mais comme la mort du Roi changea la face des affaires, la Reine Régente qui connut que les conſeils du Cardinal étoient néceſſaires au Roi ſon fils & à elle dans la conjoncture préſente, envoya d'autres Ambaſſadeurs à Munſter, & ordonna à Monſieur de Lionne de travailler ſous ſon

Eminence ; de maniere que s'il n'alla pas traiter la paix ſur les lieux, il n'y eut pas moins de part, puiſque durant tout le temps qu'elle ſe traita, il en donna les inſtructions, il en écrivit les dépêches, il en fit tous les ordres, & qu'il eut le crédit de faire nommer en 1643. Monſieur de Servient ſon oncle, Ambaſſadeur & Plénipotentiaire pour la même Paix à Munſter.

En 1642, il fut envoyé en Italie, pour pacifier les différends du Pape Urbain VIII. & du Duc de Parme, & il en vint fort heureuſement à bout par un accommodement qu'il fit avec le Cardinal de Bichy, enſuite d'un diſcours fort vigoureux qu'il prononça dans le Sénat de Veniſe, & qui fit dire à toute l'Italie, que la ſageſſe conſommée de ce Sénat avoit cédé aux perſuaſions d'un jeune homme. Au retour de cette négociation, il fut fait Conſeiller d'Etat en 1643.

En l'année 1646, la Reine le fit Sécretaire de tous ſes commandemens ; & comme elle étoit Régente, il devint par ce moyen dépoſitaire de ſon ſecret & de toute la confiance de la Cour.

En 1651, elle lui donna place dans le Conſeil de conſcience, & il en expédioit tous les ordres & toutes les réſolutions.

En 1653, elle l'honora de la Charge de *Prevôt & Grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi.*

Il fut envoyé Ambaſſadeur extraordinaire en 1654, vers les Princes d'Italie, & aſſiſta en cette qualité au Conclave, où fut élû le Pape Alexandre VII.

Enfin en 1655, après l'Election de ce Pape, il fut rappellé en diligence, pour aller traiter la paix à Madrid; ſon pouvoir fut tout entier, écrit de la propre main du Roi, en préſence d'un Seigneur Eſpagnol qui le vit ſigner, & qui ſuivit Monſieur de Lionne à Madrid, pour en porter témoignage au Roi d'Eſpagne; marque extraordinaire de la confiance de ſon maître, qui lui confie en quatre lignes tous les intérêts de la Couronne, ſans réſerve. Voici les propres termes du pouvoir:

Je donne pouvoir au Sieur de Lionne, Conſeiller en mon Conſeil d'Eſtat, d'ajuſter, conclure & ſigner les Articles du traité de paix, entre moi & mon frere & oncle le Roi d'Eſpagne; & promets en foi & parole de Roi, d'approuver, ratifier & exécuter tout ce que ledit Sieur de Lionne aura accordé en mon nom, en vertu du préſent pouvoir. Fait à Compiegne le premier jour du mois de Juin 1656. Signé, LOUIS.

Il avança tant à Madrid une négociation ſi glorieuſe & ſi importante, que tous les Articles de la paix y furent arrêtés, à la

réſerve d'un ſeul point, ce que marque aſſez le traité des Pyrenées, où il eſt dit que ce traité de paix *eſt fondé ſur la négociation de Madrid.*

En 1658, il fut envoyé à la Diette de Francfort, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire & Plénipotentiaire dans l'Empire & tous les Royaumes du Nord, au ſujet de l'Election de l'Empereur, & de la pacification entre tous les Princes chrétiens.

C'eſt là qu'il rendit un ſervice important à l'Etat, en faiſant cette fameuſe Ligue du Rhin, qui, partageant comme en deux part tout l'Empire entre le Roi & l'Empereur, oppoſoit à la Maiſon d'Autriche la moitié des Princes d'Allemagne, pour fermer le paſſage à toutes les troupes qu'elle vouloit envoyer au ſecours d'Eſpagne en Flandres; ce qui dans la ſuite obligea les Eſpagnols à donner les mains à une paix auſſi déſavantageuſe pour eux, que le fut alors celle des Pyrénées.

La gloire de ces trois importans emplois eſt aſſez bien exprimée par ces paroles, que Monſieur de Lionne écrivit lui-même ſans aucune préparation, dans le Livre des Bourgmeſtres de Francfort, dans lequel ils ont coutume de prier les perſonnes de conſidération qui paſſent dans leur ville, de

de ſigner pour en conſerver la mémoire. Voici les termes :

Quod nulli forſan mortalium contigit (vana abſit gloria) ob fidem enim non ſapientiam : intra triennii terminum à Domino, Domino meo Clementiſſimo Chriſtianiſſimo Rege præfectus, Romæ, Madriti, Francofurti, creationi ſummi Pontificis, unicus pacis arbiter, electioni Imperatoris.

Primo in bonum Orbis Chriſtiani feliciter perfecto.

Secundo in ejus perniciem ab Hiſpanis dilato.

Tertium quod Deus benè vertat, expeto.

Francofurti, Junii 1658.

Lorſque Pimentel, Seigneur Eſpagnol, vint *incognito* à Lyon, où la Cour étoit ſur la fin de l'année 1658, pour y propoſer le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne, dans la vûe de mettre obſtacle à celui de la Princeſſe Marguerite de Savoye, qui étoit alors ſur le tapis ; ce fut Monſieur de Lionne qui fut employé pour faire connoître au Duc de Savoye & à Madame Royale l'importance de l'Alliance Eſpagnole, & pour leur faire goûter la néceſſité où la Cour étoit de rompre les engagemens que l'on avoit déja pris avec eux; & il ſut ſi adroitement conduire cette négociation délicate, qu'il les y fit conſentir de bonne grace.

Pour recompenſe de tous ſes ſervices, le Roi, en 1659, lui accorda des Lettres Patentes, par leſquelles Sa Majeſté le gratifioit de la Dignité, Etat & Charge de Miniſtre d'Etat, avec vingt mille livres d'appointement.

Et ce fut en cette qualité que, pendant que le Cardinal Mazarin négocioit en la même année avec Don Louis de Haro, premier Miniſtre d'Etat d'Eſpagne, ce qui reſtoit à ajouter pour la paix des Pyrénées & le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne, Monſieur de Lionne y travailloit auſſi avec beaucoup d'application, pour vaincre toutes les difficultés que l'obſtination & la lenteur Eſpagnole y faiſoient naître : &

[redacted]

» reçû des Espagnols avec toute sorte » d'honneur & de magnificence, bien qu'il » n'eût alors aucun caractére par lequel il » pût représenter son maître. Plusieurs des » plus qualifiés de la suite de Don Louis » allérent au-devant de lui deux lieues hors » la Ville ; on le logea dans une maison » qui lui fut préparée exprès : &, quoique » le Marquis de Lionne témoignât qu'il ne » venoit là que comme Envoyé, tous les » Grands & Don Louis même le traitérent » d'*Excellence*, & lui donnérent la main » droite. Ce premier Ministre vint au-de- » vant de lui jusqu'à la moitié de la Salle » de ses Gardes, lui donnant la premiere » place à sa table : il reçut visite en parti- » culier de tous les Grands qui étoient alors » à Fontarabie ; & les Espagnols publié- » rent que le Marquis de Lionne, par le » seul mérite de sa personne, sans autre » titre ni qualité, devoit être traité avec » tous ces honneurs.

Comme Monsieur de Lionne avoit soutenu tant d'emplois de confiance, avec toutes les grandes qualités qu'ils demandoient, & sur-tout avec une fermeté, un zéle & une fidélité sans exemple ; le Cardinal Mazarin qui en avoit une connoissance parfaite, crut en mourant ne pouvoir mieux marquer la passion qu'il avoit toujours eue pour le service du Roi, qu'en

lui recommandant Monſieur de Lionne; &, lui faiſant connoître que les affaires étrangeres étant les plus importantes de ſon Etat, Sa Majeſté ne pouvoit, ſans danger, les confier à un homme d'une moindre capacité & d'une moindre expérience que celle de Monſieur de Lionne.

Le Cardinal Mazarin mourut au mois de mars 1661 : & le Roi déférant à ſes Conſeils, après avoir pris la noble & forte réſolution de conduire par lui-même toutes les affaires de ſon Royaume, retint Monſieur de Lionne pour être une des trois premieres têtes par leſquelles il feroit exécuter ſes principales volontés dans le gouvernement de l'Etat.

[redacted]

choſes avec tant de vigueur, & en porta ſi haut la réparation, que pluſieurs victoires n'auroient pas acquis au Roi tant de gloire, & un avantage ſi ſolide que les ſatisfactions publiques qu'on lui en fit, puiſqu'au ſujet de la premiere, il obligea le Roi d'Eſpagne lui-même à déſavouer hautement le procédé de ſon Ambaſſadeur à Londres, & à faire proteſter de ſa part au Roi dans le Louvre, par ſon Ambaſſadeur à la Cour de France, en préſence de vingt-ſept, tant Ambaſſadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains, que ſon Maître ne diſputeroit jamais le pas à la France : & qu'à l'égard de la ſeconde il obligea Sa Sainteté & la Cour de Rome à ſouſcrire, ſigner & exécuter les articles portés au Traité de Piſe, & dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Légat en France, pour demander pardon à Sa Majeſté, & que toute la Nation Corſe ſeroit déclarée incapable de ſervir jamais, non-ſeulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Eccléſiaſtique, & que, pour en conſerver la mémoire, il ſeroit élévé une pyramide dans Rome vis-à-vis l'ancien Corps-de-Garde des Corſes, avec une inſcription qui contiendroit en ſubſtance le décret rendu contre la Nation Corſe.

Cette année 1662, fut encore remar-

quable par deux autres importantes affaires qu'il ſut conduire & conſommer heureuſement avec tout le ſecret & toute la circonſpection imaginable; l'une, eſt la ceſſion & donation que le feu Duc de Lorraine, Charles, avoit faite au Roi de tous ſes Etats après ſa mort; & l'autre, l'achat de la fameuſe Place de Dunquerque, dont la derniere Guerre avec l'Angleterre, la Hollande & l'Eſpagne, a fait ſi fort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défenſive avec les Hollandois.

Après de ſi grands ſervices, le Roi voulant lui donner une autorité plus ſpéciale ſur les affaires étrangeres, qu'il dirigeoit

Il fit le Traité de Paix de Breda en 1667, entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc; importante Paix qui facilita au Roi l'invasion qu'il fit la même année dans les Pays-Bas Espagnols, où il prit plusieurs Provinces.

Il fit en 1668, le Traité de Paix d'Aix-la-Chapelle, par lequel le Roi retint & assûra ses conquêtes de Flandres.

En 1669, aidé du Cardinal d'Estrées, qui étoit alors Evêque & Duc de Laon, il fit la paix des Jansénistes, si considérable pour l'Eglise, & obligea le Comte Palatin & le Duc de Lorraine à s'accommoder ensemble.

En 1670, il accommoda la Savoye avec la République de Genes, & il fit une alliance illustre, en mariant Magdeleine de Lionne sa fille avec Monsieur le Duc d'Estrées, alors Marquis de Cœuvres, neveu du Cardinal d'Estrées.

Il conclut en 1671, le mariage de son Altesse Royale MONSIEUR, avec la Princesse Palatine, qui lui a donné des droits considérables sur la succession du feu Electeur Palatin.

Mais parmi tous ces Traités qu'il fit pendant le cours de son Ministére, le plus important & le plus avantageux sans doute à la France, fut celui de la Ligue offensive & défensive, qu'il fit avec l'Angleterre en

l'année de sa mort, auquel Traité Sa Majesté doit toute la gloire & l'avantage des rapides & prodigieuses conquêtes qu'Elle fit l'année suivante dans les Provinces-Unies.

Il mourut à Paris en 1671, âgé de soixante ans.

CARACTERE

DE CHARLES II.

ROI D'ANGLETERRE,

PAR M. LE DUC DE BUCKINGHAM

variété, j'eſpere que l'agrément qui en eſt inſéparable, ſuppléera à tout ce qui peut manquer à l'écrivain. Cet agrément naturel ſuffit quelquefois pour faire valoir une peinture, quoique mal tirée, & pour faire jetter plus ſouvent les yeux ſur un viſage qu'on aime, que ſur la meilleure piéce de Raphaël.

Pour commencer donc, ſelon la coûtume, par la Religion, laquelle, depuis la mort de ce Prince, a fait tant de bruit dans le monde; j'oſe bien aſſûrer que c'étoit ſeulement ce qui paſſe vulgairement (quoiqu'injuſtement) pour une extinction totale de Religion, je veux dire le *Déiſme*. Et cette opinion peu commune étoit plûtôt en lui un effet de la vivacité de ſon eſprit & de ſon tempéramment pareſſeux, que de ſa lecture, ou de beaucoup de réflexion: car par la vivacité de ſon génie il pouvoit diſcerner du premier coup d'œil les différentes fourberies cachées ſous de pieux prétextes; & ſa pareſſe naturelle le confirmoit dans la penſée de ſe défier également de toutes les Sectes, de peur de ſe trouver dans l'embarras d'examiner laquelle étoit la meilleure.

Si pendant qu'il vécut dans les pays étrangers, & ſur la fin de ſa vie, il a paru un peu prévenu pour un certain parti de Reli-

[redacted]

gion (1), on doit l'imputer ſeulement; d'un côté, à une certaine nonchalance naturelle, & à la complaiſance qu'il avoit pour ceux avec qui il étoit obligé de vivre; & de l'autre à ce qu'il étoit fatigué de ces oppoſitions hardies qu'il rencontroit dans le Parlement; ce qui lui arrivoit bien-tôt dans les moindres difficultés: ce furent, dis-je, ces oppoſitions qui l'obligerent à ſe jetter preſque entre les bras d'un parti Catholique Romain, ſi diſtingué en Angleterre par ſa fidélité; parti, qui ravi de le poſſéder, l'endormit par le doux ſon de POUVOIR ABSOLU, aux charmes duquel les meilleurs & les plus ſages Princes ont rarement la force de réſiſter.

[redacted]

treptit contredisent cela, elles en sont une preuve; puisqu'elles ne furent entreprises que pour complaire à des personnes, dont le mécontentement l'auroit plus inquiété de l'humeur qu'il étoit, que tout le bruit éloigné des canons qu'il écoutoit souvent avec beaucoup de tranquillité. D'ailleurs, l'architecture navale & les affaires de la Marine étoient presque le seul plaisir de l'esprit auquel il semblât affectionné. On diroit que ses connoissances & son inclination portoient si fort de ce côté-là, qu'une guerre de cette espéce, servoit plûtôt à amuser son esprit, qu'à l'embarrasser.

S'il ne se mettoit pas lui-même à la tête de sa flotte, on ne doit l'imputer qu'à la passion que son frere avoit pour la gloire des armes; & qui, sous le prétexte spécieux de mettre le Roi à couvert de tout danger, se paroit de tout l'honneur qui pouvoit venir de ce côté-là; aussi jaloux de tout autre qui auroit voulu s'en méler, qu'un Roi d'un autre tempéramment, l'auroit été à son égard. Il est certain que jamais Prince ne fut naturellement plus propre à défendre les intérêts de son pays, qu'il étoit par toutes ses *inclinations maritimes*; ce qui auroit été d'un grand avantage à cette nation, s'il eût pris autant de soin de réprimer les efforts que la France faisoit pour augmenter sa puissance sur mer, qu'il l'étoit pour avan-

cer & encourager la nôtre. Mais on pourroit dire qu'il manquoit de jalousie dans toutes ses inclinations ; ce qui me conduit à considérer ce Prince dans ses plaisirs.

Il y entroit plus de sensualité, que de délicatesse ; & semblables à nos Courtisannes, il étoit plûtôt engagé dans la débauche pour la satisfaction des autres, qu'ardent à chercher par choix ce qui pourroit lui donner plus de plaisir. Je pense aussi que vers la fin de sa vie, il étoit déterminé, autant par fantaisie que par amour, à passer le temps dans la compagnie de ses maîtresses, qui dans le fond ne servoient qu'à remplir son sérail, tandis que le plaisir enchanteur de s'amuser à rien faire, & à converser

[redacted]

cédât ſelon la rigueur des loix, non-ſeulement contre les voleurs de grand chemin, mais auſſi contre pluſieurs autres perſonnes, à l'égard deſquelles les Juges (ſelon leur coutume) avoient ſouvent prononcé des Sentences très-dures & très-ſéveres.

Il avoit une merveilleuſe facilité à comprendre les petites choſes, & quelquefois il auroit pénetré aſſez avant dans les grandes; mais il étoit incapable d'une longue application. Il parloit toujours avec eſprit dans toute ſorte de converſation; & il faiſoit ſi bien un conte, que nous faiſions ſemblant d'ignorer ce qu'il nous avoit raconté bien des fois, & cela, non par flatterie, mais par le ſeul plaiſir de l'entendre encore, comme on ſe plaît à voir pluſieurs fois une bonne Comédie.

Il avoit des qualités biſarrement aſſorties: il perdoit tout ſon temps avec les femmes; & juſques vers la fin de ſa vie, c'étoit ſon unique attachement: cependant il ne s'irritoit point contre ſes rivaux, & ne s'embarraſſoit point de l'amour qu'on avoit pour lui. Du reſte, tandis qu'il ſacrifioit tout à ſes maîtreſſes, il ne pouvoit voir ſans peine qu'elles perdiſſent au jeu un peu de cet argent qu'il leur donnoit avec tant de profuſion, quelque néceſſaire que fût le jeu pour les divertir. Il ne vouloit pas non plus riſquer cinq guinées à la paume avec ces mê-

[redacted]

mes perſonnes, qui pouvoient en obtenir cinq mille de lui avant qu'il vînt jouer, ou dès qu'il avoit quitté le jeu.

Il ne manquoit pas à ſa parole; mais il étoit plein de diſſimulation, & fort adroit à ce manége, quoi qu'en même temps, ce fût l'homme du monde le plus aiſé à dupper; car toute ſon adreſſe alloit à ſe tromper ſoi-même, gagnant un peu d'un côté, tandis qu'il perdoit dix fois autant d'un autre, & faiſant le plus de careſſes à ceux qui le trompoient le plus: cependant, perſonne n'étoit plus propre à découvrir ce ridicule dans les autres.

Il étoit doux, accommodant, & naturellement bon; mais ſévere & infléxible,

[redacted]

mettre dans la dépendance de ſon puiſſant voiſin le Roi de France, qui lui fit payer avec uſure le ſecours qu'il lui prêta durant toutes ſes fâcheuſes extrémités. Cependant, ſa grande profuſion ne venoit pas tant de ce qu'il faiſoit trop d'eſtime de ceux qu'il aimoit, que du peu de cas qu'il faiſoit de l'argent qui ne paſſoit pas immédiatement par ſes mains. Il s'apperçut, à la vérité, de ſon erreur; mais ce fut un peu trop tard.

Il avoit une ſi grande averſion pour toute ſorte de formalités, qu'avec autant d'eſprit qu'aucun Roi en ait jamais eu, & une mine très-majeſtueuſe, il ne pouvoit point, même après s'y être préparé, faire le perſonnage de Roi un ſeul moment, ni dans le Parlement, ni dans le Conſeil, ni par ſes diſcours, ni par ſa contenance; ce qui l'entraîna dans une autre extrémité plus incommode en un Prince, qui étoit de négliger abſolument toute diſtinction & cérémonies, comme des choſes inutiles & impertinentes.

Le tempéramment de ſon corps & de ſon eſprit étoit admirable, & par-là il étoit amant généreux, mari civil & obligeant, affectueux frere, pere indulgent & très-bon maître. S'il eût été autant ſoigneux de perfectionner les facultés de ſon ame, qu'il l'étoit de ménager la ſanté de ſon

corps (quoique hélas ! malgré tous ce soins, sa vie ne fut pas fort longue) i auroit été sans doute très-fameux dans le monde.

Toutes les régles ordinaires de la physionomie se trouverent heureusement dé menties en lui ; car avec un air triste & re barbatif, il étoit d'un naturel gai & plein de compassion ; & les trente derniéres années de sa vie, furent aussi fortunées, que toute la vie de son pere fut tumultueuse & funeste. Si quelques-uns ont soupçonné que sa mort a été anticipée, cela vient de ce qu'étant d'un tempéramment robuste & vigoureux, le monde fut autant surpris de voir qu'il étoit mort avant l'âge de soixante ans, que s'il eût été impossible que rien eût pû lui ôter la vie que quelque funeste accident.

J'éviterois de rien dire sur un si triste sujet, si je ne croyois que dans un tel cas, le silence ne fût trop significatif. C'est pourquoi, je suis obligé de remarquer que le plus habile de tous ses Médecins & celui qui avoit le plus de mérite (1), non-seulement le jugea empoisonné, mais crut aussi l'avoir été lui-méme peu de temps après, pour s'être déclaré là-dessus avec un peu trop de hardiesse.

Mais ici, je ne dois pas oublier un acte

(1) *Le Docteur* Short, Catholique Romain.

de

de juftice peu commun, mais fur quoi tout le monde eft convenu prefque unanimement ; c'eft de ne pas foupçonner fon fucceffeur d'avoir trempé en aucune maniére dans une fi horrible lâcheté ; & peut-être auroit-on de la peine à trouver un exemple plus remarquable de cette force invincible de la vérité & de l'innocence ; car c'eft une chofe qui approche du miracle, qu'un Prince fi infortuné foit juftifié dans ce point, même par fes plus grands ennemis, malgré toutes les circonftances qui donnent ordinairement lieu à de tels foupçons, & malgré cette extrême malice, qui depuis quelque temps s'acharnoit fur toutes fes actions.

LETTRE

TOUCHANT

LA DESTINÉE DU COMTE DE BUSSI RABUTIN.

QUE peut-on penfer fur le chapitre de Monfieur de Buffi, que ce que tout le monde a déja penfé ? Il eft homme de qualité, il a toujours eu beaucoup d'efprit,

& je l'ai vû autrefois en état de pouvoi espérer une haute fortune, à laquelle son parvenus beaucoup de gens qui lui étoien inférieurs.

Il a préferé à son avancement le plaisi de faire un Livre (1), & de donner à rir au public; il a voulu se faire un mérite d sa liberté; il a affecté de parler franchement & à découvert, & il n'a pas soutenu jusqu'au bout ce caractére.

Après plus de vingt ans d'exil, il est revenu dans un état humilié, sans Charge sans Emploi, sans considération parmi le Courtisans, & sans aucun sujet raisonnable de rien espérer.

Quand on a renoncé à sa fortune par s faute, & quand on a bien voulu faire tou ce que M. de Bussi a fait de propos délibéré on doit passer le reste de ses jours dans l retraite, & soutenir avec quelque sorte d dignité un rôle fâcheux dont on s'est chargé mal à propos.

On s'expose au mépris, quand on revient dans le grand monde après un certai âge, sans y apporter qu'un mérite inconnu à la plûpart, avec la réputation d'u esprit aigre & mordant, dont chacun s défie, & que tout le monde appréhende; sans parler qu'on ne manque guéres d'avoi des maniéres usées & hors de mode, qu

(1) *L'Histoire amoureuse des Gaules.*

[redacted]

rendent un homme désagréable, incommode, & souvent ridicule.

On doit avouer que M. de Bussi avoit un esprit merveilleux. Les premiers ouvrages que nous avons de lui, nous en donnent une idée très-avantageuse; & il y auroit tout sujet d'en être content, s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution est pure, & ses expressions sont naturelles, nobles & concises. Ses portraits, surtout, ont une grace négligée, libre & originale, qu'on ne sauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médisant jusqu'à l'excès. Ses meilleurs amis, & les personnes de la Cour les plus irréprochables, ne furent pas exempts des traits perçans de sa médisance. Il a donné le démenti à toute l'Europe, pour ternir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire; & il a dit du mal de certaines femmes, dont il n'a pas pû même inventer les désordres.

On ne sauroit mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de Pétrone (1); on demeura pourtant quelque temps à reconnoître qu'il n'en étoit que le Traducteur.

On trouve dans ses derniers E[illegible] coup moins de cette finesse & [illegible] qui piquoit agréablement dans [illegible] miers; ses pensées y sont moins [illegible] & ses expressions moins naturelles.

(1) Dans l'Histoire amoureuse [illegible]

Soit que ſon génie ne fût propre qu'à la ſatire, ou que dans un âge plus avancé il ait perdu ſes plus belles idées, il eſt sûr que ſes ouvrages ſérieux plaiſent fort peu.

On dit que l'on verra un jour l'Hiſtoire du Roi, de ſa façon : j'ai de la peine à croire qu'il y réuſſiſſe (1). Les grandes actions de ce Prince & les victoires ſans nombre qu'il a remportées, pourront mal aiſément être bien décrites par un homme à qui il faudroit pour l'occuper heureuſement & ſelon ſon goût, des fautes & des pertes continuelles.

Voilà, Monſieur, quel eſt mon ſentiment touchant Monſieur de Buſſi. Je l'ai connu autrefois très-particuliérement : il n'aimoit perſonne, & parvint enfin à n'être

PRÉFACE

De l'Ouvrage intitulé : MEDAILLES sur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

DE tous les anciens Auteurs, il n'y en a aucun qui traite des Médailles ; & ce n'eſt guéres que dans le ſeiziéme & le dix-ſeptiéme ſiécles, que de ſavans hommes ont pris ſoin d'en ramaſſer un grand nombre, & de les expliquer. Le public en a tiré des avantages conſidérables pour la Géographie, pour l'Hiſtoire, pour la Chronologie, & pour mille queſtions curieuſes. Il ſeroit néanmoins à ſouhaiter que les Anciens nous euſſent eux-mêmes expliqué leurs Médailles, ils nous auroient épargné bien de la peine & beaucoup de Diſſertations ; & auroient éclairci pluſieurs choſes, qui demeurent dans l'obſcurité, malgré les plus exactes recherches.

On n'a pas bien pû démêler juſqu'à préſent la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles. Les avis ſur cette matiére ſont fort partagés. Ce qu'il y a de

[redacted]

plus vraiſemblable, c'eſt que l'on doit appeller Monnoye la piéce de métal, qui, d'un côté, porte la téte du Prince régnant, ou de quelque Divinité, & dont le revers eſt toujours le même, parce que la Monnoye étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puiſſe aiſément la connoître, afin d'en ſavoir la valeur. Ainſi, la tête de Janus, avec une proue de Galere au revers, étoit la premiere Monnoye de Rome. Servius Tullius y mit au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *Pecunia*, à cauſe que ces ſortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *Pecus*. On y mit enſuite, à la place de Janus, une Femme armée, avec l'inſcription Roma, & au revers un char

[redacted]

que de chacun de ces Rois, on n'en a guéres que d'une ſorte. On y voit, d'un côté, leur téte, avec les ornemens qui leur étoient propres, & au revers, tantôt un Aigle tenant un foudre, tantôt une Galere qui déſigne la Ville de Tyr, une Victoire ou quelque autre Divinité, & pour toute inſcription, le nom du Prince. Aucune de ces piéces ne marque d'événement poſitif; & par conſéquent, ce ſont des Monnoyes.

Il n'en eſt pas de méme, de ce qui a été frappé depuis Jules Céſar. Il y eut alors & des Monnoyes & des Médailles. Les Monnoyes ont ordinairement, d'un côté, la tête du Prince, & de l'autre, le nom des Monetaires, avec ces mots IIIVIR. A. A. A. F. F. *Triumvir, Ære, Argento, Auro, Flando, Feriundo.* Les Médailles ſont les piéces qui marquent au revers quelque événement mémorable.

A l'exemple des Romains, les Rois & les Princes ont fait frapper des Médailles. Elles ſe ſont extrêmement multipliées, ſur tout dans les derniers temps, & on a déja vû plus d'une Hiſtoire métallique. Mais ces Hiſtoires ne ſont proprement qu'un amas de Médailles faites par pluſieurs particuliers, qui, la plûpart, ont travaillé ſans méthode & ſans génie.

La Médaille eſt un monument durable, & fait pour tranſmettre à la poſtérité les

a guéres ſuivis.

M. Colbert, qui n'avoit que d
idées, ſurtout lorſqu'il s'agiſſoit c
re de ſon maître, crut avec raiſo
ne pouvoit mieux perpétuer le
des actions du Roi, que des Méc
les événemens de ſon régne; & afi
fuſſent recherchées dans tous les t
Miniſtre réſolut de commettre à
choiſis le ſoin de les compoſer.
donc, avec l'agrément de Sa Maj
petite Académie, où il ſe trou
ſouvent, & l'on commença l'Hiſ
l'on donne au public.

Comme il n'y avoit encore aucı
établie pour cette ſorte de travail
parvint pas d'abord à bien prendre
les Anciens. Ce qu'on appelle le
..., ne pouvoit ſervir d'exemple.

Et tout cela a fait que du temps de M. Colbert, on n'a pas beaucoup avancé.

M. de Louvois trouva cette Hiſtoire commencée, & ne fut pas long-temps à comprendre l'importance de la continuer. Il rendit les Aſſemblées plus fréquentes, & obtint du Roi qu'elles ſe tiendroient au Louvre. On travailla avec beaucoup d'aſſiduité, & on fit du progrès dans un art aſſez négligé jusqu'alors.

Après la mort de M. de Louvois, le ſoin des Académies fut remis par Sa Majeſté à M. de Pontchartrain, alors Sécretaire d'Etat, & aujourd'hui Chancelier de France. Comme il aime les Lettres, qu'il a le goût délicat, le ſens exquis, & une ardeur toujours égale pour tout ce qui peut avoir le moindre rapport à la perſonne du Roi, il a fait revoir avec ſoin toutes les Médailles, dont on avoit arrêté les deſſeins, & même celles qui étoient déja frappées. On en a reformé quelques-unes; on en a ajoûté un très-grand nombre, & l'on a pouſſé l'Hiſtoire du Roi juſqu'à l'avénement de Monſeigneur le Duc d'Anjou à la Couronne d'Eſpagne. M. de Pontchartrain le fils, Sécretaire d'Etat, a ſecondé le zéle de M. ſon pere; & M. l'Abbé Bignon, chargé d'une eſpéce d'inſpection générale, a conduit tout avec une vigilance ſi conſtante, une ſi heureuſe facilité de génie & une ſi vaſte capa-

cité, qu'en aſſez peu de temps, on eſt parvenu à mettre ce volume au jour.

L'Académie n'avoue & ne reconnoît pour ſon véritable ouvrage que les Médailles qui compoſent cette Hiſtoire. Car outre celles qu'elle a crû à propos de corriger ou ſupprimer, il en a paru beaucoup d'autres dans le Recueil du Pere Meneſtrier, & chez des Curieux, frappées même aux Balanciers du Roi, & qui toutefois n'appartiennent point à l'Académie. On ne peut ſans injuſtice lui attribuer ces derniéres, & la réflexion la plus légere fera bien ſentir la différence.

C'eſt proprement depuis l'année 1694, que l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui a commencé de prendre la forme où on le voit préſentement. Meſſieurs Charpentier, l'Abbé Tallemant, Racine, Deſpreaux, Tourreil, l'Abbé Renaudot, Dacier, & depuis la mort de Monſieur Racine, Monſieur Pavillon, y ont donné toute leur application & tous leurs ſoins : eux ſeuls ont concouru enſemble à compoſer cet ouvrage, & à le perfectionner autant qu'il leur a été poſſible.

Dans la compoſition des Médailles, on s'eſt formé ſur l'antique, ſoit pour les Types, ſoit pour les Légendes. Au bas de chaque Médaille gravée en taille-douce, *une relation* ſuccinte en expoſe le ſujet.

On s'eſt même aſtreint à renfermer la relation dans un nombre de paroles, qui n'excéde jamais la page, afin que le Lecteur puiſſe avoir toujours la Médaille devant les yeux. Cette contrainte a empêché qu'en certaines occaſions on ne s'étendît, autant que le ſujet l'eût voulu. Cependant on a tâché de n'omettre aucune des circonſtances néceſſaires. Ainſi les Lecteurs auront plus d'un plaiſir à la fois; ils verront l'image d'un grand événement; ils en liront le détail abregé; ils jugeront du tour ingénieux que l'invention de la Médaille préſente à l'eſprit; ils trouveront de la diverſité dans les deſſeins & dans les Légendes, & pourront tout enſemble s'amuſer & s'inſtruire. On a négligé bien des actions, qu'on auroit eu ſoin de relever dans un régne moins glorieux. On n'a choiſi que les plus éclatantes, & on n'a point cherché à faire parade d'un ſuccès tant ſoit peu douteux.

C'eſt injuſtement qu'on nous reprocheroit d'avoir frappé des Médailles ſur des Provinces & ſur des Villes, qui dans la ſuite ont été repriſes par les Ennemis, ou rendues par des Traités; car c'eſt un uſage univerſel. A peine Trajan eut-il conquis la Dace, qu'elle ſe révolta; il la reconquit, elle ſecoua une ſeconde fois le joug. Les Médailles pourtant ſont demeurées, & l'on admire encore la magnifique Co-

lomne Trajane, qui contient les circonstances & les merveilles de ces deux expéditions. Marc Aurele soumit les Quades & les Marcomans : & quoique ces peuples se fussent aussi-tôt aprés soulevés, on ne laissa pas de dresser à son honneur la Colomne Antonine, qui est aussi un des plus beaux monumens de Rome. L'Antique & le Moderne sont remplis de pareils exemples, & l'on ne doit point s'en étonner : car les succés demeurent toujours certains, & le changement qui arrive, ne diminue rien de la gloire qui les accompagne.

Le grand nombre de Médailles frappées par les Villes d'Asie, d'Afrique, & par les Provinces soumises à l'Empire Romain,

daille que par l'autorité du Prince ; c'eſt un droit de ſouveraineté, cela n'a pas beſoin de preuve. Ainſi tous les Monetaires de Rome, & tout ce qu'on appelloit *Néocores* en Grece & en Aſie, étoient nommés par le Souverain, ou par les Preteurs de Provinces, comme le ſont aujourd'hui les Officiers des Monnoyes. Par conſéquent, tous ceux qui ſe mêloient de faire frapper des Médailles pour l'Empereur, étoient ſes créatures, & étoient payés ſur ſes revenus. Quand donc les Villes conquiſes, ou les Villes du Royaume auroient fait des Médailles pour le Roi, elles euſſent toujours été compoſées par l'ordre des Intendans, ou des principaux Officiers qui ſont tous à ſes gages, & n'auroient pû être frappées ailleurs qu'aux Monnoyes de Sa Majeſté. La ſeule différence, c'eſt qu'une compagnie inſtituée pour la compoſition des Médailles, travaille avec plus d'ordre, plus de choix & plus de retenue. Le Roi a toujours chargé quelqu'un de ſes Miniſtres du ſoin des Arts & des Sciences. Le Miniſtre veille à les faire fleurir, & cherche tout ce qui peut relever la gloire de ſon maître, à laquelle la gloire de la Nation eſt attachée. De ſorte que ſans la participation du Prince, quoique ſes bienfaits donnent le mouvement à tout, les Académies travaillent chacune dans leur reſſort. Quel déſordre

la licence de faire des Médailles ne produit-elle pas dans les autres Etats, où, ſans compter que ſouvent elles manquent de ſens & de raiſon, qu'elles ſont très-mal gravées & de tres-méchant goût pour le deſſein, il y en a de contraires à l'Etat, d'injurieuſes au Gouvernement & de préjudiciables à la vérité de l'Hiſtoire?

Le régne du Roi a fourni une ample matiére à frapper pour lui ſeul des Médailles, telles que les ont méritées tous les grands & tous les bons Empereurs. On voit des Provinces ſubjuguées en peu de jours, plus de trois cens Villes priſes, & des Villes qui, par leurs fortifications & par leur ſituation naturelle, étoient plus difficiles à

tout ce que renferme de glorieux la vie des Héros de l'ancienne Rome.

Il faut préſentement parler de l'art de faire des Médailles. Celles qui ſont contenues dans Luckius, dans la France Métallique & dans quelques autres Recueils, ne paroiſſent pas l'ouvrage d'une longue méditation. Les Savans ne les ont ni retenues, ni approuvées, & perſonne juſqu'ici n'a preſcrit des régles pour cet art. L'Académie a ſuivi des principes certains, tous puiſés dans l'antique, dont elle a eſſayé de connoître la beauté, & de pénétrer la fineſſe.

Les Médailles peuvent ſe diviſer en trois Claſſes. Il y en a de ſimples, de métaphoriques & de mixtes.

Les ſimples ſont celles qui repréſentent un événement tel qu'il eſt, & dont la Légende ne dit autre choſe que le fait. En voici des exemples. Les Parthes, dans la défaite de Craſſus & d'Antoine, firent beaucoup de priſonniers, & enleverent un grand nombre d'Enſeignes & de Drapeaux. Auguſte, quelques années après, étant allé en Syrie, Phraate, Roi des Parthes, pour éviter la Guerre dont il ſe voyoit menacé, raſſembla tous ces Priſonniers & tous ces Drapeaux, & les renvoya à Auguſte, qui lui accorda la Paix. Les Médailles ne repréſentent qu'un Parthe à genoux, qui préſente une Enſeigne Romaine. La Légende

dit seulement : SIGNA A PARTHIS RECEPTA, *les Enseignes Romaines rapportées par les Parthes.* On trouve plusieurs Médailles de cette sorte : REX ARMENIIS DATUS ; c'est l'Empereur qui couronne le Roi d'Arménie. Dans les *Congiaires*, l'Empereur fait distribuer au peuple certaine mesure de blé, ou certaine somme d'argent. Dans les *Allocutions*, il est debout sur une espéce de Thrône militaire, qui s'appelloit *Suggestum*, & parle aux Troupes de sa Garde, ou à d'autres Soldats. Les Légendes sont toutes simples, CONGIARIUM, ADLOCUTIO. Il en est de même de plusieurs Edifices, PORTUS TRAJANI, le Port que Trajan fit faire, & qu'il nomma *Centum cellæ ;* PORTUS OSTIENSIS, le Port d'Ostie que Néron acheva ; POR-

confié à la Reine Anne d'Autriche. Telles ſont les Médailles ſur les Invalides, ſur le Port de Cette, ſur les Fortifications de Strasbourg, &c.

Les Médailles métaphoriques ſont celles où la choſe repréſentée & la Légende, conviennent métaphoriquement à la perſonne, pour qui elles ſont faites. Quand Auguſte obligea les Parthes à rapporter les Enſeignes Romaines, outre les Médailles dont on vient de parler, nous en avons d'autres, où Mars tient une de ces Enſeignes. La Légende MARS ULTOR, *Mars vengeur*, déſigne l'Empereur à la tête de ſon Armée, prêt à venger l'affront que les Romains avoient reçu. Il y a une Médaille d'Adrien, où Jupiter paroît la foudre à la main. La Légende JOVI TONANTI, ſignifie *Jupiter tonnant*; c'eſt-à-dire, l'Empereur qui foudroye les Juifs révoltés. Le même Adrien dans une autre Médaille, eſt ſous la figure d'Hercule. La Légende HERCULES GADITATUS, indique cet Empereur, qui pour punir les méchans, alla comme Hercule, juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne. On trouve encore dans les anciennes Médailles : JOVI CONSERVATORI, TUTATORI. APOLLINI INVICTO, SALUTARI. SOLI COMITI. MARS PACATOR; MARS VICTOR; SALUS PUBLICA; SALUS GENERIS HUMANI; FORTUNA REDUX. Il

[illegible] en a fait grand nombre à l'honneur des Impératrices, sur les revers desquelles, tantôt sous la figure de Venus, VENUS GENITRIX, pour louer leur beauté & leur fecondité, tantôt sous la figure de Cybele, mere des Dieux, MATER MAGNA; ce qui signifie par métaphore mere des Césars, qu'on regardoit comme des Dieux.

Il ne sera pas inutile à ce propos de faire voir la différence du goût des Modernes au goût des Anciens. Henri II. l'un de nos Rois, étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Duchesse fit frapper une Médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un Arc à la main, & foule aux pieds l'Amour. La Legende OMNIUM VICTOREM VICI, veut dire: *J'ai vaincu le vainqueur du monde.* Cette pensée est très-belle, & dans tout le moderne, à peine s'en trouve-t-il cinq ou six de cette beauté-là: car la comparaison est très-galante de Diane, qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour, vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers qui avoit soumis à ses charmes un jeune Roi fort aimable. Cependant, pour le Type, les Anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentez de le mettre près d'elle ou enchaîné, ou lui présentant son Arc & ses fleches, parce que la bienséance et

bleſſée de voir cette Divinité foulée aux pieds, d'autant plus que l'Amour déſigne le Roi. Quant à la Légende, les paroles conviendroient mieux à une deviſe; elles manquent d'une certaine gravité requiſe pour les Médailles. Les Anciens auroient mis ſimplement DIANA VICTRIX, *Diane victorieuſe;* & c'étoit une Médaille parfaite.

On en trouvera ici pluſieurs dans le genre métaphorique. La Reine avoit un droit inconteſtable ſur le Duché de Brabant, ſur les Comtés de Namur & de Hainaut & ſur quelques autres Seigneuries des Pays-Bas. Les Eſpagnols refuſant de lui faire juſtice, le Roi entra à main armée dans la Flandre, & conquit pluſieurs Villes, entr'autres Oudenarde. La Médaille, frappée ſur la priſe de cette place, repréſente Mars, qui met une Couronne murale ſur la tête de l'Hymenée : on lit autour : MARS HYMENÆI VINDEX ; ce qui s'applique facilement au Roi, que l'on compare au Dieu de la Guerre, & qui en cette occaſion, eſt l'appui de l'Hymenée. Pour le rétabliſſement de la ſanté du Roi à Calais, le Type repréſente la Déeſſe *Salus*, à la maniére des Anciens, & le mot SALUS IMPERII, veut dire : *Le ſalut du Royaume*. On n'a fait uſage de ces figures, qu'autant que la Religion le permet; c'eſt-à-dire, pour exprimer les qualités qu'on attribuoit aux Divinités Payennes.

Les Médailles mixtes ſont celles qui tiennent des ſimples & des métaphoriques, ſoit dans le Type, ſoit dans la Légende, & où l'on employe des figures qui ſervent de ſymboles. Il n'eſt pas poſſible de peindre au naturel les Provinces, les Villes, ni beaucoup d'autres ſujets qui entrent dans les Médailles. Les Anciens, pour y ſuppléer, ont inventé des figures ſymboliques reconnues de tout le monde. Par exemple, ils repréſentent la Judée, ſous la figure d'une femme près d'un Palmier, à cauſe que cette Province eſt fertile en Palmiers : l'Arménie, par une femme portant ſur la tête une eſpéce de Thiare, qui étoit la coëffure des Arméniens, & ainſi de pluſieurs autres. Les Provinces dont les Types ſe trouvent chez les Anciens, & qui entrent dans les événemens de cette Hiſtoire, y ſont peintes de même que dans l'Antique,

[redacted]

couronnées de Tours, comme la Ville d'Alexandrie & quelques autres dans l'Antique, & on met près d'elles un Bouclier où ſont leurs Armoiries. Notre Religion ne permet pas d'imiter les Anciens, qui diſtinguoient la plûpart de leurs Villes, par la Divinité principale qu'on y adoroit.

Il y a une très-grande quantité d'autres figures qui ont des attributs; Mars, Pallas, Hercule, pour la Guerre; Minerve, pour la Prudence, ou pour les Arts; Apollon & le Soleil pour l'ordre, la Fécondité, les Lettres; Neptune, pour la Marine; la Juſtice, la Prévoyance, l'Eſpérance, l'Hymenée; Bellone, la Victoire, la Paix, &c. On ſe ſert auſſi de Trophées, ou de Couronnes de Laurier pour les Batailles, de Couronnes d'Olive pour la Paix, de Couronnes Murales pour les priſes de Villes, de Couronnes Vallaires pour les attaques des Camps & des Lignes. Les Dieux de Fleuves marquoient auſſi les lieux des événemens, ou la ſituation des Villes: enfin, on trouvera dans ce volume preſque tous les ſymboles antiques, dans le même ſens qu'ils ont été autrefois employés.

Parmi les médailles mixtes, il y en a de pluſieurs manieres. Souvent la légende fait connoître la figure & l'application qu'on lui donne; & c'eſt en quoi elles différent des métaphoriques qui ne nomment que la fi-

gure : car dans les mixtes on ne fait poin
de difficulté de s'énoncer nettement & d'ap
pliquer au Prince ce que représente le Type
La prise de Charleroi en *1693*, assûroit l
conquête de Namur & de Mons, parce qu
Charleroi est situé sur la Sambre, entr
Mons & Namur. Le Type de la Médaill
est la *Sûreté :* la légende, SECURITA
IMPERII PROPAGATI, signifie *Sû-
reté des nouvelles conquêtes.* SECURITAS,
c'est le nom de la figure; IMPERII PRO-
PAGATI en fait l'application. La plûpar
des victoires sont de même : VICTORI
RETELENSIS, TRANSALPINA, CELTI-
BERICA, NAVALIS, &c. Les paroles d
la légende ne nomment pas toujours le
figures qui sont dans les Types ; & on s

Siamois ſont au piéd du Trône de ſa Majeſté, & la légende dit, FAMA VIRTUTIS, *la réputation de la Vertu;* parce que c'eſt la haute réputation du Roi qui leur a fait traverſer les mers pour lui demander ſon alliance. Ce Type eſt purement hiſtorique; en voici un ſymbolique. Dans la Médaille ſur l'acquiſition de Dunkerque, la Ville paroît ſous la figure d'une femme couronnée de Tours, qui préſente au Roi le plan de la Citadelle : les mots de la légende ſont, PROVIDENTIA PRINCIPIS, parce que cette acquiſition fut un effet de la prévoyance du Prince.

Voilà généralement à quoi ſe peuvent réduire toutes les ſortes de Médailles. Quand les événemens ſont peints au naturel, & que la légende ne dit que le fait, ce ſont des Médailles ſimples : quand les Types contiennent quelques figures fabuleuſes, & que la légende déſigne métaphoriquement les perſonnes ſans les nommer, ce ſont des Médailles métaphoriques. Enfin, quand les Types ſont en partie ſymboliques, & en partie hiſtoriques, & que la légende eſt de même, ce ſont des Médailles mixtes. Les ſimples ſont les plus faciles à faire; &, pourvû que la légende ſoit en termes ſimples & nobles, elles ne laiſſent pas d'avoir de la beauté. Les métaphoriques ſont les plus belles, & les plus mal-

aisées à trouver à cause de notre Religion. Les mixtes sont les plus communes, & il s'y trouve souvent de l'allégorie & du mystére, mais elles aiment à le découvrir, & plaisent à l'esprit sans l'embarrasser. Il est fort difficile de mettre de la variété dans les Légendes & dans les Types : les Anciens ne s'en mettoient pas trop en peine, & ils avoient peut-être raison; mais, comme l'uniformité est sujette à faire languir, il a fallu, sur les mêmes sujets, comme les siéges de Villes qui sont en grand nombre, diversifier les Types & les Légendes; & c'est ce qui a le plus coûté.

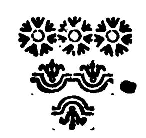
Ceux qui voudront s'adonner à cette sorte de composition, ne doivent point chercher ici d'autres régles que les exem-
[redacted]

aussi se garder de multiplier les personnages, à moins que le sujet ne l'exige. Quant aux Légendes, elles veulent un style grave & court. On doit fuir les phrases, les jeux de mots & les pointes, & s'abstenir le plus qu'il est possible, de certains termes qui, bien que très-latins, ne conviennent pas toujours à la Médaille. Une des choses les plus essentielles encore, c'est de ne jamais faire parler les figures, comme dans cette Médaille de Diane que nous avons rapportée, & où Diane dit elle-même, OMNIUM VICTOREM VICI, *j'ai vaincu le vainqueur du monde.* Il y a d'ailleurs un certain goût, & une certaine finesse qu'il est plus aisé de sentir que d'attraper. Toutes les compositions d'esprit demandent du génie; & les régles ne sont faites que pour ceux qui en ont, mais au moins ceux qui ne se mêlent pas de faire des médailles, seront en état d'en juger & de distinguer les bonnes. Celles-ci peuvent avoir un avantage sur les anciennes; c'est la clarté. L'antique souvent ne se fait pas trop bien entendre, faute de déclarer nettement les faits, & plus souvent faute de mettre les dates. C'est ce qui ne manque point à cette histoire; on a toujours mis à l'exergue la date, & quelquefois même le sujet de la Médaille, lorsque la légende ne le dit pas; ce qui ôte toute obscurité.

Peut-être qu'à la vûe de pluſieurs de nos Médailles fort ſimples, & en apparence ſi aiſées à trouver, on ſe figurera qu'elles ne demandoient pas de grands efforts d'imagination : cependant, ſi les lecteurs veulent bien ſe ſouvenir qu'en tout genre d'écrire, rien ne vaut la noble ſimplicité, & ne coûte tant que le tour naturel, ils déſavoueront leur jugement précipité, & pourront enfin remarquer ce que le premier coup d'œil n'apperçoit pas toujours.

Au reſte, comme il eſt juſte de ne rien dérober au mérite de ceux qui, de quelque façon que ce ſoit, ont eu part à ce travail, on ſe croit obligé d'apprendre au Public, que M. Aniſſon, Directeur de l'Imprimerie Royale, a conduit l'édition avec une

Roëttiers, Bernard & Rouſſel. M. Rerain, Deſſinateur du Roi, a fait les deſſeins des Bordures & des Fleurons. Les têtes du Roi en taille-douce ſont faites au Burin par le Chevalier Edelink : les revers ſont gravés à l'eau-forte par les deux freres Simonneau, par le ſieur Audran, & quelques-uns par le ſieur Picard. Les connoiſſeurs diſtingueront bien le travail des uns & des autres, tous excellens en leur genre. Les caractéres d'Imprimerie ſont nouveaux, deſſinés, gravés & fondus par le ſieur Grandjean. Enfin, on n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à l'embelliſſement de cet Ouvrage, quoique la matiere ſeule eût ſuffi pour le faire univerſellement rechercher.



RÉPONSE

AUX RÉFLEXIONS CRITIQUES

DE M. DESPREAUX

SUR LONGIN,

Par Monſieur *PERRAULT.*

MONSIEUR DESPREAUX s'étant imaginé que j'avois fait de grands outrages aux Auteurs anciens dans mes *Paralleles*, a crû être obligé de prendre leur fait & cauſe, comme le principal héritier de leur mérite, & leur imitateur le plus fidéle. Il l'a fait à l'occaſion de la réimpreſſion de ſes Ouvrages, ou ſous prétexte d'éclaircir ſes Notes ſur Longin par des *Réfléxions critiques*; il a répandu ſur moi toute l'amertume de ſon fiel. Ces réfléxions ſont au nombre de neuf, & contiennent, avec une concluſion qui leur ſert de couronnement, quatre-vingt-quatre pages, dans leſquelles il n'y a preſque pas un ſeul mot qui ne me frappe, & qui ne ſoit aux *yeux de* Monſieur Deſpreaux un coup de

ſoudre qui me terraſſe & qui m'accable.

Comme ce n'eſt pas un petit travail de répondre à toutes ces critiques, (les réponſes étant de leur nature toujours beaucoup plus longues que les objections qu'elles réfutent) & qu'un trop long ſilence de ma part donneroit lieu de croire que je me tiens battu ; j'ai crû devoir, pour empêcher que cette penſée ne s'établiſſe & ne ſe fortifie, ne pas tarder davantage à me mettre en défenſe : &, parce que l'endroit de mes *Paralleles* où il eſt parlé de Pindare, eſt le ſujet principal de notre diſpute, celui qui a bleſſé davantage M. Deſpreaux, & qui l'a échauffé juſqu'à lui faire compoſer une Ode Pindarique, ou ſoi diſant telle, j'ai jugé qu'il étoit à propos de commencer par-là, faiſant mon compte de répondre enſuite à toutes ſes autres réfléxions. Je mets d'abord le texte de la réfléxion ſans en oublier un ſeul mot, afin qu'on ne diſe pas que j'ai évité les endroits difficiles ; & je mets ma réponſe au-deſſous, ſéparant le tout en pluſieurs articles, pour en rendre l'intelligence plus nette & plus facile. On ſera ſans doute étonné de la hauteur de mon adverſaire, & ſur-tout de ſon peu de ſoin à citer juſte. Il faut qu'il ait cru que je mourrois ſubitement après l'impreſſion de ſes *Réfléxions critiques*, & que perſonne ne ſe donnant la peine d'éclaircir ce qu'il

lui a plû de dire, on le croiroit ſur ſa parole. Voici de quelle ſorte commence la huitiéme Réfléxion qui eſt toute entiere ſur le ſujet de Pindare.

RÉFLÉXION VIII.

Il n'en eſt pas ainſi de Pindare, &c. (1). » Longin donne ici aſſez à entendre qu'il » avoit trouvé des choſes à redire dans Pin» dare : Et dans quel Auteur n'en trouve» t'on point ? Mais en même temps il dé» clare que ces fautes qu'il y a remarquées, » ne peuvent point être appellées propre» ment fautes, & que ce ne ſont que de » petites négligences où Pindare eſt tom» bé à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt » entraîné, & qu'il n'étoit pas en ſa puiſ» ſance de régler comme il vouloit. C'eſt » ainſi que le plus grand & le plus ſévére » de tous les Critiques Grecs parle de Pin-

[redacted]

veux croire que c'eſt une faute de l'Imprimeur, qui par inadvertance a mis chap. XVI. au lieu de mettre chap. XXVII. quoiqu'on pût ſoupçonner que cette erreur eſt affectée pour dépaïſer le lecteur, & l'empêcher de voir le ſentiment de Longin, qui parle en cette ſorte dans la traduction même de M. Deſpreaux, que voici : *Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle ; car, au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement.* Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble que Longin traite ici Pindare plus mal que je n'ai jamais fait, puiſque j'ai prétendu ſeulement que Pindare étoit fort obſcur dans le commencement de ſa premiere Ode, & en pluſieurs autres endroits, en quoi je n'ai fait autre choſe que ſuivre le ſentiment de Jean Benoiſt (1), l'un de ſes plus célébres interpretes, qui aſſûre qu'avant lui les plus ſavans hommes n'y ont preſque rien entendu (2). M. Blondel, dans la comparaiſon qu'il a faite de Pindare & d'Horace, dit que *Pindare fait ſouvent d'énormes digreſſions qui n'ont aucun rapport au ſujet de l'Ode.* Le P. Rapin (3) a écrit

(1) Pindarum huc uſque à doctioribus viris vix intellectum. *Joan. Ben. Epiſt. ad Joan. H.*

(2) *Page 205 & ſuiv.*

(3) *Reſſ. 30. ſur la Poëtique*

que *ce ſont des égaremens perpétuels que les Panégyriques de Pindare qui proméne ſes lecteurs de fables en fables, d'illuſions en illuſions, de chimeres en chimeres; car c'eſt,* ajoute-t-il, *l'imagination la plus déréglée du monde.* Il faut que M. Deſpreaux m'en veuille d'ailleurs, pour relever, comme il fait, le peu que j'ai dit de Pindare, après avoir laiſſé paſſer à ſes meilleurs amis ce que je viens de rapporter.

SUITE DE LA MESME REFLEXION.

» Ce n'eſt pas là le langage de M. Per-
» rault, homme qui ſûrement ne ſait point
» de Grec.

REPONSE.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Selon lui, Pindare, non-seulement
» eſt plein de véritables fautes, mais c'eſt
» un Auteur qui n'a aucune beauté.

REPONSE.

Je n'ai jamais dit, ni en termes exprès, ni en termes équivalens, que Pindare fût un Auteur qui n'a aucune beauté; j'ai même dit le contraire à la page 163 du IIIe. Tome de mes *Paralleles*, comme on le verra ci-après.

SUITE DE LA REFLEXION.

» *Un Diſeur* (1) *de galimatias impéné-*
» *trable, que jamais perſonne n'a pû com-*
» *prendre, & dont Horace s'eſt moqué quand*
» *il a dit que c'étoit un Poëte inimitable.*

REPONSE.

Ces paroles que M. Deſpreaux a fait mettre en italique pour marquer qu'elles ſont extraites mot à mot de la page 235 du I. Tome de mes *Paralleles*, n'y ſont point du tout, & il n'eſt parlé que de peinture

(1) *Paral. Tome I. pag.* 235. & *Tome III. pag.* 163. 184.

dans cette page. Il eſt vrai que dans la page 184 du IIIᵉ. Tome, il eſt dit que, comme Horace n'a point imité Pindare dans ſon galimatias impénétrable, il eût bien fait de ne l'imiter pas auſſi en finiſſant un vers par la moitié d'un mot, & en commençant le vers qui ſuit par l'autre moitié du même mot; mais je ne croi point avoir eu tort de le dire : car, s'il eſt vrai, comme on ne peut pas en diſconvenir, qu'il y a de très-belles choſes dans Pindare, il eſt plus vrai encore qu'il y en a de ſi obſcures qu'elles peuvent paſſer pour inintelligibles.

SUITE DE LA REFLEXION.

» *En un mot, c'eſt un Ecrivain ſans mé-* » *rite.*

REPONSE.

Cela, quoiqu'écrit en italique, ne ſe trouvera en aucun endroit de mes ouvrages, ni expreſſément, ni d'une maniere équivalente.

SUITE DE LA REFLEXION.

» *Qui n'eſt eſtimé que d'un certain nom-* » *bre de Savans qui le liſent ſans le conce-* » *voir, qui ne s'attachent qu'à recueillir* » *quelques miſérables ſentences dont il a* » *ſemé ſes ouvrages.*

REPONSE.

Voici ce qu'il y a dans la page 163 du IIIe. Tome de mes Paralleles, d'où l'on dit que le paſſage ci-deſſus a été extrait. *Les Savans, en liſant Pindare, paſſent légerement ſur ce qu'ils n'entendent pas, & ne s'arrêtent qu'aux beaux traits qu'ils tranſcrivent dans leurs Recueils.* Dire qu'on ne s'arrête qu'*aux beaux traits* d'un Auteur, eſt-ce dire qu'on ne *s'attache qu'à en recueillir quelques miſérables Sentences?* Eſt-ce dire que c'eſt *un Ecrivain ſans mérite*, que c'eſt un *Auteur qui n'a aucune beauté?* Où eſt la bonne foi? J'ai honte de faire de ſemblables remarques.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer » ſans preuves dans le dernier de ſes Dia- » logues. Il eſt vrai que dans un autre de » ſes Dialogues, il vient à la preuve de- » vant Madame la Préſidente Morinet, & » prétend montrer que le commencement » de la premiere Ode de ce grand Poëte » ne s'entend point; c'eſt ce qu'il prouve » admirablement par la traduction qu'il en » a faite: car il faut avouer que ſi Pindare » s'étoit énoncé comme lui, la Serre ni

» Richesource ne l'emporteroient pas sur
» Pindare pour le galimatias & pour la
» bassesse.

REPONSE.

Puisque M. Despreaux reconnoît que dans le I^r. Tome de mes Dialogues j'en suis venu à la preuve, pourquoi dit-il que dans le IIIe. Tome j'avance la même chose sans preuve ? Il dira peut-être que mes preuves ne valent rien, & qu'il faut les regarder comme nulles ; mais c'est de quoi il s'agit, & qu'il a tort de supposer. Pendant qu'il s'acharne sur moi, & qu'il me mord de tous côtés à son contentement, pourquoi faut-il qu'il donne encore des coups de dents à des gens qui n'ont que faire de nos disputes ? C'est être bien peu maître de sa mauvaise humeur, que de se jetter ainsi sur les passans. S'il y a du galimatias dans ma version, & qu'il vienne de moi, (car du côté de Pindare j'avoue qu'il y en a du plus fin & du plus sublime) ce galimatias ne peut ressembler à celui dont on accuse les deux Auteurs ausquels il me compare, puisque ces Auteurs vont toujours par haut, au lieu que, selon M. Despreaux, j'ai un style rampant, trivial, & tout plein de bassesse.

SUITE DE LA REFLEXION.

» On sera donc assez surpris ici de voir
» que cette bassesse de galimatias appar-
» tient entiérement à M. Perrault, qui en
» traduisant Pindare, n'a entendu ni le
» Grec, ni le Latin, ni le François : c'est
» ce qu'il est aisé de prouver ; mais, pour
» cela, il faut savoir que Pindare vivoit
» peu de temps après Pythagore, Thalès,
» & Anaxagore, fameux Philosophes na-
» turalistes, & qui avoient enseigné la Phy-
» sique avec un fort grand succès. L'opi-
» nion de Thalès, qui mettoit l'eau pour
» le principe des choses, étoit sur-tout cé-
» lébre. Empedocle Sicilien, qui vivoit du
» temps de Pindare même, & qui avoit
» été disciple d'Anaxagore, avoit encore
» poussé la chose plus loin qu'eux, & non-
» seulement avoit pénétré fort avant dans
» la connoissance de la nature, mais il
» avoit fait ce que Lucréce a fait depuis à
» son imitation ; je veux dire, qu'il avoit
» mis toute la Physique en vers. On a per-
» du son Poëme : on sait pourtant que ce
» Poëme commençoit par l'éloge des qua-
» tre élémens, & vraisemblablement il n'y
» avoit pas oublié la formation de l'Or &
» des autres métaux. Cet ouvrage s'étoit
» rendu si fameux dans la Gréce, qu'il y

» avoit fait regarder ſon Auteur comme
» une eſpéce de Divinité.

REPONSE.

Je ne conteſte point cette érudition qui va à inſinuer que Pindare a voulu faire alluſion aux opinions de Pythagore, de Thalès & d'Anaxagore dans le commencement de ſon Ode; je le veux bien : mais l'a-t-il fait d'une maniere intelligible ? Il ne ſuffit pas d'avoir intention de dire de bonnes choſes, il les faut dire effectivement, & les dire de ſorte qu'on les entende.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Pindare venant donc à compoſer ſa
» premiere Ode Olympique à la louange
» d'Hieron Roi de Sicile, qui avoit rem-
» porté le prix de la courſe des chevaux,
[redacted]

» que de dire qu'il y ait quelqu'autre com-
» bat auſſi excellent que le Combat Olym-
» pique, c'eſt prétendre qu'il y a dans le
» Ciel quelque autre aſtre auſſi lumineux
» que le Soleil. Voilà la penſée de Pinda-
» re miſe dans ſon ordre naturel, & telle
» qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une
» exacte Proſe. Voici comme Pindare l'é-
» nonce en Poëte : *Il n'y a rien de ſi excel-*
» *lent que l'Eau : il n'y a rien de plus écla-*
» *tant que l'Or ; & il ſe diſtingue entre tou-*
» *tes les autres ſuperbes richeſſes, comme un*
» *feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon*
» *eſprit, puiſque* (1) *c'eſt des combats que*
» *tu veux chanter, ne va point te figurer,*
» *ni que dans les vaſtes déſerts du Ciel,*
» *quand il fait jour* (2), *on puiſſe voir*
» *quelqu'autre Aſtre auſſi lumineux que le*
» *Soleil, ni que ſur la Terre nous puiſſions*
» *dire qu'il y ait quelqu'autre combat auſſi*
» *excellent que le Combat Olympique.*

(1) La particule εἰ veut auſſi-bien dire en cet endroit, *puiſque* & *comme*, que *ſi* ; & c'eſt ce que Benoît a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots ἄριστον, &c. ſont répetés.

(2) Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit ; μηκέτι σκόπει ἄλλο φαεινὸν ἄστρον, *Ne contempleris aliud viſibile aſtrum*, qui doivent s'expliquer dans mon ſens, *Ne puta quod videatur aliud aſtrum*, Ne te figure pas qu'on puiſſe voir un autre aſtre, &c.

REPONSE.

Je veux ſuppoſer d'abord que la traduc tion de M. Deſpréaux eſt auſſi littérale 8 auſſi fidéle qu'il le prétend & qu'elle l'e peu : car aſſûrément elle n'eſt ni fidéle ni littérale, comme je le ferai voir dans l ſuite. Peut-on dire que cette traduction même telle qu'elle eſt, donne à entendr ce qu'il dit y être contenu, & ce qu'un Rhé teur auroit pû dire en proſe ? Lorſqu'o lit, ou qu'on entend prononcer ces paro les : *Il n'y a rien de ſi excellent que l'Eau il n'y a rien de plus éclatant que l'Or qui diſtingue entre toutes les autres ſuperbes ri cheſſes, comme le feu qui brille dans la nui* Peut-on s'imaginer ni deviner même qu cela veut dire : *Si je voulois chanter les me veilles de la nature, je chanterois, à l'imi tation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & l'Or comme les deux plus excellentes choſes d monde ?* Lorſqu'on lit ou qu'on entend c qui ſuit : *Mais, ô mon eſprit ! puiſque c'e des combats que tu veux chanter, ne v point te figurer, ni que dans les vaſtes de ſerts du Ciel, quand il fait jour, on puiſ voir quelqu'autre aſtre auſſi lumineux q le Soleil, ni que ſur la terre nous puiſſio dire qu'il y ait quelqu'autre combat auſ excellent que le combat olympique.* Peut-o s'imaginer que cela veut dire : *Mais comn*

je me ſuis conſacré à chanter les actions des hommes, je vais chanter le combat olympique, puiſque c'eſt en effet ce que les hommes font de plus grand; & que de dire qu'il y ait quelqu'autre combat auſſi excellent que le combat olympique, c'eſt prétendre qu'il y a dans le Ciel quelqu'autre aſtre auſſi lumineux que le Soleil? Je ſuis perſuadé que ſi un homme parvenoit à trouver dans les vers de Pindare, & même dans la traduction prétendue littérale de M. Deſpréaux, ce qui eſt dans l'explication du Rhéteur, cet homme auroit fait un plus grand effort d'eſprit que Pindare, en compoſant le commencement de ſon Ode. Il falloit que les Grecs fuſſent bien ſubtils & bien indulgens tout enſemble; bien ſubtils, pour deviner tant de choſes qui ne ſont point exprimées, & bien indulgens, pour vouloir bien les ſuppléer. Cette indulgence eſt un mauvais préjugé pour Pindare; car on a remarqué qu'à meſure que la Poëſie s'eſt perfectionnée, on s'y eſt rendu plus difficile. Il n'y avoit rien dans les Poëtes des premiers temps qu'on n'admirât ou qu'on n'excusât. Depuis, & particuliérement en ce temps ici, il n'y a rien qu'on ne critique ou qu'on ne blâme, ſans vouloir rien excuſer ni ſuppléer. Au lieu qu'on s'efforçoit autrefois à trouver des beautés dans les ouvrages des Poëtes, on ne tâche au-

jourd'hui qu'à y remarquer des défauts ; encore faut-il que les ouvrages soient excellens, pour s'en donner la peine : car pour peu qu'ils soient médiocres, on ne daigne pas les regarder. Pour les notes marginales, elles sont bien inutiles ; puisque quand on accorderoit à M. Despréaux tout ce qu'il prétend, & qu'il n'a pas raison de prétendre, Pindare n'en seroit guére plus clair, ni plus intelligible.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Pindare est ici presque traduit mot à » mot (1), & je ne lui ai prêté que le mot » de terre, que le sens améne si naturelle- » ment, qu'il n'y a qu'un homme qui ne » sait pas traduire qui me puisse chicaner » là-dessus.

REPONSE.

Cette traduction de M. Despréaux est si peu littérale, qu'il y a plus de la moitié

Voici comment il a traduit & commenté l'endroit de Pindare dont il s'agit.

Tout ainsi que l'eau (a) *excelle entre les élémens, & que l'or (ne plus ny moins qu'un feu brillant se faict paroistre durant la nuict) surpasse toute autre magnifique* (b) *richesse : de mesme aussi qu'en plain iour l'on ne peut veoir par le vague de l'air un astre apparant qui flamboye d'avantage que le Soleil. Ainsi*

(*a*) » Les anciens » Philosophes ont esté » fort en peine pour » trouuer le premier » principe des choses » naturelles. Voyez ce » qu'en note brieue- » ment A Sancto Pau- » lo, Q. 4. du premier » Traicté de la premie- » re partie de sa Physi- » que, & un peu plus » amplement Eusebe, » chap 5. du premier » Liure de la Prépara- » tion Euangelique. Or » Pindare avec Thalès » est de l'opinion de » ceux qui disoient que » l'eau est ce principe » de toutes choses, sui- » vant laquelle opi- » nion quelques an- » ciens Grecs faisoient » offrande de leur poil » aux fleuues.

(*b*) » Vous auez au » texte μεγάνορος, » qui vaut autant com- » me ἀγήνορος, qui » enfle le courage » aux hommes. Tous » deux ont double si- » gnification, pource » qu'ils se prennent » en bonne & mauvai- » se part. Ces épithé- » tes conuiennent éx- » trémement bien aux » richesses, quand les » hommes s'y lais- » sent aueugler. Car, » comme dict un iour

des mots ausquels il n'y en a point dans le Grec qui y répondent : c'est ce qu'on peut

(ma chere (c) Muse) si tu desires que nous célébrions les ieux d'exercice, n'en cherchons pas de plus excellents, ou plus dignes de nos vers encomiastes, que les combats qui se font aux Champs Olympiques.

» Platon aux Habitans » de la Ville de Cyrene » qui lui demandoient des Loix : » ὀὐδὶν ὕτω γαῦρον » καὶ τραχὺ καὶ δύσαρκτον ὡς ἀνὴρ » ἔφυ εὐπραγίας δοκούσης ἐπιλαμβανόμενος, c'est-à-dire, » il n'y a rien si haut » à la main, si farouche, si mal-aisé à » dompter, qu'un personnage qui s'est persuadé d'être heureux, » μεγάνωρ donc & » ἀγήνωρ. Outre qu'ils » signifient courageux » & vaillant, ils signifient aussi superbe & » arrogant ; ce qui est » fréquent dans les » Poëtes.

(c) » Φίλον ἦτορ, » *id est, amatum seu* » *amicum cor ;* ἦτορ, » signifie l'ame, le » cœur : mais pource » que les Poëtes, com» me témoigne docte» ment & philosophi» quement Eustachius » sur le premier de » l'Iliade, inuoquants » l'assistance de quel» que Divinité aux » commencemens de » leurs œuures, pren» nent indifféremment » en mesme sens ces » mots, Muse, Ame, » Déesse. Ie me suis » donné la liberté de » mettre en ceste ver» sion celui qui m'a » semblé plus conve» nable à nostre lan» gage : ἦτορ, θεά, » μοῦσα, φίλον κῆρ, » ne sont qu'une mes» me chose.

Le Lecteur sera sans doute bien-aise de trouver ici la traduction que M. le Clerc nous a donnée de ce même endroit de Pindare, dans le To-

» l'Or, le Feu & le Soleil! Que de figu-
» res enſemble, la Métaphore, l'Apoſtro-
» phe & la Métonymie!

REPONSE.

J'avoue que l'Eau, l'Or, le Feu & le Soleil préſentent de grandes images; mais plus ces images ſont grandes & lumineuſes, & plus elles bleſſent, quand on ne voit pas pourquoi on les a miſes enſemble. Il en eſt de même des grandes figures de Rhétorique, qui offenſent l'eſprit, à proportion de leur grandeur & de leur force, quand elles ſont hors de leur place, ou dans un diſcours qu'on n'entend point. Ces figures ſont d'elles-mêmes auſſi propres à rendre un diſcours ridicule, qu'à le rendre ſublime, & il s'en fait à tous momens par toutes ſortes de perſonnes & en toutes ſortes de rencontres. C'eſt dommage que M. Jourdain, après avoir appris qu'il faiſoit de la Proſe, n'ait pas eu la joie de ſavoir qu'il lui arrivoit ſouvent de faire auſſi des Métaphores, des Apoſtrophes & des Métonymies.

REFLEXION.

» Quel tour & quelle agréable circon-
» duction de paroles!

REPONSE.

Je ne ſai ce que c'eſt qu'une circonduction de paroles : ce mot n'eſt point dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, & je ne croi pas qu'il ſoit dans aucun autre Dictionnaire. *Circumductio* en latin, ſignifie tromperie : mais il n'eſt pas poſſible que M. Deſpréaux ait voulu dire qu'il y a de la tromperie dans les paroles de Pindare ; & que ces grands mots d'Eau, d'Or, de Feu & de Soleil, qui impoſent d'abord, ſe trouvent dans la ſuite ne ſignifier rien qui faſſe une idée bien nette & bien diſtincte.

REFLEXION.

Henri Eſtienne traduit ainſi cet endroit, *per deſertum aërem* ; & dans une Edition poſtérieure, il met *par vacuum aërem.* Suivant la même idée, j'ai traduit dans *le vague de l'air* ; de ſorte que cette penſée des vaſtes déſerts du Ciel, eſt preſque toute de M. Deſpréaux, & c'eſt peut-être ce qui fait qu'il lui donne tant d'éloges. Le Ciel me paroît plus grand, plus vaſte & plus déſert dans le ſilence d'une nuit ſereine, que durant le jour, où le ſoleil & la lumiére le rempliſſent de tous côtés.

Reflexion.

» De ſorte que par le ſeul début de cette » Ode, on commence à concevoir tout ce » qu'Horace a voulu faire entendre, quand » il dit que Pindare eſt comme un grand » fleuve qui marche à flots bouillonnans ; » & que de ſa bouche, comme d'une ſour- » ce profonde, il ſort une immenſité de » richeſſes & de belles choſes.

» *Fervet, immenſuſque ruit profundo*
» *Pindarus ore.*

REPONSE.

Je ne m'oppoſe point aux louanges qu'Horace donne à Pindare ; je conſens

qu'il ſoit un fleuve, un torrent & tout ce qu'on voudra, pourvû qu'on demeure d'accord qu'il eſt fort obſcur; qu'il fait ſouvent d'énormes digreſſions, & que ſes Panégyriques ne ſont que des égaremens perpétuels, ainſi que l'ont dit avant moi Jean Benoit, M. Blondel & le P. Rapin, & avant eux, une infinité d'autres habiles gens, non-prévenus & qui n'en vouloient à perſonne.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Examinons préſentement la traduction
» de M. Perrault. La voici : *L'eau eſt très-*
» *bonne, à la vérité; & l'or qui brille,*
[redacted]

s'éclaircir, en la comparant avec le Grec de Pindare, qui est à la fin de mes Réponses. Si avec ces qualités, ma traduction est un plat galimatias, ce n'est plus ma faute, c'est celle de Pindare. Comment M. Despréaux n'a-t'il pas vû que cela retomboit sur son Auteur bien-aimé, & qu'il ne faisoit que confirmer la proposition que j'ai avancée?

SUITE DE LA REFLEXION.

» *L'eau est très-bonne à la vérité*, est une
» maniére de parler familiére & comique,
» qui ne répond point à la majesté de Pin-
» dare.

REPONSE.

Encore une fois, si je traduis fidélement & en Prose, suis-je garant du peu de majesté qui se trouve dans ma traduction? D'ailleurs, comme il s'agit principalement de savoir si Pindare est obscur, ou s'il ne l'est pas, on se tourmente mal-à-propos à prouver que mon stile est trivial & familier, puisque c'est le stile le moins sujet au galimatias, & dans lequel on se donne le mieux à entendre. Quoiqu'il en soit, je ne comprens pas pourquoi on trouve que ce commencement est comique. Si un homme vouloit donner à un autre le conseil de

ne pas boire de l'eau toute pure, & lui diſoit ces paroles : *L'eau eſt très-bonne à la vérité* ; mais je vous conſeille d'y mêler un peu de vin pour fortifier votre eſtomach, y auroit-il quelque choſe de comique dans ce diſcours ?

SUITE DE LA REFLEXION.

» Le mot d'ἄρισον ne veut pas ſimple-
» ment dire en Grec, bon ; mais merveil-
» leux, divin, excellent par excellence.

REPONSE.

A'ρισον veut dire très-bon, comme je l'ai traduit, & non pas ſimplement bon

» dre & Jules César étoient ἄριστοι : traduit-
» on qu'ils étoient de bonnes gens ?

REPONSE.

Non, assûrément, parce que ce seroit dire qu'ils étoient de sottes gens, ou du moins des gens fort simples & fort pacifiques ; ce qui ne leur convient point du tout. Voilà une grande merveille, qu'un mot qui a de soi une signification avantageuse, se prenne quelquefois en mauvaise part ; & que ce qui arrive dans une langue, n'arrive pas dans une autre, à l'égard des mots qui ont la même signification.

SUITE DE LA REFLEXION.

» D'ailleurs, le mot de bonne Eau en
» François, tombe dans le bas, à cause
» que cette façon de parler s'employe dans
» les usages bas & populaires : *A l'enseigne*
» *de la bonne eau, à la bonne eau-de-vie.*

REPONSE.

Je n'ai jamais oui dire que bonne eau fût une expression basse, ou un *mot* bas, puisqu'il plaît à M. Despréaux que *bonne eau* ne soit qu'un mot. Parle-t'on bassement, quand on dit qu'il y a présentement

de bonne eau à Verſailles, ou quand on ſe vante d'avoir de bonne eau à ſa Maiſon de campagne? Je veux croire qu'il y a une enſeigne où on lit ces mots : *A l'enſeigne de la bonne eau.* Mais une enſeigne eſt-elle capable de rendre une expreſſion baſſe? Le Roi de France, le Roi d'Eſpagne, l'Empereur, la Renommée, la Victoire, les myſtéres de notre Religion & tous les Saints de Paradis, ne pourront-ils plus entrer dans le diſcours, ſans le rendre bas & trivial, parce qu'il n'y a rien de tout cela que l'on n'ait mis dans des enſeignes? S'il falloit auſſi que le cri qu'on fait dans les rues de cent ſortes de choſes, les avilît juſqu'à ne pouvoir plus s'en ſervir que baſſement, que deviendroient les Déclarations du Roi?

REPONSE.

A la vérité n'eſt point un mot, mais une façon de parler adverbiale, qui n'eſt point ridicule à l'endroit où je l'ai miſe, puiſqu'elle eſt dans le Grec, puiſqu'elle améne le *mais* qui ſuit, & qu'elle ſert à accomplir le ſens, & même le ſens que Monſieur Deſpréaux y veut donner : car, ſelon lui, Pindare a voulu dire que l'eau eſt, *à la vérité*, très-excellente, & qu'il la célébreroit par ſes vers, s'il avoit entrepris de parler des choſes naturelles ; *mais* que s'étant conſacré à chanter les actions des hommes, &c. Ainſi la particule μὲν n'eſt point en cet endroit une eſpéce d'enclytique, & j'ai le même droit de l'expliquer par *à la vérité*, qu'Henri Eſtienne a eu de l'expliquer par *quidem*.

SUITE DE LA REFLEXION.

» *Et l'Or qui brille ;* il n'y a point d'*&* » dans le Grec, & *qui* n'y eſt point non » plus.

REPONSE.

Il y a dans le Grec ὁ δὲ χρυσὸς. Il eſt très-ordinaire de traduire le δὲ Grec par l'*&*, ſoit Latin, ſoit François. Henri Eſtienne a traduit *& aurum*. D'ailleurs,

quel tort Pindare peut-il recevoir de cet *&* ? L'Eau & l'Or ne ſont-ce pas deux choſes ? Qu'importe qu'elles ſoient miſes l'une auprès de l'autre ſans conjonction ou avec une conjonction ? J'ai honte de m'amuſer à ces minuties ; mais c'eſt M. Deſpréaux qui m'y engage. Il dit que ce *qui* n'eſt pas dans le Grec. Voilà peut-être la plus étrange critique qui ait jamais été faite. Il y a dans le Grec αἰθόμενον qui veut dire brillant ; & parce que j'ai mis *qui brille* au lieu de brillant, il dit que ce *qui* n'eſt pas dans le Grec. Je ſoutiens qu'il y eſt, puiſque brillant ne ſe peut définir autrement que par *qui brille*, & que toute définition eſt ren-

SUITE DE LA REFLEXION.

» *Eclate merveilleusement parmi les ri-*
» *chesses. Merveilleusement* est burlesque en
» cet endroit. Il n'est point dans le Grec, &
» se sent de l'ironie que M. Perrault a dans
» l'esprit, & qu'il tâche de prêter même
» aux paroles de Pindare en le traduisant.

REPONSE.

Je ne sai où je suis, quand j'entends dire que *merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Si lorsqu'on dit qu'une personne chante merveilleusement bien, qu'elle réussit merveilleusement en toutes choses, on ne trouve point de burlesque dans cetre expression, pourquoi y en aura-t'il dans celle-ci, l'*Or éclate merveilleusement parmi les autres richesses?* Je ne sai pas pourquoi M. Despréaux dit que merveilleusement n'est pas dans le Grec? Il y a ἔξοχα qui veut dire excellemment. Où est le mal d'avoir mis merveilleusement, qui vient bien où il est, au lieu d'excellemment, qui y viendroit fort mal, car on ne peut pas dire éclater excellemment? J'ai eu dans l'esprit aussi peu d'ironie en mettant merveilleusement, que les Interprétes Latins en ont en mettant *eximiè*. Personne ne se

ſert moins que moi de l'ironie. Je ſai bien que c'étoit la figure favorite de Socrate ; mais avec tout cela, je ne l'aime point : elle eſt preſque toujours offenſante, & je ne veux offenſer perſonne. M. Deſpréaux ajoûte que j'oſe prêter l'ironie que j'ai dans l'eſprit, *même* aux paroles de Pindare. Ce *même* eſt réjouiſſant. Ne ſemble-t'il pas que les paroles de Pindare ſoient les paroles de l'Ecriture ſainte ? Cela me fait ſouvenir de ce qu'on lit dans les notes du Pétrone de M. Nodot. *Il a paru depuis peu*, diſent ces notes, *un* (1) *Poëme en notre Langue, où il n'y a pas un vers qui ne ſoit un blaſphême contre la ſacrée Antiquité, & même contre Apollon.* O Collége ! Collége ! Que tes impreſſions demeurent long-temps en

[redacted]

REPONSE.

Qui rendent l'homme superbe, eſt dans le Grec, puiſqu'il y a μεγάνορας. Voici comment le célébre Tuſanus parle de ce mot dans ſon Lexicon : (1) Μεγάνωρ, dit-il, *eſt une épithéte des richeſſes dans Pindare, parce qu'elles donnent du faſte & de la fierté* ; & Henri Eſtienne le traduit par celui de *ſuperbificas*, qui ne peut pas ſe rendre en François par d'autres mots que ceux dont je me ſuis ſervi. Je ne trouve pas d'ailleurs qu'il y ait un fort grand mérite à donner l'épithéte de *ſuperbe* aux richeſſes, non plus que celle de modeſte à des habits, ou celle de ſobre à des repas. C'eſt la même figure, fort ordinaire dans le diſcours, & qui s'offre naturellement à tout le monde. Dire que les richeſſes *rendent l'homme ſuperbe*, me ſemble plus beau, plus moral & plus ingénieux, que de dire ſimplement qu'elles ſont *ſuperbes*.

SUITE DE LA REFLEXION.

» *Mais mon eſprit*, &c. C'eſt ici où M.
» Perrault acheve de perdre la tramontane;

(1) Μεγάνωρ, *Epitheton divitiarum apud Pindarum, ut quæ faſtum & animum addant.*

» & comme il n'a entendu aucun mot de
» cet endroit où j'ai fait voir un ſens ſi no-
» ble, ſi majeſtueux & ſi clair, on me diſ-
» penſera d'en faire l'analyſe.

REPONSE.

Parce que je n'ai entendu aucun mot dans un endroit de Pindare, M. Deſpréaux veut que ce lui ſoit une raiſon de n'en pas faire l'analyſe. Il devoit au contraire par cette même raiſon avoir la bonté de me l'expliquer. Il eſt vrai qu'il dit enſuite qu'il a fait voir dans ce même endroit un ſens noble, majeſtueux & clair; mais la conſéquence qu'il tire ne tombe point là-deſſus : elle tombe directement ſur ce que je [redacted]

» trouvé que μηκέτι en Grec ou *ne* en La-
» tin, voulût dire *car* (1).

REPONSE.

Je ne ſai pas pourquoi M. Deſpréaux me fait cette demande : car je n'ai jamais donné à entendre que je cruſſe que μηκέτι ſignifiât *car*. Je l'ai expliqué par *ne :* comme M. Deſpréaux me dit charitablement qu'il le faut faire, & j'ai mis : *Mais mon eſprit,* ne *contemple point.* Cette demande donne lieu de croire que M. Deſpréaux a perdu quelque choſe de plus que *la tramontane.*

SUITE DE LA REFLEXION.

» Cependant, c'eſt ce *car* qui fait ici

(1) M. Deſpréaux cenſure avec beaucoup de raiſon M. Perrault d'avoir traduit Μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν : par, *car nous ne ſaurions chanter*, &c. Mais, ayant écrit par mégarde μηκέτι au lieu de μηδὲ, M. Perrault a cru qu'il le blâmoit d'avoir rendu μηκέτ' ἀλίου σκόπει, &c. par, *ne contemple point*, &c. cette faute ſe trouve encore dans la derniere édition que M. Deſpréaux publia de ſes Œuvres en 1701 : on l'a corrigée dans l'édition poſthume de 1711, & dans celle de Genéve de 1716. Je ne ſai comment elle a pu paſſer dans les dernieres éditions d'Hollande.

» toute la confusion du raisonnement qu'il
» veut attribuer à Pindare. Ne sait-il pas
» qu'en toute Langue, mettez un *car* mal
» à propos, il n'y a point de raisonnement
» qui ne devienne absurde ? Que je dise,
» par exemple : *Il n'y a rien de si clair que*
» *le commencement de la premiere Ode de*
» *Pindare, & M. Perrault ne l'a point en-*
» *tendu.* Voilà parler très-juste. Mais si je
» dis : *Il n'y a rien de si clair que le com-*
» *mencement de la premiere Ode de Pindare;*
» *car M. Perrault ne l'a point entendu.* C'est
» fort mal argumenter, parce que d'un fait
» très-véritable, je fais une raison très-
» fausse, & qu'il y a un fort grand nom-
» bre de choses fort claires que M. Perrault

[redacted]

» faire connoître une faute qu'il n'eſt pas » poſſible que lui-même ne ſente : j'oſerai » ſeulement l'avertir que lorſqu'on veut » critiquer d'auſſi grands hommes qu'Ho- » mere & que Pindare, il faut avoir du » moins les premieres teintures de la Gram- » maire, & qu'il peut fort bièn arriver que » l'Auteur le plus habile devienne un Au- » teur de mauvais ſens entre les mains » d'un Traducteur ignorant qui ne l'entend » point, & qui ne ſait pas que *ni* ne veut » pas dire *car*.

REPONSE.

Comme je n'ai point crû que *ne* ou *μηκέτι* voulût dire *car*, M. Deſpréaux pouvoit ſe diſpenſer de me faire ſes charitables remontrances. Eſt-il poſſible que la louange d'avoir fait bien des ſatyres, ait pû donner à un homme une ſi grande opinion de lui-même, & un ſi grand mépris pour les autres ?

SUITE DE LA REFLEXION.

» Après avoir ainſi convaincu M. Per- » rault ſur le Grec & ſur le Latin, il trou- » vera bon que je l'avertiſſe auſſi qu'il y a » une groſſiére faute de François dans ces » mots de ſa traduction : *Mais, mon eſprit,*

» *ne contemple point*, & que *contemples* à
» l'imperatif n'a point de *s*.

REPONSE.

Je ne ſai pas ce que M. Deſpréaux veut dire. Dans la premiere & dans la ſeconde Edition de mes paralleles, page 28. du premier Tome, il y a : *Mais, mon eſprit, ne contemple point*, & non pas *ne contemples point*. Il faut que M. Deſpréaux ait trouvé cette faute d'ortographe dans une des Editions qu'on en a fait en Hollande : car M. Bayle a mandé à un de mes amis qu'on avoit réimprimé mes *Paralleles* à Amſterdam. Je croi que vous ne ſerez pas

[redacted]

» que grand ami de M. de Fontenelle, ne » veut pas ſe trop ouvertement déclarer » pour aucun parti. Cette Lettre eſt dattée » du 19 Novembre 1693.

Cet extrait peut donner lieu à faire trois remarques. La premiere, que mon Livre n'eſt pas ſi peu lû que le prétend M. Deſpréaux. La ſeconde, que la louange qu'il donne à un grand Prince de lire juſqu'à mes Livres, n'eſt pas ſi forte qu'il le veut faire entendre : Et la troiſiéme, que M. Baſnage, qui eſt de mon ſentiment, n'oſeroit ſe déclarer. J'ai été ſurpris qu'on craignît encore M. Deſpréaux & les traits de ſa ſatyre. Cette crainte étoit pardonnable il y a vingt-cinq ans ; mais aujourd'hui, pourquoi le craindre ? La ſatyre lui avoit donné de la réputation, la ſatyre la lui a ôtée ; & il a été puni par où il avoit peché.

SUITE DE LA REFLEXION.

» Je lui conſeille donc de renvoyer cet *s* » au mot de *Caſuite*, qu'il écrit toujours » ainſi. Cet *s*, je l'avoue, y eſt un peu » plus néceſſaire qu'au pluriel du mot d'*O-* » *pera* ; car bien que j'aye toujours entendu » prononcer des *Operas*, comme on dit » des *Factums* & des *Totons*, je ne voudrois » pas aſſurer qu'on le doive écrire, & je » pourrois bien m'être trompé en l'écri- » vant de la ſorte.

REPONSE.

Il faut écrire *cette s*, & non pas *cet s*; car *s* eſt un ſubſtantif feminin. Dans le troiſiéme Tome de mes *Paralleles* (1) où j'ai parlé de *Caſuiſtes*, on trouvera que ce mot eſt imprimé avec une *s*, tant dans la premiere que dans la ſeconde Edition. Il eſt ſi peu vrai que je l'*écrive toujours* ſans *s*, comme l'aſſure M. Deſpréaux, que dans le petit conte de Peau d'Aſne (2), je l'ai fait rimer avec *triſte*; ce que je n'aurois pû faire, ſi je le mettois toujours ſans *s*. Je ſuis honteux de répondre à des critiques ſi frivoles, & je ne comprens pas comment on n'a pas eu honte de les faire. Si l'on ſe donne la peine d'obſerver la maniere dont M. Deſpréaux avoue qu'il peut avoir manqué en écrivant des *Operas*, au lieu d'écrire des *Opera*, on verra que nature pâtit beaucoup, quand il faut qu'il confeſſe avoir tort. J'oſerai dire que je ſuis fâché de n'avoir pû trouver quelque endroit dans l'article que je viens d'examiner, où j'euſſe fait une faute un peu conſidérable, pour avoir le plaiſir de l'avouer franchement, je m'en ſerois fait plus d'honneur que de toutes mes réponſes, quelques bonnes & préciſes qu'elles ſoient. Je ne doute point que je n'aye

(1) *Paral. Tom.* III. p. 5. | (2) Page 9.

ce plaiſir-là plus d'une fois, en répondant aux autres Réflexions de M. Deſpréaux : car je ne prétend nullement être infaillible.

Il eſt aiſé de conclure, par les mauvaiſes critiques qu'on vient de voir, que ce n'eſt point l'intérêt de Pindare qui échauffe M. Deſpréaux, & que je dois moi ſeul lui tenir compte de la peine qu'il s'eſt donnée.

COMMENCEMENT

DE LA PREMIERE ODE DE PINDARE.

Avec la Verſion d'Henri Eſtienne, la Verſion Françoiſe de M. Deſpréaux, & celle de l'Auteur des Paralleles.

Pindare.

Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Verſion d'Henri Eſtienne.

Optima quidem eſt aqua.

Verſion de M. Deſpréaux.

» Il n'y a rien de ſi excellent que l'Eau.

Verſion de l'Auteur des Paralleles.

» L'Eau eſt très-bonne à la vérité.

Pindare.

Ο'δὲ χρυσὸς, αἰθόμενον πῦρ ἅτε
νυκτὶ μεγάνορος ἔξοχα πλούτου.

Verſion d'Henri Eſtienne

Et aurum velut ignis noctu ard...
cat eximiè inter ſuperbificas diviti...

Verſion de M. Deſpréaux

» Il n'y a rien de plus éclatant q...
» & il ſe diſtingue entre toutes l...
» ſuperbes richeſſes, comme le
» brille dans la nuit.

Verſion de l'Auteur des Paralle...

Pindare.

Εἰ δ' ἄεθλα γαρύεν ἔλδεαι φίλον ἦτορ μηκέτ' ἀλίου σκόπει ἄλλο θαλπνότερον ἐν ἁμέρᾳ φαεινὸν ἄστρον ἐρήμας δι' αἰθέρος.

Henri Estienne.

At si certamina narrare cupis, anime mi! ne jam sole contempleris aliud splendidius astrum, lucens interdiu per vacuum aërem.

Version de M. Despréaux.

» Mais, ô mon esprit! puisque c'est des
» combats que tu veux chanter, ne va
» point te figurer, ni que dans les vastes
» déserts du Ciel, quand il fait jour, on
» puisse voir quelqu'autre astre aussi lumi-
» neux que le Soleil.

Version de l'Auteur des Paralleles.

» Mais, mon esprit, si tu desires chan-
» ter des combats, ne contemple point
» d'autre astre plus lumineux que le Soleil
» pendant le jour dans le vague de l'air.

Pindare.

Μηδ' ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν;



Henri Estienne.

Neque Olympico certamen præstantius dicemus.

Version de Monsieur Despreaux.

» Ni que sur la terre nous puissions dire
» qu'il y ait quelqu'autre Combat aussi ex-
» cellent que le Combat Olympique.

Version de l'Auteur des Paralleles.

» Car nous ne saurions chanter des Com-
» bats plus illustres que les Combats Olym-

EPITRE

DE MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON (1).

JOUISSEZ en repos d'un bonheur véritable;
Tous vos chagrins font éclipfés ;
Même le fouvenir de vos malheurs paffés,
Vous doit être à préfent une chofe agréable;
Vous ne fentirez plus d'un aftre inéxorable
Les regards courroucés :
Vos jours vont couler fans traverfe,
En faveur des Bouillons les Cieux fe font ouverts;
Et nous verrons, après tant de revers,
Leur crédit à la Cour rouler dans le commerce.
Ne craignez plus qu'on voye, errante en d'autres lieux,
Marie-Anne infortunée,
Poftillonner fa trifte deftinée,
Pour ne point fatiguer les oreilles des Dieux.
Par vos propres malheurs vous devez être inftruite

(1) Marie-Anne Mancini, fœur de Madame Mazarin.

A vous régler à l'avenir ;
Tout dépend pour se maintenir
D'avoir une sage conduite.
Du monde il faut vous détacher ;
Sa belle apparence est trompeuse ;
Amolissez votre cœur de rocher,
Et si Dieu pouvoit vous toucher,
Hélas ! que vous seriez heureuse !
Tout le reste n'est rien ; le bonheur le plus grand
D'un Monarque, d'un Conquérant,
Tôt ou tard fuit & s'échappe :
Ils sont sujets à d'étranges revers ;
Pour moi j'estime plus un Tersite à la Trappe,
Qu'un Achille, qu'un Roi vainqueur de l'univers.
Mais l'homme cependant paîtri d'un peu de boue,
Croit l'univers entier être de son ressort ;
Lui, de qui tous les jours la fortune se joue :
Son bonheur n'est qu'un tour de roue ;
S'il échappe au naufrage, il périt dans le port.
Ainsi, je ne sais, je l'avoue,
De qui l'on doit plus envier le sort
D'un Favori vivant, ou d'un Ministre mort.
Ne poussons pas plus loin ce Catonisme extrême,
Laissons, Muse, laissons
Aux Montagnes du temps décider ce problême ;
Et sur mon Luth recherchons d'autres sons.
Je bride mon essor, & ne veux point répandre
Dans mes vers l'âcreté du sel de Juvenal.
Gazettier très-discret, je prétens vous apprendre

Tout

Tout ce qui s'eſt paſſé depuis le jour fatal,
Que vous laiſſant guider par vos deſtins proſperes,
Vous quittâtes ces lieux, le ſéjour de vos peres.
Notre hôte, notre pauvre Abbé,
Sous le fardeau des ans eſt enfin ſuccombé :
Ce coloſſe vient de s'abattre ;
Mais avec admiration,
Nous l'avons vû, quoi qu'au bord de la Quatre ;
Lutter contre la Mort, ſe défendre & combattre
Comme un lion.
Il m'a fait héritier de ſa belle maiſon :
Ce préſent m'eſt ſi cher & ſi conſidérable,
Que par gratitude ſon nom
A ma poſtérité ſera recommandable.
Que ce ſéjour eſt ennuyeux !
Et que Rome eſt inſociable !
Sans un peu de Coulange, on mourroit dans ces lieux :
Il nous eſt tous les jours d'un ſecours admirable ;
Où l'on boit largement des vins délicieux.
Enfin, ce convive adorable,
Dans un commerce heureux a charmé nos loiſirs ;
Et nous a fourni des plaiſirs
D'une magnificence à nulle autre ſeconde.
Notre illuſtre Ambaſſadeur,
Avec éclat, avec grandeur,
Soutient l'indemnité du plus grand Roi du monde.
C'eſt ſur ſon prompt retour que le nôtre ſe fonde ;
Déja le plaiſir de vous voir

Anime & flatte mon eſpoir.
Si je pouvois m'ouvrir des routes inconnues ;
Ainſi qu'un Gabalis ; Dieux ! qu'il ſeroit joli
De voler dans les airs, & porté ſur les nues,
Aller ſans repaſſer les Montagnes chenues
De plein ſaut de Rome à Marly !
Mais on ne trouve plus pour ſemblable avanture
D'Aſtolphe & de Roger la volante monture.
Adieu, ma chere Sœur, adieu ;
Faites mes complimens à l'Abbé de Chaulieu.
Cet Abbé, des Abbés, l'ornement & l'exemple ;
Homme d'eſprit & de conſeil,
Dont le volume eſt aſſez ample,
Et le mérite ſans pareil,
Le teint frais, graſſouillet, vermeil,
Le mignon de l'Egliſe, & l'oracle du Temple :

Mon Pegaze devient inſenſible à mes coups :
Et dans mon ſtile enfin, j'y vois tout comme vous
Une Muſe rouillée, un Apollon qui baiſſe.

EPITRE
A M. LE CLERC.

Par le même.

Monſieur le Clerc, vous m'enlevez
Par vos beaux vers dont rien n'aproche;
Dans tout ce que vous écrivez,
Pas une ſyllabe ne cloche.
Pour moi, je crois que vous avez
Au Pythique Trepié fumé votre caboche;
Mieux qu'Apollon vous jouez de la poche;
Et vous paroiſſez aujourd'hui
Paré de ſes rayons tout auſſi beau que lui.
Que mon ame s'eſt réjouie
Du tour plaiſant de vos vers enjoués,
Vers qui devroient être toujours loués!
Dieux ! qu'ils m'ont chatouillé le tambour de l'ouie !
Le chantre de Didon & de l'amant pieux,
Doit vous céder en grandeur de génie :
On voit bien qu'au branle des Cieux;

[redacted]

Vous accordez votre harmonie ;
Et que par vos concerts vous charmez tous les
Dieux.
Vos vers qu'on voit couler avec tant d'affluence ;
Au ſon de la raiſon vont toujours en cadence :
L'on eſt frappé, l'on eſt ſurpris,
Quand d'un premier deſſein vous jettez l'ordon-
nance,
De voir avec quel art, avec quelle ſcience,
De votre heureux pinceau le ſavant coloris,
Aux images des ſens aſſortit la nuance.
Tous vos tableaux ſont des tableaux de prix :
Qu'il vous eſt glorieux que tout le monde ſache,
Que votre plume vaut le pinceau de Carache !
Comme lui vous avez & l'art & le pouvoir
De faire un clair ſans blanc, & des ombres ſans

[redacted]

[redacted]

Fendre des flots falés la furface azurée !
Que pour rendre aux forçats fur ce flotant faphyr,
La rame moins pefante & la vague plus douce,
Le tendre bras d'un amoureux zéphyr
Aide l'aviron & le pouffe.
Pleine de charmes & d'appas,
Des Jeux & des Plaifirs la folatrante Troupe
Suit la Galere pas à pas:
Comus préfide à nos repas,
Et l'ame de Lulli raifonne dans la poupe.
Avec cet attirail charmant,
Après avoir vogué fur le moëte Elément
Bien près d'une femaine,
L'ancre retors mordit l'aréne,
Et nous fommes préfentement
A la belle Ville de Génes,
Où le trop long retardement
Avec raifon commence à nous déplaire;
Et nous déplaire extrêmement:
Mais il nous faut une Galere.
Dans mon impatience, hélas!
Que mon ame feroit contente,
Si du Peuple marin la fuperbe Geante,
Cette Galeaffe vivante
Vouloit, tout ainfi que Jonas,
Nous vomir fur la plage
De la belle Provence au fortuné rivage!
Alors, prenant la pofte, & courant jour & nuit
Au galop à perte d'haleine,

Tant que Phœbus, & tant que Phœbus luit ;
Je me rendrois bientôt ſur les bords de la Seine ;
C'eſt là qu'il me feroit bien doux
Que d'un petit repas vous fiſſiez la dépenſe,
Pour choquer le verre avec vous :
Je vous demande par avance
Un potage de pigeonneaux,
Avec des ris de veau, des truffes, des piſtaches ;
Des champignons, des artichaux,
Et de cent coqs les rougeâtres panaches ;
Un ragoût de perdrix, un plat de fricandeaux,
Langues, petits pâtés, piéce de bœuf tremblante ;
Une fricaſſée excellente,
Mais je l'aime de faiſandeaux.
Pour l'honneur du repas, pour décorer la ſcéne ;

[redacted]

Quel charme de ſentir de ces vins raviſſans
La pétillante flamme,
Ebranler le ſiége des ſens,
Aſſourdir le palais, & nous chatouiller l'ame!
Dans l'extaſe charmant de ces douces vapeurs,
On goûte des plaiſirs extrêmes;
Un Dieu vient tracer dans nos cœurs
L'apothéoſe de nous-mêmes;
Pour plaire au raviſſeur de la riche toiſon,
A ce volage, à ce perfide,
Preſſa cet élixir de la branche Heſpéride,
Et rajeunit le décrépite Eſon.
Vous trouverez dans vos pénibles veilles,
Que cette Panacée eſt ſans comparaiſon.
Dans ſon éxil le malheureux Naſon (1),
En noyant dans le vin ſa raiſon par raiſon,
Fit couler dans ſes Vers des graces ſans pareilles;
Mais il faut en boire à foiſon,
Et tirer tout Rouſſeau pour bien faire en bouteilles;
Bacchus ſeul enchante ici-bas
Les cuiſans ſoucis de la vie.
Mais quoi! je ſens que mon ame eſt ravie
De ſonger à ce beau repas;
Il ſemble déja que j'y touche.
Adieu, Monſieur le Clerc, l'eau m'en vient à la bouche.

(1) Ovide.



EPITRE
A MONSIEUR L'ABBÉ DE LA TRAPPE,

Par le même.

Quel Ange, quel esprit me ravit & m'éclaire;
Et soutenant ma foible voix,
Me fait, pour la seconde fois,
Du profane Hélicon passer sur le Calvaire,
Et chercher des lauriers sur l'arbre de la Croix?
Est-ce Thérese ou Catherine,
Qui prêtant leurs clartés au dessein que j'ai pris,
M'ouvrent les yeux de l'ame, & portent mes esprits
Dans l'abîme profond de l'Essence Divine?
Déja leur onction pénétrant dans mes Vers,
De la crasse des sens dérouille mon organe.
De votre sainte vie admirateur profane,
Abbé, je vous invite à ces divins concerts;
Vous, de Bernard imitateur rigide,
Qui faites voir en vos déserts
Tous les Pauls de la Tébaïde.
Heureux séjour, où des biens de l'esprit
On goûte la douceur suprême,
C'est entrer bien avant dans la mort de soi-même;

Que

Que de vivre comme on y vit !
Actif, contemplatif, vous paſſez votre vie,
Et de Marie en Marthe, & de Marthe en Marie.
Pour ne point vous prêter à d'inutiles ſoins,
Pour obſerver les loix du jeûne & du ſilence;
Miniſtres de la Providence,
Les habitans de l'air ſervent à vos beſoins,
Volant autour de vous, vous ſuivent, vous eſcortent,
Et reçoivent du Ciel la manne qu'ils vous portent.
Anachorétes fortunés,
Que les Anges ſont étonnés
De vous voir dans la ſolitude,
En retraite avec Dieu, quand l'ame en ce moment
Dans un état de quiétude,
Jouit de la béatitude,
Et converſe avec lui familiérement!
Myſtéres incompréhenſibles,
Sans raiſonnement, ſans diſcours,
Dieu vous fait tout entendre, & vous parle toujours.
Dans l'union ſenſible une ame à Dieu liée,
Jouit & connoît ſon état;
Mais celle qui l'ignore eſt plus glorifiée,
Et brille d'un plus bel éclat
Dans l'union crucifiée.
C'eſt ainſi qu'on a vû dans Aſſiſe autrefois,
De la Myſticité le plus parfait modéle,
Abſorbé tout en Dieu dans l'union réelle,

Le Séraphique François.

Ce Saint tout rayonnant de vertus éclatantes ;
Portrait vivant de CHRIST étendu ſur la Croix ;
Porte encore aujourd'hui ſes ſtigmates ſanglantes.
C'eſt par un long travail & d'aſſidus efforts,
Par des afflictions & des peines mortelles,
Qu'on laboure de l'ame, à la ſueur du corps,
Les terres ſpirituelles.
Le céleſte élixir puiſé dans l'Oraiſon,
Inonde tous les ſens avec tant d'abondance,
Qu'il pénétre le corps, & par ſon influence
Lave l'impureté de ſon premier limon.
Cette terre arroſée avec tant de largeſſe,
Ne craint plus des ſaiſons la dure ſécherеſſe :
Alors l'Amour Divin, dans un creuſet ſacré
Met cette matiere, & l'affine ;

[redacted]

[redacted]

Dans des torrens de voluptés !
Ah, Grand Dieu ! C'eſt alors que mourante & pâmée,
En rompant ſes liens quand vous la raviſſez,
On l'entend s'écrier : *Ah ! Seigneur, c'eſt aſſez.*
Pour la ravir ſur les aîles ſacrées,
Attiré par l'amour, le Saint eſprit deſcend,
L'enléve avec le corps, le ſoutient, le ſuſpend ;
Et lui fait pénétrer les routes éthérées.
Dieu ! Que cette extaſe & ce vol
Eſt ſurprenant, eſt admirable,
Et qu'il me ſemble comparable
Au raviſſement de Saint Paul !
Mais, quel divin cahos de myſtiques images
Veut débrouiller mon foible eſprit ?
A quelle ſainte école eſt ce donc qu'il apprit
A compoſer de tels ouvrages ?
Quelle honte, hélas ! quel malheur
De ſentir dans mon cœur tant & tant de merveilles,
D'en frapper tes ſaintes oreilles,
Et de n'en être pas meilleur !
O fatales grandeurs ! O vanité mondaine !
Source de tous les maux qu'on voit dans l'Univers,
Richeſſe, pompe, éclat, ambition humaine,
Que vous tenez dans de rigoureux fers
La volonté captive, & l'eſprit à la gêne !
A quoi ſert des grands biens l'éblouiſſant tréſor,
Qu'un prodigue répand & qu'un avare ſerre ;
Tout cet argent & tout cet or

Que la rouille corrompt, ou qu'un voleur déterre?
Sortons de cet abîme ; & par un saint effort,
Pour vivre tout à Dieu, mourons avant la mort.
Abbé, prêtez-moi des armes
Pour combattre mes sens à la terre attachés,
Et que, pour pleurer mes péchés,
Je puisse avoir le don des larmes.
Salut de nos ames, Grand Dieu!
Source de biens infinie,
Vous touchâtes le cœur du Publicain Matthieu;
Vous pardonnez quand Pierre vous renie;
Agneau sans tache, immense pureté,
Vous avez retiré du désordre & du crime,
Par l'excès de votre bonté,
La Pécheresse de Solyme.
Que n'avez-vous point fait, ô Divin Rédempteur!
Après avoir chassé la Cananée?
Elle, encor dans sa foi saintement obstinée,
Désarme votre bras, & fléchit votre cœur.
Du faîte du Sycomore,
Zachée, aussi-tôt qu'il descend,
Vous reconnoît, vous adore;
Un rayon de la foi dans son cœur se répand,
Qui le perce & qui le dévore.
Mais vous avez plus fait encore:
Un assassin, un monstre furieux,
Dévoué par Satan aux ténébreux abîmes,
Tout dégoûtant de meurtres & de crimes;

Trouve sa grace, & monte avec vous dans les
Cieux.
O Clémence éternelle, en merveilles féconde !
Sauveur miséricordieux,
Une goute, ô JESUS, de ton Sang précieux,
Peut effacer tous les péchés du monde ;
Vous, aimé du Seigneur, en qui sa Grace abonde,
Par l'offre de ce Sang fléchissez son courroux ;
Détournez du Pécheur l'éclat qui le menace ;
Que des célestes fleurs que Dieu verse sur vous,
L'odorante vertu, la senteur efficace,
Aillent si loin s'épancher,
Que l'air tout embaumé des parfums de sa grace,
Nous frappe & nous invite à nous en approcher.

SUR

L'ORIGINE DES PREJUGÉS,

Par Monsieur DUVAL;

A M. DE SAINT-EVREMOND.

L'Homme a beau se vanter de ses prérogatives,
Il a beau, d'un ton de fierté,
De Roi des Animaux prendre la qualité ;
S'il a reçû du Ciel des lumieres plus vives,
Le peu d'usage qu'il en fait
Le rend de tous le moins parfait.

Que lui sert la Raison dont il se glorifie ?
En sait-il mieux régler toutes ses actions ?
Et voit-on que son ame en soit moins asservie
Au joug impérieux de mille passions ?
Si durant le cours de sa vie,
Cette droite Raison qu'il se pique d'avoir,
Avoit sur lui quelque pouvoir,
Ah ! qu'il seroit digne d'envie !

✦

Mais on ne trouve en lui qu'aveuglement,
Qu'un ridicule entêtement :
Par un guide infidéle il se laisse conduire.
Comme il croit tout sans fondement,
Un rien suffit pour le séduire ;
Et ce qui peut le plus lui nuire,
Il le suit le plus ardemment.

✦

Ce germe précieux, cette plante divine,
Qui dans lui seulement trouve à prendre racine ;
Ce céleste rayon qui paroît émaner
D'une suprême intelligence ;
Cette Raison, enfin, qui de le gouverner
Devroit seule avoir la puissance,
Hélas ! il la rejette ; & depuis son enfance
Jusqu'à ce que les ans l'entraînent au tombeau,
Il aime à se nourrir d'erreur & d'ignorance,
Et de peur de voir clair, il éteint ce flambeau.

✦

Mais ne peut-il point, pour excuse,
Alléguer l'éducation ?
S'il bronche à chaque pas, si dans tout il s'abuse
Au lieu des vérités que son esprit refuse,
S'il se repaît de fiction,
Cette premiere impression
Qu'on lui donne de chaque chose,
De toutes ses erreurs n'est-elle point la cause ?

✦

Hélas ! Il n'en faut point douter,
De bon sens, de raison, l'homme étoit né capable;
Mais comment, sans miracle, eût-il pû résister
Aux Préjugés dont on l'accable ?
Quand son ame encor neuve à la cire est semblable,
Comment pourroit-il éviter
De l'erreur qu'on y veut jetter
Le caractére ineffaçable ?

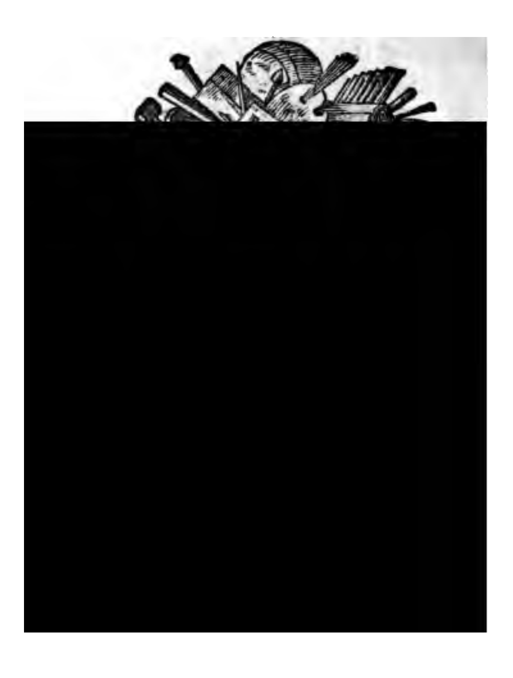
✦

Dès qu'une fois l'Erreur dans ses filets le tient,
La Raison ne peut plus chasser cette rivale :
On la chasse elle-même, & sur elle on obtient
Une victoire à l'homme entiérement fatale.

✦

La Nourrice commence, & s'oppose aux progrès
De cette divine lumiere,
Et des hommes gagés exprès
L'étouffent enfin toute entiere :
Ainsi l'on devient homme fait,
Que l'Erreur n'en est que plus forte ;

On l'a ſucée avec le lait,
L'âge n'en détruit point l'effet,
Et l'Enfant ſur l'Homme l'emporte.
Sage Saint-Evremond, qui n'êtes occupé
Qu'à diſſiper l'épais nuage
Dont votre eſprit, dès ſon jeune âge,
Fut par l'Erreur enveloppé ;
Examinez-vous bien, & de votre machine
Fouillez les plus ſecrets recoins ;
Malgré tout votre art, tous vos ſoins,
Vous trouverez toujours que l'Erreur y domine.



[redacted]

IDYLLE
EN MUSIQUE.

SCENE PREMIERE.
TIRCIS, DAMON.

TIRCIS.

JAMAIS une perſonne aimable
N'a fait un Amant miſérable;
Elle peut avoir des rigueurs,
Mais elle ſait toucher les cœurs;
Et, quand elle eſt inéxorable,
Ses charmes ſont pour nous d'aſſez grandes faveurs.

DAMON.

Je laiſſe les peines
Pour ces amoureux
Que des inhumaines
Rendent malheureux.

TIRCIS.

Douces atteintes,
Plus douces plaintes,

Langueurs, ſoupirs,
Des Amans délicats vous faites les plaiſirs !

DAMON.

Je ne porterai point d'envie
A ce doux plaiſir de la vie
Que vous trouvez dans le tourment
A la douloureuſe tendreſſe
Que votre charmante tigreſſe
Vous a fait ſentir en aimant.

TIRCIS.

Ah ! Qui pourroit avoir une même ſouffrance
L'union des douleurs
Eſt la plus chere & plus tendre alliance
Où l'amour engage les cœurs.
Ah ! Qui pourroit avoir une même ſouffrance

[redacted]

DAMON.

Pour moi, j'aime la bonne chere,
Le jeu, la facile Catin,
La musique & l'excellent vin.
Excusez mon humeur grossiere.

TIRCIS.

Je suis content de mes soupirs:
La nature pour vous a fait d'autres plaisirs.

SCENE II.

CLORIS, DAMON, CALISTE.

CLORIS *à Damon.*

JE vous vois bien émû: seroit-ce une querelle?

DAMON.

Nous avons disputé sur quelque bagatelle.

CLORIS.

Encore, quel étoit le sujet du discours?

DAMON.

Tircis veut qu'en aimant on soupire toujours;
Qu'on se plaise aux soucis, aux soupçons, aux allarmes,
Et qu'on aime sur-tout les plaintes & les larmes.

CLORIS.

Je sai bien qu'on aimoit de la sorte autrefois,
Mais de ce vieil Amour on a cassé les loix.

Les Dames d'aujourd'hui, l'indiscrete & la sage,
Du Vin & du Tabac ont introduit l'usage;
Usage qui nous est d'un assez grand secours
Pour hâter une affaire, & presser des amours.

CALISTE *à Cloris.*

Si je sai me connoître en phisionomie,
Cloris veut en amour peu de cérémonie;
Son esprit juste & droit n'aime pas les détours,
Ni ces longs procédés qui languissent toujours.

CLORIS.

Et si je vous connois, votre ame toute pure
Hait les feux grossiers qu'inspire la nature.

CALISTE.

Je ne dis pas cela; vous me faites parler,
Et me poussez plus loin que je ne veux aller.
Je vis, ainsi que vous, dans l'amoureux empire;
Mais je veux qu'un Amant auprès de moi soupire,
Et que de soupirs en soupirs,
Il vienne par degrés au temps de ses plaisirs.

DAMON.

Les modestes, les galantes,
Par des chemins longs ou courts;
Par des routes différentes,
Vont au même lieu toujours.

CLORIS *à Caliste.*

Vous qui faites la réservée,
Et qui donnez si long terme a l'amour,
Vous y viendrez, vous y viendrez un jour,
Peut-être êtes-vous arrivée.

[redacted]

SCENE III.

DAMON, TIRCIS, CALISTE, CLORIS.

DAMON *à Tircis.*

PArlez, Monsieur le doulouceux;
Avez-vous bien encor des larmes à répandre?

TIRCIS.

C'est le bien le plus doux que je puisse prétendre;
C'est l'unique moyen qui peut me rendre heureux.
Ma passion est ma maîtresse,
Seule elle a toute ma tendresse;
Elle a mes soupirs, mes langueurs;
Seule elle est chérement aimée;
Et la beauté qui l'a formée
N'a nulle part à ses douceurs.
Amoureux de l'Amour, je le sens dans mon ame;
Par une délicate flamme,
Secretement me consumer.
J'aime, & je suis heureux d'aimer.

CALISTE.

Ingrat! C'est par notre assistance,
Par nous, que vous avez un sentiment si doux;
Et, pour toute reconnoissance,
Vous travaillez à vous passer de nous.

Allez goûter ce plaisir solitaire :
Vous vous plaisez, nous saurons bien nous plaire,
Et seules nous passer de vous ;
Ou, Prudes à Prudes unies,
Nous moquer de vos tyrannies :
Vous ne méritez pas, ingrat ! notre courroux.

DAMON.

Il craint le fier honneur des Dames inhumaines.

CLORIS.

Il s'effraye aisément. Que ses craintes sont vaines !
Quel Amant à qui notre honneur,
A qui notre vertu fait peur !
Il peut aimer l'Amour tout le temps de sa vie,
Sans me donner jamais la moindre jalousie.

DAMON.

Pour Caliste il faut soupirer,
Avant que de rien espérer.
Avec Cloris moins réservée,
Cloris de bonne heure arrivée,
Venez faire votre métier,
Guidon du Duc de Montpensier.

[redacted]

SCENE IV.

CALISTE, DAMON, CLORIS, TIRCIS.

CALISTE.

DAmon, connoissez-vous ce Guidon qu'on renomme ?

DAMON.

On m'a dit que c'étoit un Député de Rome,
Instrument merveilleux pour la conversion ;
Toute Dame par lui changeoit d'opinion (1) :
Il avoit dix raisons pour la Foi Catholique,
Où se rendoit toujours la plus ferme Hérétique :
(Dès-lors on donnoit ce faux nom
Aux gens de la Religion ;)
Dès ce temps-là filles & femmes
Savoient endurer feux & flammes,
Exil, perte de biens, prison :
On tenoit contre tout, hors contre le Guidon.

CLORIS.

J'aurois pû succomber à cette violence ;
Et, si de semblables Guidons
Avoient eu l'emploi de Dragons,
Je n'aurois pas quitté la France.

(1) Voyez la Vie du Duc de Montpensier, dans le III. T. des MEMOIRES de *Brantôme*.

Allez goûter ce plaiſir ſolitaire :
Vous vous plaiſez, nous ſaurons bien nous plair
Et ſeules nous paſſer de vous ;
Ou, Prudes à Prudes unies,
Nous moquer de vos tyrannies :
Vous ne méritez pas, ingrat ! notre courroux.

DAMON.

Il craint le fier honneur des Dames inhumaines.

CLORIS.

Il effraye aiſément. Que ſes craintes ſont vaines !
Quel Amant à qui notre honneur,
A qui notre vertu fait peur !
Il peut aimer l'Amour tout le temps de ſa vie,
Sans me donner jamais la moindre jalouſie.

DAMON.

Pour Caliſte il faut ſoupirer,

[redacted]

SCENE IV.

CALISTE, DAMON, CLORIS, TIRCIS.

CALISTE.

DAmon, connoiſſez-vous ce Guidon qu'on renomme ?

DAMON.

On m'a dit que c'étoit un Député de Rome,
Inſtrument merveilleux pour la converſion ;
Toute Dame par lui changeoit d'opinion (1) :
Il avoit dix raiſons pour la Foi Catholique,
Où ſe rendoit toujours la plus ferme Hérètique :
(Dès-lors on donnoit ce faux nom
Aux gens de la Religion ;)
Dès ce temps-là filles & femmes
Savoient endurer feux & flammes,
Exil, perte de biens, priſon :
On tenoit contre tout, hors contre le Guidon.

CLORIS.

J'aurois pû ſuccomber à cette violence ;
Et, ſi de ſemblables Guidons
Avoient eu l'emploi de Dragons,
Je n'aurois pas quitté la France.

(1) Voyez la Vie du Duc de Montpenſier, dans le III. T. des MEMOIRES de *Brantôme*.

CALISTE.

Otez-moi ces vilains qui ne ſoupirent pas,
Se rendant tout d'un coup maîtres de nos appa

(Le reſte ſe cham

Quelle douceur quand notre Amant ſoup

CLORIS.

Quelle douceur de finir un martyre !

TIRCIS.

Qu'il eſt doux de ſavoir aimer,
Sans beſoin des objets qui nous ſavent charmer

DAMON.

Heureux celui qui me reſſemble,
Et met tous les plaiſirs enſemble !
Qui d'un ſeul ſe trouve enchanté,
En ſera bien-tôt dégoûté.

LE CHŒUR.

[redacted]

[redacted]

LES GRATEUSES,

SCENE.

LES AMIS, BETHE', LES GRATEUSES, L'AUTEUR.

LES AMIS.

Nous vous disons adieu, Bethé (1),
Petit objet si regretté ;
Recevez en partant un avis nécessaire,
Et de nous apprenez ce que vous devez faire.
Vivez bien avec un époux
Que vous avez pris malgré nous.
Il seroit honteux de vous rendre
Dans le Village, à des Lubins,
A des Lucas, à des Dandins,
Après avoir sû vous défendre,
Après avoir tant résisté,
Sur les degrés si bien lutté
Contre Paulin, contre un Montandre.

(1) C'étoit une fort jolie servante de Madame la Marquise de **. Un Campagnard l'ayant vûe fortuitement, en devint amoureux, lui en conta, & promit de l'épouser. Tout étoit prêt ; il ne manquoit que la bénédiction du Prêtre, lorsqu'on sut que le Campagnard avoit déja une femme. On suppose ici néanmoins que le mariage fut accompli.

Votre mari n'a que vingt ans,
Passez avec lui votre temps.

BERTHE.

Bons Dieux ! Que j'étois abusée
Avant que je fusse épousée !
A peine, à peine eus-je tâté
Une ou deux nuits du mariage ;
Presque également souhaité
De la plus folle & la plus sage,
Que je me dis plus d'une fois :
Ce n'est pas ce que je pensois.
Dans ce plaisir que l'on renomme
Pour le plus grand & le plus doux,
C'est fort peu de chose que l'homme
Quand il fait le métier d'époux.

Plûtôt que de prendre un époux,
Gratez-vous toute votre vie.

CHOEUR DE GRATEUSES.

Gratons-nous, gratons nous,
Et montrons qu'un époux
N'eſt pas fort néceſſaire.
Qui grate comme il faut, de mari n'a que faire.
Gratons-nous, gratons-nous,
Pour n'avoir point d'époux.

BETHE'.

Je vais vous découvrir un aſſez grand myſtere :
Pour la premiere nuit, l'Epoux eſt un Amant
Qui ſe comporte honnêtement,
Et tâche de nous ſatisfaire :
La ſeconde, c'eſt un ami
Réglé par ſon deſir plus que par notre envie :
La troiſiéme, c'eſt un mari,
Ou qui dort, ou qui vous ennuie.

CHOEUR DE GRATEUSES.

Ou qui dort, ou qui vous ennuie.
Gratons-nous toute notre vie.

L'AUTEUR.

Les Grateuſes l'ont emporté ;
Et l'on verra dans les familles
L'honneur des veuves & des filles,
Par ce moyen, en ſûreté.
Telle on révére & l'on propoſe
Pour exemple ſur toute choſe,
Qui le matin aura gratté ;

Telle qui porte en compagnie
La pudeur & la modestie,
A ce même secret doit son honnêteté.

LES GRATEUSES.

Gratons-nous toute notre vie;
Gratons, gratons, l'honneur nous y convie.

LE MARIAGE
DU VIEILLARD.

Il est vrai que j'ai des lunettes,
Et, comme a dit certain Auteur,
Que je me trouve sans vigueur
Avec blondines & brunettes;
Mais je leur permets aujourd'hui,
Sans chagrin & sans jalousie,
D'employer les forces d'autrui,
Quand il leur en vient fantaisie.
A jouer toujours le premier,
Boire, manger, servir leur flamme;
Qui ne voudroit être ma femme
Quand je voudrai me marier?
Si quelque sotte en mariage
A l'Epoux vouloit s'arrêter,
Et tous les Galans rebuter
Par une conduite sauvage,



J'ai du moins, pour la contenter,
Fut-ce la prude la plus sage,
Tous les jours à lui présenter
Le doux espoir d'un prompt veuvage.
Jeunes gens, vous étonnez-vous
Qu'on fasse de moi tant de compte,
Et que chacune, à votre honte,
Me veuille choisir pour époux ?
Il faut donc que je me marie ;
Et la chose seroit finie,
N'étoit que notre pourvoyeur,
Quoiqu'il nous ait fait trop d'honneur,
N'a pas trouvé, pour notre affaire,
L'argent aux nôces nécessaire.
Ainsi, je garde une amitié
Toute libre, sincére, pure,
Et demeure simple moitié
De jeu, de chant, de vers & de lecture ;
Non que je renonce aux liens
Où l'homme engage les siens.
Il me faudra, dans l'extrême vieillesse,
Prendre la femme, & quitter la maîtresse.
Que si ma femme a de petits appas
Peu scrupuleux pour certains ébats ;
Et, s'il avient que son humeur prévale
Sur le devoir de la foi conjugale,
J'ai des amis tout prêts à m'assister ;
J'ai des amis qui, sans m'inquiéter,
Sauront fournir à toute la dépense.

Que les Epoux doivent faire la nuit ;
Et, pour les frais de l'autre subsistance,
Besoins de jour où l'hymen nous réduit,
Ma femme aura l'ordinaire assistance
Que de tout temps on lui donne en souhaits;
Et c'est un fonds à ne manquer jamais :
Elle est riche en souhaits, je le suis en idées.
Où pourroit-on trouver des maisons mieux fondées ?
Si-tôt qu'on aura donné cours
A cette nouvelle monnoie,
Ce ne sera chez nous que joie,
Jeu, musique, festin & danse tous les jours.
Attendant que la destinée
Améne cette heureuse année,
Vous n'avez, pour me contenter,
Rien à faire que de chanter ;
Que d'avoir une compagnie
Peu nombreuse, mais bien choisie,
Hors le Dimanche, un petit jeu,
Et dans l'hyver toujours bon feu.
Au reste, en notre mariage,
Soyez coquette, soyez sage,
Usez-en comme il vous plaira,
Rien ne me scandalisera.
On me dira : Quelle sottise
Se marier en barbe grise !
Et je répons qu'il vaut bien mieux
Se marier quand on est vieux,

Que dans l'inquiette jeunesse
Où le moindre soupçon vous blesse,
Où vous troublez mal-à-propos
De votre femme le repos.
A l'âge où nous ne voyons personne
Que des valets auprès de nous,
Si nous ne sommes point jaloux,
Une femme reconnoissante
Qu'on souffre son humeur galante
Et ses amoureux enjoûmens,
Nous donne autant d'amis qu'elle se fait d'amans.
Venons au dernier avantage
Qu'a le Vieillard en mariage.
Comme en ce monde tout finit;
Mourant, il voit l'Epouse au chevet de son lit,
Toute en désordre, toute en larmes,
Pour mériter sa part au testament;
Et mort, il ne voit point l'ajustement des charmes,
Pour attirer les yeux avant l'enterrement.
Chacun fait valoir dans la suite
La bonne & sage conduite
Qu'avoit la jeune femme avec le vieux mari:
Ensorte que l'honnête Veuve,
Après une si belle épreuve,
A son gré peut choisir époux ou favori.
Le Prince (1) n'est pas propre à faire un mariage;

(1) Le Prince Maurice d'Auvergne.

Il a ſait une chaîne, un lien, qui dégage ;
Qui ſait la ſéparation
De corps, de biens, même de nom.
La femme porte d'ordinaire
Le nom que porte ſon époux :
Il n'en eſt pas ainſi chez nous ;
Je vous ſuis étranger, vous m'êtes étrangere :
Point de communauté de bien.
Je prens votre argent quand je gagne ;
Et vous vous jettez ſur le mien
Quand le bonheur vous accompagne.
Pour ce qui regarde le lit,
Des nôces la commune cauſe,
Deſire-t-on ſavoir ce qui nous déſunit ?
Nous aimons tous deux même choſe.



BILLET

A MADAME DE LA PERRINE.

POUR m'acquitter de la premiere obligation de notre mariage, qui est de vous servir dans vos amours, je vous envoye du papier exprès pour écrire des Billets galans : il y en a pour deux galanteries au moins ; car il ne faut pas en avoir qui durent long-temps.

Il faut avoir une flamme légere,
Vive, brillante, & toujours passagere ;
Etre inconstante aussi long-temps qu'on peut,
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

Votre chanson, qu'aime M. de Montandre, vous le dit : *La moisson la plus chere*, &c.

Notre Prince avoit laissé vos livres à son premier hôte, pour vous les renvoyer : craignant qu'ils ne se perdissent, je les ai voulu prendre ; ils sont en sûreté présentement. Mais je suis tombé, par malheur, sur le Compere *Mazet* dans la Fontaine, & sur les *Rémoises*. Ma curiosité a fait tort

à mon exactitude ; & vous me trouverez peut-être assez peu régulier à vous rendre ce qui vous appartient : vous me le pardonnerez, avec beaucoup d'autres fautes plus considérables.

A LA MESME.

UN mariage avec vous doit être semestre. Femme d'hyver, admirable ; sédentaire, bon feu, jeu, musique, bonne compagnie. Pour la femme d'été, je la laisse à un plus jeune ; jamais au logis. Et qui sait si vous allez voir une amie, ou trouver un galant ? Les Espagnols, dont les proverbes me plaisent fort, disent que *Muger y Gallina prierna quebrantada ;* la femme & la poule doivent avoir la jambe rompue, pour ne s'éloigner pas du logis. Si vous l'avez eu rompue cet hyver, votre Chirurgien l'a bien raccommodée ; car vous vous en servez l'été mieux que personne ne se sert de la sienne. Je ne vous demande pas compte de vos visites, ce sont visites d'été, où je ne prens point d'intérêt. Hyver ou Eté, vous aurez toujours beaucoup de mérite. Je vous envoye les ŒUVRES POSTHUMES de M. de Saint-Réal, *où il y a de* fort bonnes choses, & beau-

coup d'ennuyeuſes pour moi. Le chapitre des Femmes, les *Sabines*, les *Lesbies*, les *Mariamnes*, & les autres, ne m'accommodent pas trop.

ÉLOGE
DE LA REINE DE PRUSSE,
DIALOGUE.

LE VIEILLARD.

SI le Sort eût donné le rang
Par l'eſprit, la beauté, le ſang,
Vous régneriez ſur la terre & ſur l'onde;
Vous ſeriez la Reine du monde,
Et m'épargneriez l'embarras
De chercher une rime à *Pruſſe*,
Qui fût digne de vous, & qu'on ne trouve pas.

LA REINE.

Ne querellez point la Fortune
Par une cenſure importune;
Elle fait que ma Royauté
L'emporte ſur toute autre en ancienneté:
Elle fait que les Goths, ſi fameux dans la guerre,
Se rendirent jadis les maîtres de la terre,
Et qu'encore aujourd'hui ces mêmes nations

Marcheront à mon ordre avec leurs légions.
Le Ciel me peut donner une grande Couronne,
Et de nouveaux Sujets dont la valeur étonne;
Mais je ne voudrois pas trouver en mon pouvoir,
Qu'à cinquante ans d'ici, les moyens de l'avoir.

LE VIEILLARD.

Le terme est long pour une Dame.
La Couronne du Ciel fût-elle à recueillir,
Je ne pense pas qu'une femme
La voulût recevoir, s'il en falloit vieillir.

✦

Reine, contentez-vous de l'état où vous êtes.
Pourquoi remontez-vous jusqu'aux siécles passés?
Si vous avez dessein de faire des conquêtes,
Vos beaux yeux en feront assez.

✦

L'esprit & la beauté font voir la différence
De Reine à Reine, plus que ne fait la puissance.
Nous pouvez de grandeur faire comparaison
Avec ces fieres Souveraines
Qui de leurs Etats sont si vaines,
De leur rang & de leur Maison,
Quand les plus belles, les plus sages
Vous cédent tous les avantages
De la beauté, de la raison.

ODE
A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS (1).

N'Avoir rien qui vous déplaise ;
De belle femme être époux ;
On philosophe à son aise
Lorsque l'on est comme vous :
Mais, si votre destinée,
A la mienne infortunée,
Avoit le moindre rapport,
Peut-être votre sagesse
Pour bannir soins & tristesse,
Ne feroit qu'un vain effort.

✤

Vous avez, sans flatterie,
Tout ce qui peut rendre heureux ;
Vertu sans affetterie,
Esprit sans être orgueilleux,

(1) Cette ODE s'étant trouvée parmi les papiers de M. de Saint-Evremond, on crut qu'il l'avoit écrite sous le nom de Madame Mazarin, & on l'inséra dans la premiere Edition de ses ŒUVRES. Cependant on avertit dans la Préface, qu'on ne vouloit par garantir qu'elle fût de lui. En effet, si on l'examine de près, on trouvera qu'elle ne sauroit convenir à Madame Mazarin, ni par conséquent être de M. de Saint-Evremond.

Richesse sans insolence,
Grandeur sans impertinence,
Science sans nul panneau :
Mais, je le répéte encore,
Votre Epouse que j'adore,
De vos biens est le plus beau.

✦

Ce qu'une amitié fidelle
A de plus délicieux ;
Ce qu'une ardeur mutuelle
A de plus voluptueux ;
Tout ce que l'Amour exprime
Quand il est joint à l'estime,
Fait votre occupation.
Heureux couple qu'il assemble,
Puissiez-vous goûter ensemble
Cent ans votre passion !

✦

Dans cette béatitude
Vous avez beau raisonner,
Mais, pour mon inquiétude,
Rien ne peut l'assaisonner ;
Elle n'est que trop fondée :
Et l'assassinante idée
De mes premieres erreurs,
Des bontés qui m'ont séduite,
Et de leur funeste suite,
M'arrache toujours des pleurs.

✦

C'eſt dans cet état funeſte
Qu'on a de quoi réfléchir :
Tout le deſir qui me reſte,
Eſt d'y pouvoir réuſſir.
Puiſque le Ciel ne m'envoye
Dès long-temps plus d'autre joye,
Je m'y donne entiérement ;
Et dans cette honnête étude
J'entretiens ma ſolitude
Beaucoup moins languiſſamment.

✦

Qui travaille à ſe connoître,
Comme vous dites fort bien,
Conſidérant tout notre être,
Trouve que l'Homme n'eſt rien.
Du néant de ſa nature,
Sort une lumiere pure
D'admirable utilité ;
C'eſt ce néant qui découvre
Que de la cabanne au Louvre,
Tout eſt ridiculité.

✦

L'ambition ridicule
L'eſt ſans doute plus que tout ;
Mais ce qu'on nomme ſcrupule,
L'eſt bien autant, à mon goût.
Quelque terreur qui nous frape,
Sans s'enterrer à la Trape,
On peut faire ſon ſalut ;

Du Phariſien ſuperbe
Blâmant l'affectation,
Il foula plus bas que l'herbe
La fauſſe dévotion:
Son habit étoit vulgaire,
Sa nourriture ordinaire,
Ses diſcours communs & bas;
Et lorſque la Péchereſſe
Vint lui marquer ſa tendreſſe,
Il ne la rebuta pas.

✠

Suivons ce guide fidéle,
Mon trop aimable germain;
Et, vivant ſur ce modéle,
Ne dédaignons rien d'humain.
Entre vivre à l'aventure,
Et démentir la nature,
Il eſt un état moyen;

Dans ses divers sentimens.
Quoiqu'à la perte d'Hollande (1)
Notre douleur fût si grande,
Mon cœur n'en fut point surpris ;
Mais vous devez tout de même
Sentir une joie extrême,
Quand le Ciel vous donne un fils.

✦

Au point que dans sa naissance
Je me sens intéresser,
Jugez de l'impatience
Que j'ai de le caresser :
J'attens qu'en sa nourriture
L'art passera la nature,
Elevé de votre main :
Tout le desir qui m'enflamme,
C'est qu'il ait l'esprit & l'ame
Dignes d'un PRINCE ROMAIN.

(1) Fille de M. le Duc de Nevers.



LE BEL ESPRIT.

Vous voulez de l'esprit, de la délicatesse,
De l'agrément, de la justesse;
Vous voulez des termes choisis,
Vous voulez noble, simple, concis;
Un style naturel, noble, simple, concis;
Des traits ingénieux que chacun puisse entendre;
En un mot, un esprit exquis.
Dites-moi, Monsieur le Marquis,
Où vous en savez à vendre.
Le bel esprit est un titre fort beau,
Quand on aime à courir de ruelle en ruelle;
Mais ce n'est point le fait d'une sage cervelle,
De chercher à briller sur un terme nouveau.
Le bon sens, de l'esprit est le guide fidéle;
Lui seul peut le conduire, & sait le ménager.
Un bel esprit, si j'en sai bien juger,
Est un diseur de bagatelle.
O Ciel! diront les Précieuses,
Peut-on se déchaîner contre le bel esprit?
Des conversations doit-il être proscrit?
N'est-on pas redevable à ces plumes heureuses
Qui le font éclater dans la prose & les vers?
Je croi qu'il faut avoir l'esprit bien de travers
Pour condamner l'esprit; c'est un crime effroyable.
Pour moi, je maigrirois sans ce mets délectable.

Ma chere, approuvez-vous ce déteſtable goût ?

UNE AUTRE PRE'CIEUSE.

Bannir le bel eſprit de l'uſage ordinaire !
Le bannir ! J'en ſuis folle ; & je veux au contraire
Qu'on le faſſe briller par tout.

LA PREMIERE PRE'CIEUSE.

Je ſuis au déſeſpoir, quand on met en uſage
Tous ces termes communs qui ſentent le Bourgeois.

L'AUTRE PRE'CIEUSE.

Et moi, lorſque j'entens un ignoble langage,
J'ai l'oreille écorchée, & je ſuis aux abois.

LA PREMIERE PRE'CIEUSE.

Pour ſuivre un bel eſprit, j'irois au bout du monde.

L'AUTRE PRE'CIEUSE.

Et moi, j'affronterois tous les périls de l'onde.

LA PREMIERE PRE'CIEUSE.

Le bel eſprit m'égaye, & m'ôte les vapeurs.

L'AUTRE PRE'CIEUSE.

Sans lui, je languis, je me meurs.

L'AUTEUR.

Et moi, je ſuis à la torture
Quand je rencontre un bel eſprit.
Comme dans ce qu'on fait, il faut dans ce qu'on dit
Suivre pas à pas la nature.
Je croi que la raiſon doit faire renoncer
A ces mots recherchés qu'on a peine à comprendre.
Parle-t-on pour s'embarraſſer,

Si le bon ſens ne l'aſſaiſ

Fin du Tome neuviém

TABLE DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans les neuf premiers volumes de cet Ouvrage.

On a distingué les volumes ainsi, T. I. *avant le chiffre, pour faire voir que ce qui précéde est dans le Tome premier.* T. II. *indique que ce qui précéde se trouve dans le Tome second, & ainsi des autres.*

Lorsque l'on trouvera T. I. v. *il faudra chercher dans la Vie de Monsieur de Saint-Evremond.*

On a mis aussi une n. *pour marquer que le chiffre qui suit se rapporte aux notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A

ABLANCOURT, admirable dans ses Traductions, Tome IV. *page* 1. Il n'est pas le même dans ses Préfaces & dans ses Lettres, *ibid. & suiv.*

Absence, combien l'absence est insupportable à un cœur tendre, T. II. 75. 76

Académiciens, (la Comédie des) sous quel titre elle parut d'abord, T. I. n. 3

Discours sur l'immortalité de l'ame, a poussé certaines gens à chercher la mort, 69. Quelle en peut être la cause, 70. Quelle est la preuve la plus sensible de son immortalité, T. III. 263

Ami, combien la confiance d'un ami rend la vie heureuse, T. IV. 155. Il faut user de beaucoup de discernement dans le choix de ses amis, 299. 300. Différentes espéces d'amis incommodes & dangereux, *ibid.* Le trop grand nombre d'amis est à charge, 303. Caractére d'un véritable ami, T. V. 297. On est heureux de rencontrer un fidéle ami, éclairé & discret, T. IX. 84. Il y a des amis impérieux, 85. Il y en a d'impolis, 86. de brusques & de fâcheux, 88. L'usage qu'on doit faire de leur commerce, *ibid.*

Aminte du Tasse, éloge de cet Ouvrage, T. VI. 27

Amitié, elle est la plus utile des vertus, T. IV. 154. La dissimulation en doit être absolument bannie, 157. L'amitié ne convient pas avec les sévérités de la justice, *ibid.* Elle est ennemie des trop grandes circonspections, 158. Une trop vaste différence dans les opinions, sur-tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'amitié, *ibid.* Ce qui seroit plus propre à rendre l'amitié plus douce, 159. Espéce d'amitié dangereuse, 297. Comment se doit former l'amitié, *ibid.* Idée chimérique qu'on se fait de l'amitié, 301. 302. T. IX. 193. 194. Caractére de la véritable amitié, T. IV. 302. *& suiv.* Combien l'amitié est recommandée par les Philosophes & les honnêtes gens, 302. 303. Se forme premiérement dans le sein des familles, T. IX. 89. Comment elle se répand ensuite, 90. 91. Ce que c'est que l'amitié entre un mari & sa femme, 91. 92. Comment elle vient à s'altérer, 92. 93. Commerces *ordinaires* de la vie ne méritent pas le nom d'a*mitié*, 94. Mais ils ne laissent pas d'être utiles, 95

mes circonſtances où ſe trouve Céſar, 8. Combien eſt admirable l'entrepriſe formée par Alexandre d'attaquer le Roi de Perſe, 10. 11. Il eſt ſouvent en danger manifeſte de perdre la vie, 13. L'étendue de ſes conquêtes fort ſurprenante, 14. Il a joüi paiſiblement de ſon Empire, *ibid.* Tous les Capitaines de ſon Armée Macédonienne comparés à lui, furent regardés comme des gens médiocres durant ſa vie; ce qu'ils firent après ſa mort, *ibid.* Alexandre eſt excuſable d'avoir cherché ſon origine dans les Cieux, *ibid. & ſuiv.* Il ne donne pour raiſon que ſes volontés, 16. Ses emportemens, *ibid.* En quelles occaſions il étoit dans ſon naturel, *ibid.* Défaut de la maniere dont il fut inſtruit, 253. Caractére de ſon eſprit & de ſa valeur, T. IV. 196. D'où vient qu'il avoit ſi peu d'attachement pour les femmes, 291. Il aimoit trop les louanges, T. V. 144

Allemand, caractére d'un Voyageur Allemand, T. II. 285 *& ſuiv.*

Altorf, Ville en Suiſſe. Madame Mazarin eſt obligée d'y faire quarantaine, T. VIII. 57. Elle y tombe dangereuſement malade, *ibid.* Le trouble ſe met parmi ſes Domeſtiques, *ibid.*

Amans, où il faut chercher les parfaits amans, T. VI. 48. Vive peinture de deux parfaits amans, T. IX. 91. 92. Caractére d'un amant paſſionné & reſpectueux, T. VII. 240

Ame, ſon immortalité eſt un ſujet digne de nos recherches, T. II. 67 *& ſuiv.* Jamais homme n'en a été perſuadé par ſa raiſon, 67. Sentiment de Socrate ſur ce ſujet, *ibid.* Ce qu'en penſoit Epicure, 68. D'où viennent les contradictions d'Ariſtote & de Séneque ſur cette matiere, *ibid.* Ici la foi doit aſſujettir notre raiſon, 69. Inconvénient où l'on tombe en voulant ſe perſuader de l'immortalité de l'ame par la raiſon, 70. Un

Discours sur l'immortalité de l'ame, a poussé certaines gens à chercher la mort, 69. Quelle en peut être la cause, 70. Quelle est la preuve la plus sensible de son immortalité, T. III. 263

Ami, combien la confiance d'un ami rend la vie heureuse, T. IV. 155. Il faut user de beaucoup de discernement dans le choix de ses amis, 299. 300. Différentes espéces d'amis incommodes & dangereux, *ibid.* Le trop grand nombre d'amis est à charge, 303. Caractére d'un véritable ami, T. V. 297. On est heureux de rencontrer un fidéle ami, éclairé & discret, T. IX. 84. Il y a des amis impérieux, 85. Il y en a d'impolis, 86. de brusques & de fâcheux, 88. L'usage qu'on doit faire de leur commerce, *ibid.*

Aminte du Tasse, éloge de cet Ouvrage, T. VI. 27

Amitié, elle est la plus utile des vertus, T. IV. 154. La dissimulation en doit être absolument bannie, 157. L'amitié ne convient pas avec les sévérités de la justice, *ibid.* Elle est ennemie des trop grandes circonspections, 158. Une trop vaste différence dans les opinions, sur-tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'amitié, *ibid.* Ce qui seroit plus propre à rendre l'amitié plus douce, 159. Espéce d'amitié dangereuse, 297. Comment se doit former l'amitié, *ibid.* Idée chimérique qu'on se fait de l'amitié, 301. 302. T. IX. 193. 194. Caractére de la véritable amitié, T. IV. 302. & *suiv.* Combien l'amitié est recommandée par les Philosophes & les honnêtes gens, 302. 303. Se forme premiérement dans le sein des familles, T. IX. 89. Comment elle se répand ensuite, 90. 91. Ce que c'est que l'amitié entre un mari & sa femme, 91. 92. Comment elle vient à s'altérer, 92. 93. Commerces ordinaires de la vie ne méritent pas le nom d'amitié, 94. Mais ils ne laissent pas d'être utiles, 95

Amour, vive peinture d'un amour tendre & malheureux, T. II. 66. *& suiv.* D'un amour constant, quoique méprisé, 69. 70. Quel est le véritable objet de l'amour, 71 *& suiv.* Le mauvais usage qu'en ont fait les Poëtes Tragiques, T. III. 307 *& suiv.* Ses mouvemens mal exprimés sur le Théatre, 315. 316. On peut distinguer trois différens mouvemens de l'amour, *ibid.* Il assujettit toutes les autres passions, 321. Il n'a rien de fort extravagant en France, & pourquoi, T. IV. 24. Combien nous serions ridicules si nous faisions l'amour comme les Anciens, 269. Ce que c'est, 301. Si les Poëtes ont eu raison de dire qu'il étoit aveugle, *ibid.* Maximes sur l'amour, 340. 341. Si l'amour des vieilles gens doit être condamné, T. V. 30. 31. L'amour est très-propre à nous inspirer de la dévotion, 90

Amour de Dieu, il produit nécessairement l'obéissance à sa volonté, T. III. 267. 268

Amours de Henry le Grand, jugement sur ce Livre, T. VI. 223

Anciens, Eloge de leurs Ouvrages, T. V. 109. L'usage que nous en devons faire. T. IV. 266. 267. Combien les admirateurs outrés des Anciens sont déraisonnables, T. VI. 26. 27. Nos Modernes surpassent nos Anciens à beaucoup d'égards, 27 *& suiv.*

Andelot, (François Coligni, Seigneur d') caractére de sa hardiesse, T. III. 346

Andromaque, Tragédie de Racine; jugement de cette Piéce, T. III. 124. Louée, T. IV. 19

Angleterre, détail des curiosités d'Angleterre, T. II. 290 *& suiv.* Comment une fille doit s'y ménager pour faire des conquêtes, T. III. 281

Anglois, n'aiment pas les François, T. II. 261. 262. Caractére d'un Politique Anglois chimérique, 234 *& suiv.* Trop profonds dans leurs

recherches, T. IV. 35. 36. Quand ils sont d'un commerce fort agréable, 36. Ils aiment la diversité d'objets dans la Comédie, & pourquoi, 37. Supérieurs aux autres Peuples en plusieurs bonnes qualités, n'ont pas toujours le goût fort exquis, 48. Ils ont quelques vieilles Tragédies qui seroient tout-à-fait belles si on y faisoit tous les retranchemens nécessaires, 19. 20. Les Anglois donnent trop à leurs sens sur le Théatre, 20. Raillés sur leurs passions pour certaines viandes, T. VI. 110. 111. Leur bravoure, 114. Avec quelle fermeté ils envisagent ordinairement la mort, 256

Angloises, caractére d'une Angloise grave & sottement capable, T. II. 283 *& suiv.* Eloge de leur beauté, T. VI. 114. Si elles sont plus fidelles à leurs maris que les Françoises, 97. 98

Anne d'Autriche, Reine de France, favorise l'Espagne dans la Paix des Pyrénées, T. I. v. 53

Annibal, son caractére, T. II. 155. 156. Si ce qu'il fit en Italie doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules, 162. 163. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius, 165. Il ne sait pas profiter de sa bonne fortune, 168. Raison de cette foiblesse, *ibid.* Sa grande habileté dans la Guerre, mise dans tout son jour, 175 *& suiv.*

Antoine, amoureux de Cléopatre, n'est pas Antoine ami de César, T. III. 319

Apologie ironique de M. le Duc de Beaufort, T. VII. 1 *& suiv.*

Argent, combien il est avantageux d'avoir de l'argent, T. III. 201

Ariane, Opera de Cambert, son éloge, T. IV. 91

Aristote, jugement sur sa Poëtique, T. III. 297. 298. Caractére de ses Ouvrages, T. IV. 195

Arria, sa mort héroïque, T. IV. 328

Artémise, combien elle fut touchée de la mort de son mari. T. VI. n. 40
Arts, les Arts & la politesse passent d'une Nation à une autre, T. II. 150. 151
Asgil, prétend qu'on peut être transféré à la vie éternelle, sans passer par la mort, T. VI. 264
Athées, qui sont les plus grands Athées, T. V. 7
Athéniens, combien la Tragédie leur fut nuisible, T. III. 304 *& suiv.*
Avares, aiment mieux leur argent que leurs amis, T. III. 215. Ils peuvent néanmoins leur être utiles, *ibid.*
Aubeterre, pourquoi on lui donne le nom de Tapinois, T. II. n. 58
Aubigny, (Louis Stuart d') son caractére, T. I. v. 57. 58. Est nommé au Cardinalat, 78. Sa mort, 79 *& suiv.* A eu part à une Piéce de M. de Saint-Evremond, T. II. n. 227. Grand Aumônier de la Reine Christine, Infante de Portugal; ce qu'il pensoit du Janséniste & du Jansénisme, T. III. 67 *& suiv.*
Avenir, si l'avenir doit troubler nos beaux jours, T. II. 106
Auguste, tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution, T. II. 196. Cache une puissance nouvelle sous des noms connus, 197. Consulte long-temps s'il doit retenir l'Empire, 198. Trouve dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance, 202. Il n'avoit pas beaucoup de talent pour la Guerre, 204. Dans le Gouvernement, il conduisoit tout, 205. Ne distinguoit point son intérêt de celui du Public, *ibid.* Il avoit soin de récompenser le mérite, 206 Il vécut familiérement avec les Gens de Lettres, 207. Souffrit sans peine la liberté que le Peuple se donne de juger des affaires publiques, 208. Fut trop sensible aux désordres de sa famille, 210. 211. Se

Beaufort, (le Duc de) son caractére, T. I. v. 22 & *suiv.* Sa conduite envers la Cour, tournée en ridicule, T. VII. 2 & *suiv.* Sa justification ironique auprès de la Noblesse, 5 & *suiv.* Désordre qu'il fait au Jardin de Renard, n. 6. Pourquoi il ne veut pas se battre contre quelques Seigneurs de la Cour, 7 & *suiv.* Son langage grossier, 11. D'où cela venoit, n. 12. On se moque de sa conduite envers le Peuple, & à l'égard du Cardinal, 15 & *suiv.* Caractére de sa bravoure, 20

Bellegarde, Joueur capricieux, T. IV. 169. 170

Belmond, (l'Abbé de) voyez *Trigant.*

Benserade, jugement sur cet Auteur, T. I. v. 193. T. VI. 17

Berenger défend Montagne contre M. Nicole, T. IX. n. 76

Bernier, vient en Angleterre, & voyoit souvent M. de Saint-Evremond, T. I. v. n. 178. T. V. n. 107. Doutoit dans sa vieillesse des choses qu'il avoit crues les plus assûrées, 175. Son éloge, T. VI. 232. 233. Ce qu'il pensoit sur l'abstinence des plaisirs, 233

Bertaut, Evêque de Séez, se fit estimer dans son temps par ses Poësies, T. I. n. 15

Berville se trompe de croire que Petrone ait voulu représenter Séneque par Eumolpe, T. III. 27

Bevervveert, (Charlotte de) Louée, T. IV. n. 161. Son éloge, 219 & *suiv.* T. V. 255 & *suiv.* Sa passion pour la Bassette, T. IV. 327. Sa mort, T. VI. n. 39

Bienfaits, conduite à tenir dans la prétention des bienfaits, T. III. 261. 262. & dans leur distribution, 262

Bignon, (l'Abbé) son eloge, T. IX. 125. A l'inspection générale de l'Histoire de Louis XIV. par Médailles, ibid.

[redacted]

dame Mazarin, T. I. v. 166. Eſt tué en duel par le Prince Philippe de Savoye, *ibid. & ſuiv.* T. V. n. 1. Madame Mazarin eſt inconſolable de ſa mort, 1 *& ſuiv.*

Barbin, Libraire de Paris, imprime quelques Piéces de M. de Saint-Evremond qui ont un grand débit, T. I. v. 201. 202. Fait compoſer exprès d'autres Ouvrages, pour les publier ſous le nom de M. de Saint-Evremond, 202. Le prie de lui envoyer ſon Portrait & ſes derniers Ecrits, 215. T. VI. n. 117. Imprime un volume intitulé, *Nouvelles Oeuvres de M. de Saint-Evremond*, T. I. v. 216

Barillon, (le Marquis de) ſecret admirable qu'il avoit contre la plénitude, T. VI. 287

Baron, Languedocien, avec un faux air de la Cour; ſon caractére, T. IV. 107 *& ſuiv.*

Baſſette, paſſion de Madame Mazarin pour la Baſſette, T. IV. 322 *& ſuiv.* T. V. 73 *& ſuiv.* Portrait des Joueurs de Baſſette, de la Banque de Madame Mazarin, T. IV. 327

Bath, éloge de ſon Mouton, T. VI. 66. 67. 131. Eſt célébre par ſes Bains & par ſes Eaux minérales, n. 112

Baudouin, ſa Traduction Françoiſe de l'*Hiſtoire des Guerres Civiles de France*, par Davila, eſt le plus ſupportable de ſes Ouvrages, T. I. n. 6

Bautru, (Guillaume) ſon caractére, T. II. n. 78

Bauval, ſon éloge, T. VI. 190. 191.

Bayard, (le Chevalier) ſon éloge, T. II. n. 61

Bayle, ſon Dictionnaire reçu en France & en Angleterre avec applaudiſſement, T. I. v. 200. 201. Cet Ouvrage critiqué par l'Abbé Renaudot, 200. Défendu par M. de Saint-Evremond, 201. Combien eſtimé de M. de Saint-Evremond, T. VI. n. 187. Son éloge, 291 *& ſuiv.* Son caractére, 293. Cité, T. VIII. n. 11. n. 201. n. 207. 208

M. de Turenne, T. I. v. 185. 188
Bouillon, (la Duchesse de) va en Angleterre, T. I. v. 183. Son caractére, T. V. 208. Son éloge, 210 *& suiv.* 243. Plaisanterie que fait le Cardinal Mazarin à son sujet, T. VIII. 6 *& suiv.*
Bourbon, (le Connétable de) son éloge, T. V. 99
Bourdalous (le Pere) a fait l'Oraison funebre du Prince de Condé, T. V. n. 142. Sa mort, *ibid.*
Bourneau, (Madame) vient en Angleterre, T. I. v. n. 96. Prie M. de Saint-Evremond de lui envoyer son jugement sur l'*Alexandre* de Racine, 92. 93. T. III. 185
Boyer de Ruviere, voyez *Ruviere.*
Brawn, ce que c'est, T. VI. n. 111
Brebeuf, sa Traduction en vers de la *Pharsale* généralement estimée, T. IV. 3. 4. Il s'éleve quelquefois au-dessus de son original, & quelquefois il demeure fort au-dessous, *ibid.* Exemple d'une pensée de Lucain, qu'il a rendue par une expression fort inférieure à celle de l'original, 4
Briguelle, Personnage de la Comédie Italienne, T. III. n. 41
Bristol (le Comte de) trouvoit trop peu de vraisemblance dans les Piéces Italiennes, T. IV. 33. Ce qui lui fut répondu la-dessus, *ibid.*
Britannicus, Tragédie de Racine, louée, T. IV. 19
Brother-Bayard, expression ordinaire du Duc de Beaufort; ce qu'il entendoit par-la, T. VII. n. *ibid.*
Brun, (Antoine le) Procureur Général au Parlement de Dole, T. I. n. 42
Brutus, (Lucius Junius) adroit à se servir des dispositions du Peuple après la mort de Lucrece, T. II. 126. Son caractére difficile a déterminer, 127
Brutus, (*Marcus*) son caractére très-bien expri-

[redacted]

Boccalini, trait ingénieux qu'il lance contre Guichardin, T. IV. 19

Boheme, (Elisabeth Stuard, Reine de) son triste sort, T. V. 11. 12

Bois-Dauphin, (le Marquis de) un des trois *Côteaux*, T. I. v. 30. 223

Bois, (l'Abbé du) va en Angleterre, T. VI. n. 209

Boisrobert, (l'Abbé de) comment il s'insinua dans l'amitié du Cardinal de Richelieu, T. I. n. 5. 6. Caractére de son esprit, *ibid.* Accusé du vice de non-conformité, n. 6

Boisset, ses airs admirés par Luigi, T. IV. 49. Eloge de ses airs, T. V. 19

Bonne chere, d'un grand secours dans les disgraces, T. III. 285. Conseil sur la bonne chere, 288 *& suiv.* Souverain reméde pour dissiper une espéce de chagrin très-incommode, T. VII. 54

Bonneson, Gentilhomme de Sologne, fait peur au Cardinal Mazarin, T. I. v. n. 45

Bossuet, (Jacques-Benigne, Evêque de Condom) éloge de ses *Oraisons funébres*, T. III. 242. Sa mort, n. *ibid.* Comment les Réformés auroient dû recevoir son *Exposition de la Foi Catholique*, T. IV. 317. Pourquoi plus modéré pendant qu'il étoit Evêque de Condom, que lorsqu'il fut Evêque de Meaux, T. VI. 219. 220

Bouche, charmes d'une belle bouche, T. V. 180

Bouffonnerie, comment doit être ménagée sur les Théatres, T. IV. 29

Bouffons Italiens, inimitables, T. IV. 28

Bouhours, (le Pere) s'est trompé au sujet des *Côteaux*, T. I. v. n. 30. Caractére de ses Ouvrages, T. IX. n. 45

Bouille, (la) Bourg auprès de Rouen, T. II. n. 14

Bouillon (le Cardinal de) prie M. de Saint-Evremond de lui envoyer des Mémoires touchant

Moyen de les réunir avec les Catholiques, 273. 274

Cambert, fait la musique des premiers Opera François, T. I. v. 146. 147. Se retire en Angleterre, 148. Fameux Musicien, T. IV. 45. Jugement sur ses Opera, 89 *& suiv.* Le caractére de son génie, 91 *& suiv.*

Campagne, comment on y peut passer agréablement le temps, T. V. 145. 146

Camus, (Jean-Pierre) Evêque du Bellay, Auteur de quelques Romans pieux, T. II. n. 61

Canaples, (le Marquis de) son attachement pour M. de Saint-Evremond, T. VI 254 *& suiv.* 260

Canaye, (le Pere) son caractére, T. III. 54 *& suiv.* Ses réflexions pieuses sur la Religion, 59. 60. Son jugement sur l'animosité qu'il y a entre les Jésuites & les Jansénistes, 65. 66. M. de Saint-Evremond avoit fait sa Rhétorique sous lui, n. 65

Candale, (le Duc de) sa mort, T. I. v. 34. Amoureux de Madame de Saint-Loup, T. III. 154 *& suiv.* Sa générosité & sa grandeur d'ame, 160. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin, qui étoit disposé à l'aimer, 161. 162. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond pour se bien conduire auprès du Cardinal, 162. 163. Autres avis plus généraux, 165 *& suiv.* Portrait du Duc de Candale, 176. 177. Il avoit peu d'inclination pour les femmes, 179. Il fut fort regretté des Dames, 179. 180. N'étoit point avide des acclamations publiques, T. VII. 42

Cantique des Cantiques, s'il faut y chercher un sens mystique, T. IV. 193. Pour qui Salomon l'a composé, 294. Les Chimistes y ont trouvé le grand Œuvre, T. VI. 304

Car, en danger d'être banni de la Langue, T. I. 38. 39

mé par Plutarque, T. III. 30. 31
Brutus, (Marcus Junius) son éloge, T. VII. 45
Brutus, louable & blâmable à différens égards, pour avoir tué César, T. III. 259
Buchanan, critiqué, T. IX. 59
Buckingham, (Georges Villiers, Duc de) son caractére, T. I. v. 57 & *suiv.* Sa Comédie intitulée *The Rhehearsal.* Plan de cette Piéce, n. 58. T. IV. n. 238. Raillé sur sa prodigalité, 252
Buckingham, (Jean Sheffield, Duc de) son caractére de Charles II. Roi d'Angleterre, T. IX. 108 & *suiv.* Sa mort, n. *ibid.* Ses Ouvrages posthumes n'ont pas répondu à l'attente du Public, n. *ibid.*
Buckley, (Sophie) son caractére, T. VI. n. 182
Buisson; (du) on publie sous son nom une *Vie de M. de Turenne*, T. I. v. 185. 186
Bussi, caractere de sa bravoure, T. III. 345. 346. Son éloge, T. IV. 215. 216. Sa mort tragique, n. *ibid.*
Bussi Rabutin; (le Comte de) jugement sur les portraits qu'il a faits de M. de Turenne, du Prince de Conty, & du Roi de France, T. VI. 102. La cause de son exil, T. IX. 117 & *suiv.* Il soutient mal cette disgrace, 118. Son caractére, 119. N'étoit pas propre à écrire l'Histoire de Louis XIV. 120

C

CADEAU, terme bourgeois, T. I. 42
Calamités publiques, combien elles touchent un honnête-homme, T. VII. 52
Callimaque, son Epigramme sur la mort de Cléombrotus, T. II. n. 69. 70
Calprenede, faute qu'il commit dans son Roman de *Cléopatre*, T. IV. 23
Calvinistes, leur caractére, T. III. 26 & *suiv.*

Moyen de les réunir avec les Catholiques, 273. 274

Cambert, fait la musique des premiers Opera François, T. I. v. 146. 147. Se retire en Angleterre, 148. Fameux Musicien, T. IV. 45. Jugement sur ses Opera, 89 & *suiv.* Le caractére de son génie, 91 & *suiv.*

Campagne, comment on y peut passer agréablement le temps, T. V. 145. 146

Camus, (Jean-Pierre) Evêque du Bellay, Auteur de quelques Romans pieux, T. II. n. 61

Canaples, (le Marquis de) son attachement pour M. de Saint-Evremond, T. VI 254 & *suiv.* 260

Canaye, (le Pere) son caractére, T. III. 54 & *suiv.* Ses réflexions pieuses sur la Religion, 59. 60. Son jugement sur l'animosité qu'il y a entre les Jésuites & les Jansénistes, 65. 66. M. de Saint-Evremond avoit fait sa Rhétorique sous lui, n. 65

Candale, (le Duc de) sa mort, T. I. v. 34. Amoureux de Madame de Saint-Loup, T. III. 154 & *suiv.* Sa générosité & sa grandeur d'ame, 160. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin, qui étoit disposé à l'aimer, 161. 162. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond pour se bien conduire auprès du Cardinal, 162. 163. Autres avis plus généraux, 165 & *suiv.* Portrait du Duc de Candale, 176. 177. Il avoit peu d'inclination pour les femmes, 179. Il fut fort regretté des Dames, 179. 180. N'étoit point avide des acclamations publiques, T. VII. 42

Cantique des Cantiques, s'il faut y chercher un sens mystique, T. IV. 193. Pour qui Salomon l'a composé, 294. Les Chimistes y ont trouvé le grand Œuvre, T. VI. 304

Car, en danger d'être banni de la Langue, T. I. 38. 39



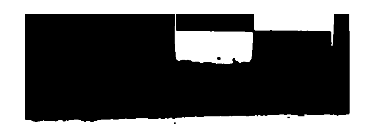
Caractéres des grands Perfonnages de l'antiquité, doivent être confervés religieufement dans nos Piéces de Théatre, T. III. 145 & *fuiv.*
Carlifle, (la Comteffe de) animoit les Parlementaires fous Charles I. T. I. v. n. 134. 135. Son pouvoir fur le Parlement d'Angleterre, T. III. 352. T. IV. 160
Carte de Tendre, T. IV. n. 162
Carthaginois, en quoi fupérieurs aux Romains du temps de la premiere Guerre Punique, T. II. 153. 154. Leur mauvaife conduite durant la feconde Guerre Punique, 160 & *fuiv.*
Cas de confcience fingulier, T. VI. n. 147
Caffius, (Caïus) fa fermeté, T. VII. 45
Caftelmelhor, (le Comte de) fon éloge, T. IV. n. 244
Cafuiftes, trop rigides & trop relâchés, également dangereux, T. III. 68 & *fuiv.*
Catholiques, leur caractére, T. III. 273. Comment ils pourroient fe réunir avec les Réformés, 274
Catilina, Réflexions fur le caractére qu'en donne Salluste, T. III. 337. Son caractére, T. IV. 198. 199
Caton d'Utique, Réflexions judicieufes fur le temps qu'il parut dans le monde, T. III, 211. 212. S'entretenoit quelquefois avec fes enfans, & pourquoi, T. VII. 58
Cavalerie, le bon ufage en fut ignoré long-temps par les Romains, T. II. 135
Cervantes, (Michel) Auteur de Dom Quichotte; fon éloge, T. III. 144. Admirable dans fon Dom Quichotte, 237. Ne fait cas que du mérite vraifemblable, 317
Céfar, paffe le Rubicon, T. II. n. 13. Son éloge, T. III. 1. 2. Mis en parallele avec Alexandre, 2 & *fuiv.* A quoi fe réduit l'amour qu'il avoit pour les Sciences, 5. Céfar, fectateur d'Epicure, *ibid.* Nullement dévot, 5. 6. Amateur des

voluptés qui le touchoient, 6. Expoſé par cette raiſon aux railleries ſanglantes du Poëte Catule, *ibid.* Le but de ſa libéralité, 7. Le caractére de ſon amitié, 7. 8. Bon mot contre Céſar, 6. Ce qu'auroit fait Céſar, placé dans les circonſtances où ſe trouva Alexandre, 9 & *ſuiv.* Par la ſeule Bataille de Pharſale, il devint maître de cent Peuples différens que d'autres avoient vaincus, 13. Il fut le plus grand des Romains, 15. Il étoit adroit à juſtifier ſes injuſtices par de ſpécieux prétextes, 15. 16. Egal & maître de ſes paſſions, 16. Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités, T. IV. 199. 200. Aima également les deux Sexes, 291. Pardonna à Caton, T. V. 98

Chagrin, combien il eſt ridicule de s'y abandonner, T. II. 106. 107. Eſpéce de chagrin très-incommode, & dont on ne ſauroit bien découvrir la cauſe, 53. 54. Il n'y a qu'un ſeul moyen de s'en délivrer, T. VII. 54

Chapelain, ſon Poëme intitulé la Pucelle, T. I. n. 4. Tourné en ridicule ſur la dureté & la ſéchereſſe de ſes Vers, n. 16. 17. Cité, T. III. 47. Vers ridicules de ſa *Pucelle*, n. *ibid.*

Charles II. Roi d'Angleterre, recherche & fait demander en mariage Hortence Mancini, niéce du Cardinal Mazarin, T. I. v. 129 & *ſuiv.* T. V. 50. 51. Lui donne une penſion, T. I. v. 131. Attire M. de Saint-Evremond en Angleterre, 102. 103. Son éloge, T. V. 106 & *ſuiv.* Comment il ſe ſauva après la Bataille de Worceſter, n. 107. Cérémonial qu'il fait obſerver à l'Ambaſſadeur de Maroc, T. IV. n. 329. Réponſe qu'il fit au ſujet d'une penſion qu'il donnoit à Madame Mazarin, T. VIII. 251. Sa mort, n. 105. Son caractére, T. IX. 108 & *ſuiv.* Il étoit Déïſte, 109. A quoi on doit imputer le penchant qu'il avoit pour la Religion Romaine, 110. 111. Il aimoit l'aiſe & le repos, 110. L'Architecture



tecture navale étoit le seul plaisir de l'esprit auquel il fut sensible, 111. Pourquoi il ne commandoit pas lui-même sa Flotte, *ibid.* Son plus grand plaisir consistoit à ne rien faire, & à converser librement & sans contrainte, 112. Il aimoit la justice, *ibid.* Il avoit une merveilleuse facilité à comprendre les petites choses, & auroit pénétré assez avant dans les grandes, s'il eût été capable d'une longue application, 113. Il avoit des qualités bizarrement assorties, *ibid.* Il étoit doux & accommodant dans les bagatelles, mais sévere & infléxible dans les affaires importantes, 114. Il étoit libéral jusqu'à la profusion, *ibid.* Si ennemi de toutes sortes de formalités, qu'il ne pouvoit pas faire un seul moment le personnage de Roi, quoiqu'il s'y fût préparé, 115. Sa phisionomie trompoit agréablement, car, quoiqu'il eût l'air triste & rébarbatif, il étoit d'un naturel gai & bénin, 116. On a cru qu'il avoit été empoisonné, *ibid.*

Charles II. Roi d'Espagne; sa vie maintenoit la paix de l'Europe, T. VI. 245

Charles-Quint, caractére de son esprit & de sa conduite, T. IV. 202 *&* *suiv.* Voulut assister à ses funérailles, T. V. 48

Charleval, son éloge, T. VI. 36

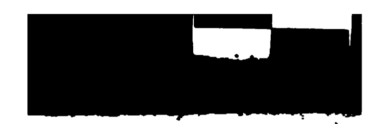
Chatillon, (le Maréchal de) quel étoit le vrai caractére de son courage, T. III. 346

Chaulieu, (l'Abbé de) compare M. de Saint-Evremond à Ovide, T. I. v. 197. Son éloge, T. VI. 83. 84

Chaumont; (le Chevalier de) jugement sur la relation de son Ambassade à la Cour de Siam, T. V. 246 *&* *suiv.*

Chevreuse (Marie de Rohan, Duchesse de) a eu beaucoup de part aux cabales de la Cour, T. I. v. n. 134. 135. Et dans les guerres civiles de France, T. III. 352. T. IV. 160 *&* *suiv.* Croyoit

les Poëmes Epiques, T. V. 115. 116. Ont plus de ressemblance entre elles qu'avec les choses comparées, 115. N'embellissent pas toujours les sujets, 116. 117. Sont présentement usées, 105. Combien il est difficile d'y réussir, 218
Concetti Italiens, T. II. 252
Concile de Nicée (le second) qui autorise le culte des Images, tenu par les intrigues de la Princesse Iréne, T. I. v. n. 164
Condé, (le Prince de) voyez *Enguien*. Se possédoit admirablement bien dans la chaleur de l'action, T. III. 349. Son éloge, T. V. 101. 142 *& suiv.* Se retire à Chantilli, 80. 81. Combien cette retraite lui est glorieuse, 81. Sa mort, n. 142. Son parallele avec M. de Turenne, 278 *& suiv.*
Confidens, l'usage en a été sagement introduit sur le Théatre, T. IV. 155
Confucius, jugement sur ce Philosophe Chinois, T. V. 248
Connétable, espéce de Magistrat en Angleterre, T. VII. n. 178
Constance, de quel usage à ceux qui souffrent, T. V. 259 *& suiv.*
Constance, (Empereur) pere de Constantin le Grand; jusqu'où il poussa la tolérance pour les Chrétiens, T. III. n. 267
Controverses, aigrissent les esprits, T. IV. 318. Leur inutilité, T. V. 140 *& suiv.*
Controversistes, combien leur travail est inutile, T. V. 140 *& suiv.*
Conversation, comment il faut se conduire dans la conversation des femmes, T. III. 243. 244. Dans celle des hommes, 244 *& suiv.* Une délicatesse trop exquise combien incommode dans la conversation, 244
Conversion, ce que l'on sent dans la plûpart des conversions, T. V. 89. 90. Comment se font



Cohon, Evêque de Nifmes ; fon ftyle fleuri n'avoit ni force, ni folidité, T. IV. 187

Colbert, (Jean-Baptifte) Contrôlleur Général des Finances, indifpofe le Roi contre M. de Saint-Evremond, T. I. v. 54. S'oppofe à fon rappel, 99. 100. S'adoucit à cet égard, 124. 125. Forme l'Académie des Médailles, T. IX. 124

Colletet, peu accommodé des biens de la fortune, T. I. n. 7. Auteur du Monologue des Tuilleries, n. 14.

Colomby, parent & difciple de Malherbe, T. I. n. 15. Quelle Charge il avoit à la Cour, n. *ibid.* Se retire maudiffant fon fiécle, n. 16. 17

Comédie, l'abus que les François & les Efpagnols en ont fait, T. IV. 21 *& fuiv.*

Comédies faintes qu'on jouoit en France fous François I. Défordres caufés par ces fortes de repréfentations, T. I. v. 111. *& fuiv.* Voyez *Myftéres.*

Comédies, le plaifir & l'utilité qu'elles procurent, T. III. 235. 236

Comédie Italienne, ce que c'eft, T. IV. 28. Ses défauts, 31

Comédie Angloife, fon éloge, T. IV. 34. 35. Elle ne s'affujettit point fcrupuleufement aux régles, 38 *& fuiv.*

Comiques, les Comiques modernes négligent trop la peinture des mœurs, T. IV. 22

Commentateurs, leurs défauts, T. I. v. 10 *& fuiv.*

Comminges, (Madame de) fon éloge, T. III. 90 *& fuiv.*

Commun Jardin, Place de Londres, pourquoi ainfi appellée, T. VII. n. 177

Comparaifons ordinaires des Poëtes, combien ennuyeufes, T. III. 235. 236. Quand les comparaifons font eftimables, T. IV. 16. 17. Elles conviennent beaucoup plus au Poëme Epique qu'à la Tragédie, 17. Sont trop fréquentes dans

les Poëmes Epiques, T. V. 115. 116. Ont plus de ressemblance entre elles qu'avec les choses comparées, 115. N'embellissent pas toujours les sujets, 116. 117. Sont présentement usées, 105. Combien il est difficile d'y réussir, 218
Concetti Italiens, T. II. 252
Concile de Nicée (le second) qui autorise le culte des Images, tenu par les intrigues de la Princesse Irène, T. I. v. n. 164
Condé, (le Prince de) voyez *Enguien*. Se possédoit admirablement bien dans la chaleur de l'action, T. III. 349. Son éloge, T. V. 101. 142 *& suiv.* Se retire à Chantilli, 80. 81. Combien cette retraite lui est glorieuse, 81. Sa mort, n. 142. Son parallele avec M. de Turenne, 278 *& suiv.*
Confidens, l'usage en a été sagement introduit sur le Théatre, T. IV. 155
Confucius, jugement sur ce Philosophe Chinois, T. V. 248
Connétable, espéce de Magistrat en Angleterre, T. VII. n. 178
Constance, de quel usage à ceux qui souffrent, T. V. 259 *& suiv.*
Constance, (Empereur) pere de Constantin le Grand; jusqu'où il poussa la tolérance pour les Chrétiens, T. III. n. 267
Controverses, aigrissent les esprits, T. IV. 318. Leur inutilité, T. V. 140 *& suiv.*
Controversistes, combien leur travail est inutile, T. V. 140 *& suiv.*
Conversation, comment il faut se conduire dans la conversation des femmes, T. III. 243. 244. Dans celle des hommes, 244 *& suiv.* Une délicatesse trop exquise combien incommode dans la conversation, 244
Conversion, ce que l'on sent dans la plûpart des conversions, T. V. 89. 90. Comment se font

faites les converſions des Proteſtans en France, 140. 141
Coquette, caractére d'une Coquette, T. II. 84
Cordone, (Dom Antonio de) T. I. v. 87. Favori de Dom Juan, T. IV. n. 3. Il étoit ennemi déclaré de toutes les verſions, & pourquoi, 2. 3. Idée qu'il avoit des Princes, T. VI. 269. 270
Corneille, (Pierre) ſenſible aux louanges de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 98. 99. Caractére de ſon génie, 193. Comparé avec Racine, *ibid.* & T. VI. 17. 18. Habile à ſoutenir le caractére des femmes illuſtres, T. III. 147. Il fait parler ſes héros avec toute ſorte de bienſéance, 149. Combien ſon caractére eſt aimable ſur le Théatre, 148. 149. Son éloge, 240. 241. Ce qu'on peut trouver le plus à redire en lui, 240. Admirable lorſqu'il fait parler un Grec ou un Romain; ne ſe diſtingue plus des hommes ordinaires, lorſqu'il s'exprime par lui-même, 246. Il a outré le caractére de Titus, 318. Pourquoi il vint à déplaire à la multitude, 322. Il touche différemment les paſſions, ſelon les différens temps de ſa vie, 323. Combien il affectionnoit ſa *Sophoniſbe*, 190. Quelle part il croyoit que l'amour devoit avoir dans les Tragédies, 190. 191. Supérieur aux Anciens dans ſes Tragédies, T. IV. 15. 16. & T. VI. 18. 26. En quoi il a particuliérement excellé, 18. Court riſque de perdre ſa réputation à la repréſentation d'une de ſes meilleures Piéces, T. V. 18. 19
Cornuel, (Madame de) bon mot qu'elle dit d'une Dame, T. I. v. 213
Coſme III. Prince, (& enſuite Grand Duc de Toſcane) civilité qu'il fit à M. de Saint-Evremond, T. I. v. 93. 94. Lui envoyoit tous les ans de ſon meilleur vin, 94
Coſte, (Monſieur) cité, T. I. v. n. 223
Côteaux, (les) véritable origine de ce mot, T. I.

v. 32. 222. 223. Les trois *Côteaux*, T. VI. n. 278
Cotolendi, critique les Ouvrages de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 205 & *suiv.* Lui attribue un Ouvrage de sa façon, 218
Cotterie, terme bourgeois, T. I. 42
Couplet, (le Pere) son éloge, T. V. n. 250
Cour, quand un honnête-homme a droit de mépriser la Cour, T. II. 75 & *suiv.* Il ne faut pas condamner les magnificences de la Cour, T. VII. 58
Cour de France. portrait de la Cour de France dans les premieres années de la Régence d'Anne d'Autriche, T. III. 294 & *suiv.*
Cour Sainte, (la) Ouvrage du Pere Caussin, T. II. n. 61
Courbeville, Gentilhomme de M. de Rohan, accompagne Madame Mazarin dans sa fuite, T. VIII. 54. Soin qu'il prend d'elle dans une maladie qui lui survient à l'occasion d'une blessure qu'elle s'étoit faite au genoux, 57. 58. Pourquoi Madame Mazarin ne le renvoye pas quand elle est arrivée à Milan, 65. Tombe malade à Venise, & croit être empoisonné, 67 Ecrit des lettres contre M. de Nevers & contre M. de Rohan, *ibid.* & *suiv.* Madame Mazarin se résout à le renvoyer, 68. Il court risque en s'en allant d'être assassiné, *ibid.* Est mis en prison à Civita Vecchia, & implore le secours de Madame Mazarin pour l'en tirer, 70. 71. Elle obtient sa liberté, 71
Courtisans qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe; combien ridicules, T. II. 73. Leur génie, 135. Deviennent ridicules en vieillissant, 136
Convent, qualités que doit avoir une fille pour y être heureuse, T. III. 282 & *suiv.*
Convens, description vive des inconvéniens qui se



trouvent dans les Couvens, T. IV. 253 & *suiv.* T. V. 188 & *suiv.* Un honnête-homme ne doit pas s'y mettre, 190. Idée d'une Société préférable à celle des Couvens, 191. 192. D'où viennent les plus grands désordres des Couvens, T. IV. 256

Covvley, célèbre Poëte Anglois ; son éloge, T. I. v. 59. 60

Créance, doit être libre, pourvû qu'elle ne tende point à troubler la tranquillité publique, T. III. 266. Désordre prodigieux que la diversité de créance a produit, T. IV. 314

Cremutius Cordus, nomme dans une Histoire Brutus & Cassius *les derniers des Romains*, T. II. 209. Comment Auguste reçut cette liberté, & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous Tibere, *ibid.*

Créqui, (François de) Maréchal de France, T. II. 169. Son portrait, *ibid.* & *suiv.* Bat les Allemands, T. IV. 277. Regrets sur sa mort, T. V. 236

Crever, pourquoi on disoit au mois de Septembre, *Voici le temps où il faut crever*, T. V. 285

Critiques, les Critiques ne sont que de purs Grammairiens, T. III. 250. 251. Ils n'ont ordinairement ni goût, ni justesse d'esprit, ni délicatesse, *ibid.*

Crofts, (Mademoiselle) son éloge, T. IV. n. 249

Croze, (Monsieur Veyssiere de la) cité, T. I. v. n. 32

Curiosité de tout savoir, mauvais effet qu'elle produit quelquefois, T. III. 272. 273

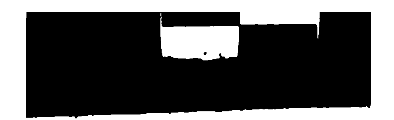
Cyneas, Ministre de Pyrrhus, son caractére, T. II. 149. 150

Cyrus, avec combien de soin il a été élevé, T. III. 254. 255

[redacted]

D

DACIER, admirateur peu judicieux d'Horace, T. IX. 47. 48. Ne devoit pas se mêler de faire entrer l'Ecriture Sainte dans ses Commentaires sur ce Poëte, 79
Dame, caractére d'une Dame engageante, T. II. 85
Dames Vénitiennes, leur esclavage, T. II. 302
Dames, n'avoir pas eu une intrigue, peut faire tort à leur réputation, T. III. 180. Portrait des Dames d'aujourd'hui, T. IX. 207 *& suiv.*
Dangeau (le Marquis de) va voir le Comte de Grammont pour le convertir, T. VI. n. 125
Décies, ce qu'on doit juger de leur dévoûment, T. II. 147. 148
Délicatesse tyrannique, T. II. 195. 196
Denis, (Saint) voyez *Saint Denis*. T. I. v.
Déplaisirs, voyez *Ennuis*. T. VII.
Dery, jeune garçon qui chantoit fort joliment;
[redacted]



Duc de Nevers & contre Madame Mazarin, n. 136. 137. Lance un trait satirique contre M. de Saint-Evremond, & pourquoi, 196. n. *ibid.* Son éloge, 194. & T. VI. 18. Quitte la Poësie pour se jetter dans l'Histoire, T. IV. 267. Maltraite Madame Mazarin dans un Sonnet contre M. le Duc de Nevers, T. V. 35. A bien sû profiter de la raison des Anciens, T. IV. n. 213. Admirateur outré des Anciens, il a fait des Ouvrages qui surpassent de beaucoup les leurs, T. VI. 26. Sa Satire contre les Femmes, 65. 97. 98. Sa Critique du style de Balzac & de Voiture, T. IX. 45. Sa Muse est toujours chaste, 62. Répand toute l'amertume de son fiel contre Perrault, dans ses Réflexions sur Longin, 144. Sa Critique refutée, 146. 147.

Deuil, il a ses charmes, T. III. 22

Dévotes, divers caractéres des Dévotes, T. V. 93 & *suiv.*

Dévotion, produite par l'infortune, T. III. 293. Deux sortes de dévotions ausquelles il ne faut pas résister, *ibid.* & *suiv.* La dévotion superstitieuse doit être évitée avec soin, 294. Maximes sur la dévotion, T. IV. 341. 342. Ce qu'on appelle dévotion n'est souvent qu'une vapeur de rate, T. V. 16. La dévotion est le dernier de nos amours, & pourquoi, T. V. 88. Comment elle se forme, T. IV. 256. T. V. 89 & *suiv.* 93 & *suiv.* Elle demande moins de lumiere que de soumission à la volonté de Dieu, 96. Deux écueils à éviter dans la dévotion, *ibid.* & *suiv.* En quoi consiste la véritable dévotion, T. VI. 151

Dévots, d'où vient la joie intérieure des ames dévotes, T. III. 268. N'ont pas toujours une foi vive & assûrée, T. IV. 256. 257. Avantages des véritables Dévots, T. V. 83. Il y a des Dévots qui aiment Dieu sans le bien croire, 87.

Caractére des Dévots du siécle, 54

Dieu, preuves de son existence, T. VII. 27 & *s.* Sa créance est le fondement de tous nos plaisirs, 34

Dieux, jusqu'où leur intervention est nécessaire au Poëme Epique, T. IV. 10. Combien ils étoient nécessaires dans les Poëmes des Anciens, T. V. 111. 112. Ils y sont tout, 110. On leur donne le ministére des actions les plus méchantes, 120. 121. Avantage qu'Epicure en a tiré, 122. Avec quelle précaution on devroit les faire entrer dans les Ouvrages, 122. 123

Digby, (le Chevalier) va en Hollande pour voir Descartes, T. I. v. 59. 60

Discernement, moyen d'avoir un bon discernement, T. V. 24

Disgraces, comment on peut les rendre supportables, T. VII. 43. 44. Ce qui nous touche le plus dans nos disgraces, 51

Disputes sur la foi & sur les œuvres, sur quoi fondées, T. III. 269 & *suiv.* *De Religion*, voyez *Religion.*

Docteur, caractére qu'on doit donner à un Docteur sur le Théatre, T. IV. 30. 31

Domitien, (l'Empereur) fit régler par Arrêt du Sénat, comment on devoit faire la sauce au Turbot, T. VI. 5

Douleur, elle ne doit pas être épuisée sur le Théatre, T. III. 324. 325. Quels effets produit cet épuisement dans les spectateurs, 323. Les grandes douleurs s'expriment mal par de longs discours. 324

Douvre, (Mylord) sa maison de Chively, T. IV. n. 223

Douza, préféroit Pétrone à Lucain, T. III. 44

Dragons, sans le ministére des Dragons, la Religion réformée subsisteroit encore en France, T. V. 140. 141

Droit, la science du Droit trop négligée des Par-

ticul ers ; néceſſaire aux Princes, T. III. 252
Dubourdieu, (Jean) fait l'éloge de Madame Mazarin, T. I. v. 192
Dumont, voyez *Cotolendi*.
Du Rutz, (Madame) envoyée en Angleterre par Monſieur Mazarin, T. I. v. 167

E

EAUX MINERALES, régime qu'il faut garder en les prenant, T. VI. 68. 69. 71
Eboli, (la Princeſſe d') pouvoir qu'elle avoit ſous Philippe II. Roi d'Eſpagne, T. III. 352
Ecoles de Théologie ; on y met en queſtion s'il y a un Dieu, T. II. 113
Ecrire, régles pour bien écrire, T. IX. 50 & *ſuiv.*
Eloquence, employée à ſe plaindre de ſes malheurs, combien ridicule, T. III. 314. 315. Caractére de la fauſſe Eloquence, T. IX. 2 & *ſuiv.* Mauvais goût qu'on a eu en France à ce ſujet, 23. Idée de la véritable Eloquence, 18. 19. Comment on peut l'acquérir, 24. 25
Emilie, juſtifiée ſur la conſpiration où elle fit entrer Cinna, T. IV. 232 & *ſuiv.*
Enclos, (Mademoiſelle de l') ſon éloge, T. I. v. 29. Sa mort, n. *ibid.* De quoi elle remercioit Dieu tous les matins, T. IV. 160. 161. Son éloge, 306 & *ſuiv.* T. VI. 74. 75
Enée, Héros de peu de mérite, T. IV. 6 & *ſuiv.* S'abandonne trop promptement & trop ſouvent aux pleurs, 9
Enéide, Fable éternelle, où les Dieux ont trop de part, T. IV. 11. 12
Enfans, ce qu'il faut juger de l'Arrêt que l'on fit en France, pour obliger les Enfans de faire choix d'une Religion à l'âge de ſept ans, T. IV. 320
Enfer, ce que c'eſt que l'Enfer des femmes, T. I. v. 241. 242. T. IV. 307

Enguien, (le Duc d') son amour pour les Lettres, T. I. v. n. 8. Fait M. de Saint-Evremond Lieutenant de ses Gardes, *ibid.* Lit avec lui les anciens Historiens, *ibid. & suiv.* Préfere la lecture de Pétrone à celle de Rabelais, 15. Employe M. de Saint-Evremond dans une négociation importante, 16. Lui ôte la Lieutenance de de ses Gardes, 19. Estime qu'il avoit pour lui *ibid.*
Ennuis, moyen de les adoucir, T. VII. 43. 44. Espéce d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptés; comment on peut l'acquérir, 54. 55
Entêtement, combien contraire à la raison, T. IX. 67
Envie, l'envie est capable d'empoisonner tous les plaisirs, T. VII. 53. 54
Epernon, (le Duc d') pere du Duc de Candale, son portrait, T. III. 164. 165
Epicure, sa secte la plus en vogue à Rome, T. II. 118. En quoi consistoit sa volupté, 103. 104. Donne la préférence à l'amitié sur toutes les autres vertus, T. IV. 154. Pourquoi il a ôté aux Dieux l'administration des choses du monde, T. V. 122. A cru que le souverain bien consistoit dans la volupté, 169. Il n'est pas facile de savoir ce qu'il entendoit par cette *volupté*, & pourquoi, *ibid.* Il a eu des ennemis & des partisans, mais leurs sentimens sont également outrés, *ibid. & suiv.* Ce qui a dû donner occasion à des jugemens si opposés, 172. 173. Juste idée de sa morale, 172 *& suiv.*
Epoux, si la qualité d'Epoux dégage de ce qu'on doit à la raison, a la justice & à l'humanité, T. VI. 151
Erard, maltraite la Duchesse Mazarin dans son Plaidoyé pour le Duc Mazarin, T. I. v. 190 *& suiv.* On lui en fait des reproches, & il tâche de se justifier, 193. A eu part à l'Ouvrage

de Cotolendi contre M. de Saint-Evremond, 205. 206. Ses injures contre la Nation Angloise, T. VI. 134 & *suiv.* Fauſſetés qu'il a débitées dans ſon *Plaidoyé* contre Madame Mazarin, 138 & *suiv.* Après avoir uſé ſon imagination à inventer & à ſeindre, il a recours à de vieilles Loix éteintes, 152. 153. Croit faire ſa cour au Roi de France, en déclamant injurieuſement contre le Roi Guillaume, 156. Ridiculité des accuſations qu'il forme contre Madame Mazarin, *ibid.* & *suiv.* N'a pas ſû ce que c'étoit qu'un Mylord, 158. 159. Critiqué, T. VIII. n. 50. n. 200. n. 207. Son Plaidoyé contre la Ducheſſe Mazarin, 98 & *suiv.* Portrait injurieux qu'il fait de la Nation Angloiſe, 115. Ses invectives contre le Roi Guillaume, 116 & *ſ.* 137 & *suiv.* Contre les Mylords, 125. Se juſtifie d'avoir calomnié Madame Mazarin dans ſon Plaidoyé, 114 & *suiv.* Remarques ſur ce Plaidoyé, 319 & *suiv.*

Eſcalade de Geneve, voyez *Geneve.*

Eſpagnols, les Auteurs de cette Nation qui décrivent les Aventures amoureuſes; pourquoi préférables à ceux des autres Nations qui ont écrit ſur ces mêmes matieres, T. III. 236. 237. Ils ſont plus fertiles dans leurs Piéces de galanteries, en inventions, que les François, & pourquoi, T. IV. 22. Mais ils ſont moins attachés qu'eux à la régularité & à la vraiſemblance, 24. La maniere de chanter des Eſpagnols eſt peu agréable, 47

Eſprits forts, lieront difficilement amitié avec les perſonnes crédules & ſuperſtitieuſes, T. IV. 158

Eſprit vaſte, voyez *Vaſte.*

Eſtime générale, tous les hommes en ſont avides, T. VII. 38 & *suiv.* S'ils peuvent véritablement l'acquérir, 41. 42. Il nous doit ſuffire d'avoir

lent leurs sollicitations pour l'engager à y retourner, 212. 213. Ses raisons pour ne pas quitter l'Angleterre, 213. Il tombe malade & meurt, 226. Son portrait & son caractére, 227. 228. On imprime en France quelques-uns de ses Ouvrages tout défigurés, 201 *& suiv.* On en fait la critique, 204. Ouvrages publiés sous son nom, qu'il désavoue, 180. 181. 216 *& suiv.* Sa lettre à Barbin qui lui avoit demandé son portrait & ses derniers Ecrits, 215 *& suiv.* On le sollicite en vain de publier ses Ouvrages, 214. 215. Y consent enfin, & en fait la révision, 222. Observations sur son style, 235 *& suiv.* Sur sa Poësie, 236. Plan de l'Edition de ses Œuvres, 237 *& suiv.* Anacronisme qu'il fait exprès dans une de ses Piéces, T. I. n. 31. Tourne en ridicule quelques Gentilshommes de Normandie qui s'étoient déclarés contre la Cour, T. II. 7. Le Duc de Longueville lui offre le Commandement de l'Artillerie, 11. Idée de quelques-unes de ses qualités, 21 *& suiv.* Défendu contre M. Nodot, T. III. n. 36. Sous qui il avoit fait sa Rhétorique, n. 64. Suit la Cour en Normandie, 158. Conseil qu'il donne au Duc de Candale pendant ce voyage, 162 *& suiv.* Il a sû gagner pleinement la confiance de ses amis, T. IV. 156. Combien il étoit sensible à leurs malheurs, 156. 157. Idée qu'il avoit de ses Vers, 279. 280. Caractére de son amitié, 296. 297. Se veut retirer du monde, T. V. 29. Dans quelle vûe il aimoit le commerce des belles femmes, 30. N'avoit pas été fort dévot dans sa jeunesse, 38. Est accusé d'indifférence, & pourquoi, n. 39. Est mécontent de Madame Mazarin, 24. 25. 44 *& suiv.* 158 *& suiv.* Comment il s'entretenoit quelquefois avec cette Duchesse, 102 *& suiv.* Dans quelle situation d'esprit il vivoit en Angleterre, 128. 129. 136. 195. 196. Ce qu'il pensoit sur les

plaisirs des champs, 145. 146. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi, 147. 148. Ouvrage de Sarazin qu'on lui attribue, 168. 169. Se plaint de ce qu'on lui attribue des Ouvrages où il n'a aucune part, T. VI. 180. 190. Voyez *Ouvrages*. Se raille sur ses cheveux gris, ses lunettes & sa calotte, 30 *& suiv.* Son éloge, 81. 82. Comparé avec Ovide, *ibid.* 84. Ce que lui ont été les Maréchaux de Clerembault & de Créqui, 103. Fait lui-même son portrait, 120 *& suiv.* Son attachement pour la vie, 52. 53. 117. 125 *& suiv.* 238. Comment il souhaite de mourir, 128. Se raille sur la malpropreté de ses chiens, 176. Le cas qu'il faisoit du Dictionnaire de M. Bayle, n. 187. 291 *& suiv.* Son jugement sur la critique & sur l'apologie de ses propres Ouvrages, 191 *& suiv.* Combien il est touché de la mort de Madame Mazarin, 248 *& suiv.* 254. 255. 260. 261. 264. Sa situation d'esprit dans sa derniere maladie, 332. A eu part à l'apologie ironique du Duc de Beaufort, T. VII. n. 1. A répondu au Plaidoyé de M. Erard contre la Duchesse Mazarin, T. VIII. n. 98

Euripide, blâmé d'avoir donné si peu d'amour à Achile pour Iphigénie, T. III. 319

Expressions, elles doivent être honnêtes, T. IX. 55 *& suiv.* Pourquoi celles qui sont trop libres déplaisent dans un certain âge, 56. Honnêteté des expressions louée dans Despréaux, 62. Dans Virgile, *ibid.* Dans Homere, *ibid.*

F

F*ABIUS*, (Quintus) son caractere, T. II. 164

Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent, T. II. 145. 146

Factum pour la Duchesse Mazarin, T. VIII. 221

lent leurs ſollicitations pour l'engager à y retourner, 212. 213. Ses raiſons pour ne pas quitter l'Angleterre, 213. Il tombe malade & meurt, 226. Son portrait & ſon caractére, 227. 228. On imprime en France quelques-uns de ſes Ouvrages tout défigurés, 201 *&* *ſuiv.* On en fait la critique, 204. Ouvrages publiés ſous ſon nom, qu'il déſavoue, 180. 181. 216 *&* *ſuiv.* Sa lettre à Barbin qui lui avoit demandé ſon portrait & ſes derniers Ecrits, 215 *&* *ſuiv.* On le ſollicite en vain de publier ſes Ouvrages, 214. 215. Y conſent enfin, & en fait la réviſion, 222. Obſervations ſur ſon ſtyle, 235 *&* *ſuiv.* Sur ſa Poëſie, 236. Plan de l'Edition de ſes Œuvres, 237 *&* *ſuiv.* Anacroniſme qu'il fait exprès dans une de ſes Piéces, T. I. n. 31. Tourne en ridicule quelques Gentilshommes de Normandie qui s'étoient déclarés contre la Cour, T. II. 7. Le Duc de Longueville lui offre le Commandement de l'Artillerie, 11. Idée de quelques-unes de ſes qualités, 21 *&* *ſuiv.* Défendu contre M. Nodot, T. III. n. 36. Sous qui il avoit fait ſa Rhétorique, n. 64. Suit la Cour en Normandie, 158. Conſeil qu'il donne au Duc de Candale pendant ce voyage, 162 *&* *ſuiv.* Il a ſû gagner pleinement la confiance de ſes amis, T. IV. 156. Combien il étoit ſenſible à leurs malheurs, 156. 157. Idée qu'il avoit de ſes Vers, 279. 280. Caractére de ſon amitié, 296. 297. Se veut retirer du monde, T. V. 29. Dans quelle vûe il aimoit le commerce des belles femmes, 30. N'avoit pas été fort dévot dans ſa jeuneſſe, 38. Eſt accuſé d'indifférence, & pourquoi, n. 39. Eſt mécontent de Madame Mazarin, 24. 25. 44 *&* *ſuiv.* 158 *&* *ſuiv.* Comment il s'entretenoit quelquefois avec cette Ducheſſe, 102 *&* *ſuiv.* Dans quelle ſituation d'eſprit il vivoit en Angleterre, 128. 129. 136. 195. 196. Ce qu'il penſoit ſur les

plaisirs des champs, 145. 146. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi, 147. 148. Ouvrage de Sarazin qu'on lui attribue, 168. 169. Se plaint de ce qu'on lui attribue des Ouvrages où il n'a aucune part, T. VI. 180. 190. Voyez *Ouvrages*. Se raille sur ses cheveux gris, ses lunettes & sa calotte, 30 *& suiv.* Son éloge, 81. 82. Comparé avec Ovide, *ibid.* 84. Ce que lui ont été les Maréchaux de Clerembault & de Créqui, 103. Fait lui-même son portrait, 120 *& suiv.* Son attachement pour la vie, 52. 53. 117. 125 *& suiv.* 238. Comment il souhaite de mourir, 128. Se raille sur la malpropreté de ses chiens, 176. Le cas qu'il faisoit du Dictionnaire de M. Bayle, n. 187. 291 *& suiv.* Son jugement sur la critique & sur l'apologie de ses propres Ouvrages, 191 *& suiv.* Combien il est touché de la mort de Madame Mazarin, 248 *& suiv.* 254. 255. 260. 261. 264. Sa situation d'esprit dans sa derniere maladie, 332. A eu part à l'apologie ironique du Duc de Beaufort, T. VII. n. 1. A répondu au Plaidoyé de M. Erard contre la Duchesse Mazarin, T. VIII. n. 98

Euripide, blâmé d'avoir donné si peu d'amour à Achile pour Iphigénie, T. III. 319

Expressions, elles doivent être honnêtes, T. IX. 55 *& suiv.* Pourquoi celles qui sont trop libres déplaisent dans un certain âge, 56. Honnêteté des expressions louée dans Despréaux, 62. Dans Virgile, *ibid.* Dans Homere, *ibid.*

F

FABIUS, (Quintus) son caractere, T. II. 164

Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent, T. II. 145. 146

Factum pour la Duchesse Mazarin, T. VIII. 221

& suiv. Ce qui a donné lieu de le publier, 218. 219. On y maltraite la Nation Angloise, 263. 264

Faret, célébré comme un illustre débauché, par Saint-Amand, & pourquoi, T. I. n. 6

Favoris, quels sentimens on doit avoir pour les Favoris, T. II. 77. 78. Plus respectés en France qu'en Espagne, T. III. 166. Combien le poste d'un Favori est délicat, T. IV. 153. 154

Femme accomplie, son portrait, T. III. 103 *& suiv.* Jugement sur ce portrait, 112. 113

Femme, combien une Femme est à charge à son Mari, T. VI. 94 *& suiv.* Dans quelle situation d'esprit elle doit être lorsqu'elle apprend la mort de son Epoux, 171. 172. En quel cas une Femme peut être privée de ses conventions matrimoniales, T. VIII. 120. 121. Idée avantageuse qu'une Femme doit avoir de son Mari, lorsqu'elle n'en est point maltraitée, 155

Femmes, voyez *Enfer*. Quelle perte leur est plus sensible, T. III. 22. Jusqu'où va leur attachement à la beauté, 24. 25. Sur quoi est fondé le jugement qu'elles font du mérite, 243. Qui leur plaît le mieux au défaut des amans, *ibid.* Moyens de les satisfaire dans la conversation, *ibid.* *Femmes* d'un caractére extraordinaire, 244. Leur grand crédit dans les Cours, 352. T. IV. 160. Pourquoi on a voulu les exclure du maniement des affaires, 159 *& suiv.* D'où vient le peu d'attachement que les Grands Hommes avoient pour elles, T. IV. 292. Caractére des Femmes de ce temps, T. VI. 168. Comment les Femmes deviennent dévotes, 214. 215. Leur dévotion n'est souvent qu'une vapeur de rate, 215. Leur portrait, T. VII. 230 *& suiv.* Caractére d'une Femme poussée à bout par les brutalités de son Mari, 71 *& suiv.* D'une [illegible] & extravagante,

Feuillantines, espéce de chansons galantes ; pourquoi ainsi nommées, T. II. 60
Fevre, (M. le) Médecin célébre, & ami de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 184. 226. 239. 243. Son éloge, T. V. n. 246
Filles de joie envoyées en Amérique, T. V. 235. On pardonne leurs foiblesses en Hollande plus aisément que dans les autres Pays, T. VII. n. 154
Floridor, très-bon Acteur, T. V. 19
Florus, Réflexions libres & judicieuses de cet Historien, T. II. 124 125
Foi ; Dieu seul peut nous donner une foi sûre & véritable, T. V. 87
Folie, différentes espéces de folie, T. II. 354
Fontaine ; (de la) on veut l'attirer en Angleterre, T. I. v. 183. T. VI. 73. Son éloge, 193. T. V. 219. Idée de sa morale, 224. 225. 233. 234. Ses Ouvrages sont au-dessus de tout ce que les Anciens auroient pû faire dans ce genre, T. VI. 18. 27. L'âge avoit affoibli son esprit, 73. S'il en étoit plus malheureux, 77. Sa mort, *ibid.*
Fontenelle, le cas que Madame Mazarin faisoit de ses entretiens sur la pluralité des Mondes, T. V. n. 149
Fore ; (le Marquis de) M. de Saint-Evremond se bat en duel contre lui, T. I. v. 33
Fouquet, Sur-Intendant des Finances, est arrêté & mis au Château d'Angers, T. I. v. n. 54. Transféré à Pignerol où il meurt, n. 133
France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit y ont régné tour-à-tour, T. V. 17 *& suiv.* Exemples de cela, 19. Quelle en est la cause, *ibid. & suiv.* La multitude y étouffe le petit nombre de connoisseurs, 20. La raison est assez rare en France, mais quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers, 20. 21. Pourquoi elle n'est plus en état d'assujettir le reste de l'Europe, 300. 301. La

vertu y eſt à la mode, T. VI. 123

François I. favoriſoit les repréſentations des Comédies ſaintes qu'on jouoit de ſon temps, T. I. v. 110

François, s'ils ſont aimés des Anglois, T. II. 261. 262. Caractére d'un Voyageur François, 294 & *ſuiv.* En quoi ils excellent ſur les Anciens, T. III. 47. Un de leurs grands défauts, 141. Sont quelquefois trop prévenus en faveur du génie de leur Nation, 247. 248. Leur caractére par rapport à la liberté, 166. L'emportent ſur toute autre Nation dans la Tragédie, T. IV. 19. Admirent quelquefois les Tragédies qui excitent des mouvemens trop foibles, 20. Mérite des François qui penſent, 36. Supérieurs à toute autre Nation, pour la maniere de chanter, 48 & *ſuiv.* Ils ont beſoin de beaucoup de temps & d'application pour bien poſſéder ce qu'ils chantent, 49. 50. Quoique leur génie ordinaire paroiſſe aſſez médiocre, ceux qui ſe diſtinguent parmi eux ſont capables de produire les plus belles choſes, T. V. 17. Les François ne ſont pas toujours juſtes eſtimateurs du mérite des hommes & des ouvrages d'eſprit, 18. 19. Se laiſſent trop entraîner au charme de la nouveauté, 20. Leur caprice a quelque choſe de ſi noble, que les Etrangers renoncent à leur bon ſens pour s'y ſoumettre, 21. Avantage que les François tirent de cette prévention, *ibid.* Les Etrangers connoiſſent mieux le prix de nos Ouvrages, que nous-mémes, 22

Françoiſe; caractére d'une Françoiſe bourgeoiſe & coquette, T. II. 294

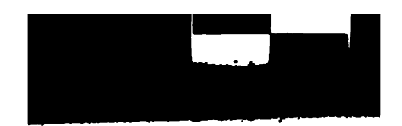
G

GALANTERIES; il n'en faut point avoir qui durent long-temps, T. IX. 221
Gallvvay, (le Comte de) Exécuteur Testamentaire de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 227
Gascons, Marquis Gascon, brillant avec un faux air de la Cour; son caractére, T. II. 253 & *suiv.* Sa maniere de voyager, 293 & *suiv.*
Gassendi; ce qu'il pensoit sur les spéculations de la Philosophie, T. I. v. 6
Gassion; (le Maréchal de) caractére de sa valeur, T. III. 347
Gaulmin, idée de sa Religion, T. V. 249
Gaulois, battent les Romains à la Journée d'Allie, T. II. 170. Leur état lorsque César les conquit, T. III. 12. 13
Gazette de Londres, quand on commença à la publier, T. I. v. n. 79
Générosité; il y a une générosité sordide, qui n'est qu'une espéce de trafic, T. III. 257. Combien la générosité, sans la justice, est défectueuse, 261. 262
Geneve, comment elle fut sauvée de l'Escalade des Savoyards, T. VI. n. 241. La chanson qu'on y chante tous les ans le jour de l'Escalade; par qui faite, n. 244
Géographie gourmande, livre à donner au Public, T. V. 314
Germanicus devient suspect à Tibere, pour avoir appaisé les Légions, T. II. 214. 215
Givri, surnommé *le Brave*, T. III. n. 346. Caractére de sa valeur, 346
Godeau, caractére de ses Poësies, T. I. n. 5. Son *Benedicite*, une de ses meilleures Piéces, n. 9
Godolphin, (Mylord) son éloge, T. VI. 41. Sa mort, n. *ibid.*

ibaud, son caractére, T. I. n. 6. Il étoit Protestant, n. 38
nberville, son antipathie pour le mot de *Car*, T. I. n. 38. Son Roman de Polexandre, n. *ibid.*
ondrin, Archevêque de Sens, fait réordonner quelques Prêtres, & pourquoi, T. I. v. 31
ongora, (Don Louis de) Poëte Espagnol; abregé de sa vie, T. VI. n. 22. Jugement sur ses Ouvrages, *ibid.*
Goris, à quoi il attribue la mort de Descartes, T. I. v. 63
Gournai, (Mademoiselle de) fille d'alliance de Montagne, dont elle a publié les *Essais* avec une Préface de sa façon, T. I. n. 26. Se déclare pour les expressions surannées, *ibid.*
Goût; il faut accommoder notre goût à notre santé, T. III. 288
Goût; combien le bon goût est rare parmi les Savans, T. III. 249. Comment on peut avoir le goût exquis en matiere d'esprit, T. V. 23. 24
Graccus, son caractére, T. II. 190
Grace; maxime importante d'un Courtisan sur la maniere de demander une grace à son Prince, T. III. 326
Grammairiens, peu capables de raisonner juste, T. IX. 79. A quoi ils devroient se borner, *ibid.*
Grammont, (le Comte de) bon mot qu'il dit dans l'agonie, T. I. v. 199. T. VI. 124. 125. Son éloge, T. III. 164. T. V. 251 & *suiv.* T. VI. 70. 164. Revient d'une dangereuse maladie, n, 119. Son Epitaphe, *ibid.* Devient dévot, n. 180
123. Sa mort, 26
Grands, leur adresse pour s'empêcher de faire des graces, T. III.
Grands Hommes; les plus Grands Hommes d l'Antiquité ont eu peu d'attachement pour l Femmes, & pourquoi, T. IV. 2

Gratot faisoit peur au Cardinal Mazarin, T. I. v. n. 45
Greaterik, (Valentin) Irlandois, passe en Angleterre, après avoir long-temps abusé l'Irlande, T. III. n. 71
Greatrak's, guérisons miraculeuses qu'il fait par le seul attouchement, T. I. v. 82 & *suiv.* On va à lui en foule de tous côtés, 83. La vérité de ses guérisons, attestée par des personnes éclairées & d'une probité reconnue, 84. Il se trouve enfin qu'elles n'étoient fondées que sur la crédulité du Public, 85
Grèce; avantages qu'en ont tirés les autres Nations, T. II. 117
Grecs; (les) Eglise des Protestans François refugiés à Londres, pourquoi ainsi appellée, T. V. n. 307
Grotius, éloge de ses Ecrits, & en particulier de son Livre *De Jure Belli & Pacis*, T. III. 252. Ce qui lui a manqué pour être parfait Historien, 330. Comment il définissoit la Hollande, 351
Guerre; la science de la Guerre passe d'une Nation à une autre, T. II. 140. 141. Combien le mérite de la Guerre donne du relief dans le monde, T. III. 167
Guerre Punique; quel fut le véritable sujet de la premiere Guerre Punique, T. II. 152. 153
Guiche, (le Comte de) obtient son retour en France par le crédit du Comte de Grammont, T. III. n. 121. Son ajustement ridicule, T. IV. 216. 217
Guidon du Duc de Montpensier, grand Convertisseur, T. IX. 210. 211
Guillaume III. Roi d'Angleterre, est blessé au bord de la Boyne, T. V. 321. Passe cette Riviere & bat l'Armée du Roi Jacques, 324. 325. Combien il est touché de la mort de la Reine son épouse, T. VI. 80. Sa délicatesse pour les

Caractére des Dévots du siécle, 54
Dieu, preuves de son existence, T. VII. 27 *& s.* Sa créance est le fondement de tous nos plaisirs, 34
Dieux, jusqu'où leur intervention est nécessaire au Poëme Epique, T. IV. 10. Combien ils étoient nécessaires dans les Poëmes des Anciens, T. V. 111. 112. Ils y font tout, 110. On leur donne le ministére des actions les plus méchantes, 120. 121. Avantage qu'Epicure en a tiré, 122. Avec quelle précaution on devroit les faire entrer dans les Ouvrages, 122. 123
Digby, (le Chevalier) va en Hollande pour voir Descartes, T. I. v. 59. 60
Discernement, moyen d'avoir un bon discernement, T. V. 24
Disgraces, comment on peut les rendre supportables, T. VII. 43. 44. Ce qui nous touche le plus dans nos disgraces, 52
Disputes sur la foi & sur les œuvres, sur quoi fondées, T. III. 269 *& suiv. De Religion*, voyez



ticuliers ; néceſſaire aux Princes, T. III. 252
Dubourdieu, (Jean) fait l'éloge de Madame Mazarin, T. I. v. 192
Dumont, voyez *Cotolendi.*
Du Rutz, (Madame) envoyée en Angleterre par Monſieur Mazarin, T. I. v. 167

E

EAUX MINERALES, régime qu'il faut garder en les prenant, T. VI. 68. 69. 71
Eboli, (la Princeſſe d') pouvoir qu'elle avoit ſous Philippe II. Roi d'Eſpagne, T. III. 352
Ecoles de Théologie ; on y met en queſtion s'il y a un Dieu, T. II. 113
Ecrire, régles pour bien écrire, T. IX. 50 & *ſuiv.*
Eloquence, employée à ſe plaindre de ſes malheurs, combien ridicule, T. III. 314. 315. Caractére de la fauſſe Eloquence, T. IX. 2 & *ſuiv.* Mauvais goût qu'on a eu en France à ce ſujet, 23. Idée de la véritable Eloquence, 18. 19. Comment on peut l'acquérir, 24. 25
Emilie, juſtifiée ſur la conſpiration où elle fit entrer Cinna, T. IV. 232 & *ſuiv.*
Enclos, (Mademoiſelle de l') ſon éloge, T. I. v. 29. Sa mort, n. *ibid.* De quoi elle remercioit Dieu tous les matins, T. IV. 160. 161. Son éloge, 306 & *ſuiv.* T. VI. 74. 75
Enée, Héros de peu de mérite, T. IV. 6 & *ſuiv.* S'abandonne trop promptement & trop ſouvent aux pleurs, 9
Enéide, Fable éternelle, où les Dieux ont trop de part, T. IV. 11. 12
Enfans, ce qu'il faut juger de l'Arrêt que l'on fit en France, pour obliger les Enfans de faire choix d'une Religion à l'âge de ſept ans, T. IV. 320
Enfer, ce que c'eſt que l'Enfer des femmes, T. I. v. 241. 242. T. IV. 307

Enguien, (le Duc d') son amour pour les Lettres, T. I. v. n. 8. Fait M. de Saint-Evremond Lieutenant de ses Gardes, *ibid.* Lit avec lui les anciens Historiens, *ibid.* & *suiv.* Préfere la lecture de Pétrone à celle de Rabelais, 15. Employe M. de Saint-Evremond dans une négociation importante, 16. Lui ôte la Lieutenance de de ses Gardes, 19. Estime qu'il avoit pour lui *ibid.*

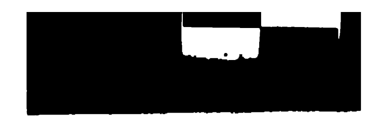
Ennuis, moyen de les adoucir, T. VII. 43. 44. Espéce d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptés; comment on peut l'acquérir, 54. 55

Entêtement, combien contraire à la raison, T. IX. 67

Envie, l'envie est capable d'empoisonner tous les plaisirs, T. VII. 53. 54

Epernon, (le Duc d') pere du Duc de Candale, son portrait, T. III. 164. 165

Epicure, sa secte la plus en vogue à Rome, T. II.



de Cotolendi contre M. de Saint-Evremond, 205. 206. Ses injures contre la Nation Angloise, T. VI. 134 & *suiv.* Faussetés qu'il a débitées dans son *Plaidoyé* contre Madame Mazarin, 138 & *suiv.* Après avoir usé son imagination à inventer & à feindre, il a recours à de vieilles Loix éteintes, 152. 153. Croit faire sa cour au Roi de France, en déclamant injurieusement contre le Roi Guillaume, 156. Ridiculité des accusations qu'il forme contre Madame Mazarin, *ibid.* & *suiv.* N'a pas sû ce que c'étoit qu'un Mylord, 158. 159. Critiqué, T. VIII. n. 50. n. 200. n. 207. Son Plaidoyé contre la Duchesse Mazarin, 98 & *suiv.* Portrait injurieux qu'il fait de la Nation Angloise, 115. Ses invectives contre le Roi Guillaume, 116 & *s.* 137 & *suiv.* Contre les Mylords, 125. Se justifie d'avoir calomnié Madame Mazarin dans son Plaidoyé, 114 & *suiv.* Remarques sur ce Plaidoyé, 319 & *suiv.*

Escalade de Geneve, voyez *Geneve.*

Espagnols, les Auteurs de cette Nation qui décrivent les Aventures amoureuses; pourquoi préférables à ceux des autres Nations qui ont écrit sur ces mémes matieres, T. III. 236. 237. Ils sont plus fertiles dans leurs Piéces de galanteries, en inventions, que les François, & pourquoi, T. IV. 22. Mais ils sont moins attachés qu'eux à la régularité & à la vraisemblance, 24. La maniere de chanter des Espagnols est peu agréable, 47

Esprits forts, lieront difficilement amitié avec les personnes crédules & superstitieuses, T. IV. 158

Esprit vaste, voyez *Vaste.*

Estime générale, tous les hommes en sont avides, T. VII. 38 & *suiv.* S'ils peuvent véritablement l'acquérir, 41. 42. Il nous doit suffire d'avoir

l'estime des personnes sages, quoiqu'il ne faille pas négliger celle du Peuple, 42
Estoile, (de l') un des cinq Auteurs, T. I. n. 5
Estomac, éloge d'un bon Estomac, T. VI. 231
Estrées, (le Maréchal d') se marie à l'âge de quatre-vingt-onze ans, T. IV. n. 296. Ses liaisons avec M. de Senecterre, 298
Etude, l'Etude a je ne sai quoi de sombre, qui ôte les agrémens naturels, T. II. 65
Etlan, (le Comte d') on lui attribue un Ouvrage de M. de Saint-Evremond, T. I. v. n. 12
Eumolpe, si le faux Eumolpe de Pétrone est le véritable Séneque, T. III. 27
Evremond, (Saint) Abbé de Fontenay-sur-Orne en Bessin, T. I. v. n. 4
Evremond, (Saint) Terre, voyez *Saint-Evremond.*
Evremond, (Charles de Saint-Denis, Sieur de Saint) sa famille, T. I. v. 2 *&* 3. Sa naissance, 4. Ses études, *ibid. & suiv.* Prend le parti des armes, 5. Cultive la Philosophie & les Belles-Lettres, *ibid.* S'attire l'estime des Généraux, 8. Le Duc d'Enguien, ensuite Prince de Condé, lui donne la Lieutenance de ses Gardes, *ibid.* Assiste aux lectures de ce Prince, & s'attache à les lui rendre agréables & instructives, *ibid. & suiv.* Est blessé à la Bataille de Nortlingue, 14. Porte le Cardinal Mazarin à approuver le siége de Dunkerque, 16. Offense le Prince de Condé, & perd la place qu'il avoit auprès de lui, 18. 19. Estime que ce Prince eut toujours pour lui, 19. Va en Normandie, & refuse de prendre parti contre la Cour, 20 *& suiv.* Suit la Cour en Normandie, 21. Est fait Maréchal de Camp, 23. Sert dans la Guerre de Guienne, 26. Est mis à la Bastille, & pourquoi, *ibid.* Sert en Flandres, 27. Est sensible à la joie & au plaisir de la Table, 29. Est un des trois *Côteaux*, 30. Se

bat en duel, 33. Accompagne le Cardinal Mazarin qui alloit conclure la Paix des Pyrénées, 35. Sa lettre au Marquis *de Créqui*, où il découvre les motifs de cette Paix, 36 *& suiv.* Cette lettre tombe entre les mains des Ministres, 53. Ils la représentent au Roi comme un crime d'Etat, & font expédier un ordre pour le mettre à la Bastille, 55. Il en est averti, & se retire en Hollande, *ibid.* Apologie de cet Ecrit, 56. Idée qu'il en avoit lui-même, 56. 57. 75. 76. 88 *& suiv.* 175. 176. Il passe en Angleterre, 56. 57. Ses meilleurs amis à cette Cour, 57 *& suiv.* Son commerce avec les Gens de Lettres, 58. 59. Sa *Lettre au Maréchal de Grammont*, où il justifie son Ecrit sur la Paix des Pyrénées, 73. 74. Il repasse en Hollande pour le rétablissement de sa santé, 77. Ses habitudes à la Haye, 78. Il va voir la Flandre, 87. Sa lettre à M. le Marquis de Lionne, où il fait son apologie, 88 *& suiv.* Charles II. l'appelle en Angleterre, & lui donne une pension, 102. 103. Il savoit le secret du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, 132. Tâche en vain de rompre l'attachement de cette Duchesse pour le Prince Monaco, *ibid. & suiv.* Il perd sa pension par la mort de Charles II. 175. Sollicite son retour en France, *ibid.* Ecrit au Roi à ce sujet, *ibid.* Sa *Lettre au Maréchal de Créqui*, en lui envoyant celle qu'il écrivoit au Roi, 175 *& suiv.* Refuse une Charge qu'on lui offre à la Cour d'Angleterre, 181. 182. La révolution arrivée dans ce Royaume lui est avantageuse, 188. 189. Le Roi Guillaume lui donne des marques de sa faveur, 189. Louis XIV. lui fait dire qu'il peut revenir en France, *ibid.* Il préfere le séjour d'Angleterre, 190. Fait une perte irréparable par la mort de Madame Mazarin, 211. 212. Les amis qu'il avoit en France renouvel-

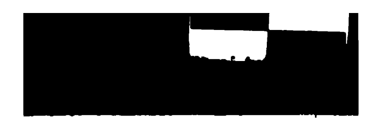
Justinien ; ce qu'on doit penser sur la Novelle de Justinien, qui défend aux femmes de manger avec des hommes, sans la permission de leurs maris, T. VI. 153. Sa Novelle contre les femmes, T. VIII. 121. Si elle a lieu en France, 122
Juvenal, blâmé d'avoir représenté les déréglemens des Romains avec trop de liberté, T. IX. 60. 61. Justifié contre cette censure, n. 61

K

KENSINGTON, appellé le Cimetiere de Londres, & pourquoi, T. VI. n. 39

L

LANGUE Latine, en quel temps elle a été dans sa perfection, T. IV. 185 & *suiv.*
Langue Françoise, par qui elle a été mise dans sa perfection, T. IV. 188
Lavardin, Evêque du Mans ; s'il étoit Athée, T. I. v. 31 & *suiv.* Caractére de son génie, T. II. 81
Lausun, (le Comte de) travaille à servir M. de Saint-Evremond, T. I. v. 85 & *suiv.* 100. 101. Relégué dans la Citadelle de Pignerol, & pourquoi, n. 103. Est mis en liberté, *ibid.*
Lecture ; quelle lecture doit faire un honnête-homme relégué à la campagne, T. III. 285 & *suiv.*
Leontium, Elève d'Epicure, T. V. 173
Leti, (Gregorio) grossissoit la Cour de Madame Mazarin, T. I. v. 165. Son Histoire de Sixte-Quint, T. IV. 324
Lettre ; délicatesse sur une suscription de Lettre, arme l'Angleterre contre la France, T. III. 352



plaisirs des champs, 145. 146. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi, 147. 148. Ouvrage de Sarazin qu'on lui attribue, 168. 169. Se plaint de ce qu'on lui attribue des Ouvrages où il n'a aucune part, T. VI. 180. 190. Voyez *Ouvrages*. Se raille sur ses cheveux gris, ses lunettes & sa calotte, 30 *& suiv.* Son éloge, 81. 82. Comparé avec Ovide, *ibid.* 84. Ce que lui ont été les Maréchaux de Clerembault & de Créqui, 103. Fait lui-même son portrait, 120 *& suiv.* Son attachement pour la vie, 52. 53. 117. 125 *& suiv.* 238. Comment il souhaite de mourir, 128. Se raille sur la malpropreté de ses chiens, 176. Le cas qu'il faisoit du Dictionnaire de M. Bayle, n. 187. 291 *& suiv.* Son jugement sur la critique & sur l'apologie de ses propres Ouvrages, 191 *& suiv.* Combien il est touché de la mort de Madame Mazarin, 248 *& suiv.* 254. 255. 260. 261. 264. Sa situation d'esprit dans sa derniere maladie, 332. A eu part à l'apologie ironique du Duc de Beaufort, T. VII. n. 1. A répondu au Plaidoyé de M. Erard contre la Duchesse Mazarin, T. VIII. n. 98

Euripide, blâmé d'avoir donné si peu d'amour à Achile pour Iphigénie, T. III. 319

Expressions, elles doivent être honnêtes, T. IX. 55 *& suiv.* Pourquoi celles qui sont trop libres déplaisent dans un certain âge, 56. Honnêteté des expressions louée dans Despréaux, 62. Dans Virgile, *ibid.* Dans Homere, *ibid.*

F

FABIUS, (Quintus) son caractere, T. II. 164

Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent, T. II. 145. 146

Factum pour la Duchesse Mazarin, T. VIII. 221

France. 138 & *suiv.* Son eloge. T. IV. 274
L[illegible], le Comte de : sa beauté. T. IV. 218
L[illegible], le Marquis de : la part qu'il a eue aux conv[illegible]ons des Reformés en France. T. V. 142. Fa[illegible] à l'Academie des Medailles, T. IX. 125. 126
Lucain, idée qu'il donne de la Religion de César, T. III. n. 6. Blâmé par Petrone d'avoir fait une Histoire en vers. T. IV. 11. 12. Avec combien de [illegible] il a exprimé le caractere de ses Héros. T. V. 126. 127
Lucrece, le Poëte : a mis trop d'obscénités à la fin de son quatrième Livre. T. IX. 62. On lui attribue un vers de Stace. 63
L[illegible], fameux Musicien : le cas qu'il faisoit des airs de Boesset. T. V. 19
Lulli, ses premiers Opera. T. I. v. 148. Son eloge. T. IV. 4[illegible]. T. V. 1[illegible] & *suiv.* Jugement sur quatre de ses Opera. *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, & *Atys*, T. IV. 92. 93. Son caractere, T. V. 159 & *suiv.*



M



Feuillantines, espéce de chansons galantes ; pourquoi ainsi nommées, T. II. 60

Fevre, (M. le) Médecin célébre, & ami de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 184. 226. 239. 243. Son éloge, T. V. n. 246

Filles de joie envoyées en Amérique, T. V. 235. On pardonne leurs foiblesses en Hollande plus aisément que dans les autres Pays, T. VII. n. 154

Floridor, très-bon Acteur, T. V. 19

Florus, Réflexions libres & judicieuses de cet Historien, T. II. 124 125

Foi ; Dieu seul peut nous donner une foi sûre & véritable, T. V. 87

Folie, différentes espéces de folie, T. II. 354

Fontaine ; (de la) on veut l'attirer en Angleterre, T. I. v. 183. T. VI. 73. Son éloge, 193. T. V. 219. Idée de sa morale, 224. 225. 233. 234. Ses Ouvrages sont au-dessus de tout ce que les Anciens auroient pû faire dans ce genre, T. VI. 18. 27. L'âge avoit affoibli son esprit, 73. S'il en étoit plus malheureux, 77. Sa mort, *ibid.*

Fontenelle, le cas que Madame Mazarin faisoit de ses entretiens sur la pluralité des Mondes, T. V. n. 149

Fore ; (le Marquis de) M. de Saint-Evremond se bat en duel contre lui, T. I. v. 33

Fouquet, Sur-Intendant des Finances, est arrêté & mis au Château d'Angers, T. I. v. n. 54. Transféré à Pignerol où il meurt, n. 133

France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit y ont régné tour-à-tour, T. V. 17 *& suiv.* Exemples de cela, 19. Quelle en est la cause, *ibid. & suiv.* La multitude y étouffe le petit nombre de connoisseurs, 20. La raison est assez rare en France, mais quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers, 20. 21. Pourquoi elle n'est plus en état d'assujettir le reste de l'Europe, 300. 301. La

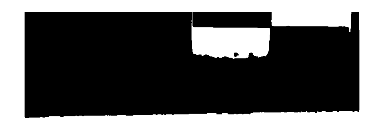
nes avoient pris fin, T. IX. 187 & *suiv.*
Mancinus (Hostilius) fait un Traité honteux avec les Numantins, T. II. 189. 190
Manieres; nos manieres sont très-différentes de celles des Anciens, T. IV. 269. 270
Marguetel, (Gilles de) Baron de Saint-Denis le Guast, T. I. v. 2. Prend alliance avec Magdeleine Martel, *ibid.*
Marguetel (Jean) prend le nom de Saint-Denis, T. I. v. 2. 3
Mari; en quel cas un Mari rompt la société contractée avec sa Femme, T. VI. 151. Pourquoi les Loix autorisent si fort les Maris, 153. 154. Si la qualité de Mari excuse toutes les fautes, 154. Caractére d'un Mari brutal, T. VII. 67 & *suiv.* Avantages qu'on trouve à avoir un vieux Mari, T. IX. 216 & *suiv.*
Mariage; portrait d'un Mariage mal assorti, où la paix de la maison est troublée, T. III. 74 & *s.* La cause de ce désordre, 83 & *suiv.* Ses inconvéniens, T. VI. 7. 8. Avantages de ceux qui ne vivent point sous ses loix, 94 & *suiv.* Le plaisir du Mariage n'est pas si grand que les Femmes se l'imaginent, T. IX. 214
Maroc, (Hamet ben Hamet, ben Haddu Attar, Ambassadeur du Roi de) son éloge, T. IV. n. 329
Marot, (Clément) une de ses Epigrammes, T. V. 290. A retouché le vieux François du *Roman de la Rose*, T. VI. 303. 309
Marquemont, (Denis-Simon de) Archevêque de Lyon, & Ambassadeur à Rome; son caractére, T. IV. 205. 206
Mars (le mois de) est le plus triste mois de l'année, & pourquoi, T. VI. 50. 51
Martel, (Magdeleine) T. I. v. 2
Martel, (Catherine) T. I. v. 8
Martial, n'a pas assez ménagé l'honnêteté des expressions, T. IX.



G

GALANTERIES; il n'en faut point avoir qui durent long-temps, T. IX. 221
Gallvvay, (le Comte de) Exécuteur Testamentaire de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 227
Gascons, Marquis Gascon, brillant avec un faux air de la Cour; son caractére, T. II. 253 & *suiv.* Sa maniere de voyager, 293 & *suiv.*
Gassendi; ce qu'il pensoit sur les spéculations de la Philosophie, T. I. v. 6
Gassion; (le Maréchal de) caractére de sa valeur, T. III. 347
Gaulmin, idée de sa Religion, T. V. 249
Gaulois, battent les Romains à la Journée d'Allie, T. II. 170. Leur état lorsque César les conquit, T. III. 12. 13
Gazette de Londres, quand on commença à la publier, T. I. v. n. 79
Générosité; il y a une générosité sordide, qui n'est qu'une espéce de trafic, T. III. 257. Combien la générosité, sans la justice, est défectueuse, 261. 262
Geneve, comment elle fut sauvée de l'Escalade des Savoyards, T. VI. n. 241. La chanson qu'on y chante tous les ans le jour de l'Escalade; par qui faite, n. 244
Géographie gourmande, livre à donner au Public, T. V. 314
Germanicus devient suspect à Tibere, pour avoir appaisé les Légions, T. II. 214. 215
Givri, surnommé *le Brave*, T. III. n. 346. Caractére de sa valeur, 346
Godeau, caractére de ses Poësies, T. I. n. 5. Son *Benedicite*, une de ses meilleures Piéces, n. 9
Godolphin, (Mylord) son éloge, T. VI. 41. Sa mort, n. *ibid.*

cinquante mille écus à l'Evêque de Fréjus, à condition qu'il le servira dans son mariage, & refuse ensuite de le payer, T. VI. 145. 146. *&* T. VIII. 168. 224. 308. Epouse la niéce du Cardinal de ce nom, 125. Le choix que le Cardinal fait de lui, pour lui donner sa niéce, peut lui servir d'apologie, T. VIII. 103 *& suiv.* On craignit qu'en l'épousant il n'héritât de la faveur de cette Eminence, T. VI. 141. Ce que pensoient là-dessus les Maréchaux de Turenne, de Villeroy & de Clerembault, *ibid. & suiv.* Il ne tarda pas à les détromper, 142. Sa dissipation extravagante des biens immenses que Madame Mazarin lui avoit apportés, *ibid. & suiv.* Plaisante raison qu'il donne pour la justifier, 144. Cette dissipation oblige Madame Mazarin de le poursuivre en séparation de biens, T. VIII. 229. Les mauvais traitemens qu'il lui fait, l'obligent de se retirer dans les Pays étrangers, T. I. v. 127 *& suiv.* T. VIII. 107. 108. 151. 226. Il la laisse manquer de tout, T. I. v. 191. 192. Il surseoit la pension qu'elle avoit obtenue, T. VI. 11. 150. & T. VIII. 231. Il lui a donné une occasion légitime de se séparer de lui, T. VI. 150. Veut l'obliger de revenir avec lui, *ibid.* Il la force de se sauver en Italie, 232. Informations qu'il fait prendre sur la route qu'elle avoit prise, 234. Consulte divers Tribunaux, 236. La fait déclarer déchûe de [illegible] par Arrêt du Conseil, T. I. v. [illegible] T. VIII. 190 *& suiv.* Son travers [illegible] 222. Requête qu'il présente [illegible] Réfutation de cette P[illegible] mieux jouir des biens [illegible] de sa [illegible] que [illegible] Il [illegible] qu'il [illegible] Il [illegible] *plai*[illegible]



Gratot faisoit peur au Cardinal Mazarin, T. I. v. n. 45

Greaterik, (Valentin) Irlandois, passe en Angleterre, après avoir long-temps abusé l'Irlande, T. III. n. 71

Greatrak's, guérisons miraculeuses qu'il fait par le seul attouchement, T. I. v. 82 & *suiv.* On va à lui en foule de tous côtés, 83. La vérité de ses guérisons, attestée par des personnes éclairées & d'une probité reconnue, 84. Il se trouve enfin qu'elles n'étoient fondées que sur la crédulité du Public, 85

Gréce; avantages qu'en ont tirés les autres Nations, T. II. 117

Grecs; (les) Eglise des Protestans François refugiés à Londres, pourquoi ainsi appellée, T. V. n. 307

Grotius, éloge de ses Ecrits, & en particulier de son Livre *De Jure Belli & Pacis*, T. III. 252. Ce qui lui a manqué pour être parfait Historien, 330. Comment il définissoit la Hollande, 351

Guerre; la science de la Guerre passe d'une Nation à une autre, T. II. 140. 141. Combien le mérite de la Guerre donne du relief dans le monde, T. III. 167

Guerre Punique; quel fut le véritable sujet de la premiere Guerre Punique, T. II. 152. 153

Guiche, (le Comte de) obtient son retour en France par le crédit du Comte de Grammont, T. III. n. 121. Son ajustement ridicule, T. IV. 216. 217

Guidon du Duc de Montpensier, grand Convertisseur, T. IX. 210. 211

Guillaume III. Roi d'Angleterre, est blessé au bord de la Boyne, T. V. 321. Passe cette Riviere & bat l'Armée du Roi Jacques, 324. 325. Combien il est touché de la mort de la Reine son épouse, T. VI. 80. Sa délicatesse pour les

T. I. v. 124. & T. IV. 145 & *suiv.* Son éloge, T. IV. 241. 242. T. V. 207. 221. 255. & T. VI. 54. 246. Eloge de ses yeux, 35. Est recherchée en mariage par le Duc de Savoye, T. I. v. 125 & *suiv.* Par le Roi d'Angleterre, 129. T. V. 50. Est mariée avec le Duc de la Meilleraye, T. VIII. n. 2. Et pourquoi, T. IV. n. 265. T. V. 51. Biens immenses qu'elle lui a apportés, T. VI. 144. Enfans issus de ce mariage, T. VIII. n. 2. 3. Passe fort heureusement les premieres années de son mariage, 116. 169. 170. Combien elle a souffert avec M. Mazarin, T. VI. 148 & *suiv.* Ne voulant point le suivre en Alsace, elle lui laisse le choix de sa demeure, T. VIII. 228. Il choisit le Couvent de Chelles, ou elle se retire, *ibid.* Gagne l'esprit des Dames de cette Maison, *ibid.* M. Mazarin tâche de l'enlever, *ibid.* Elle retourne au Palais Mazarin, 169. Poursuit M. Mazarin en séparation de biens, 229. 230. Le Parlement ne lui fait pas justice, 231. M. Mazarin lui ôte ses pierreries, & la pousse à bout par ses visions prophétiques, 260. & T. V. 55. 56. Les mauvais traitemens de M. Mazarin l'obligent de sortir de France, 56. 57. & T. VIII. 111. Se retire en Italie, *ibid.* Les pierreries qu'elle emporte ne montoient pas à dix mille écus, 297. Revient en France, 240. 241. Se retire dans l'Abbaye du Lys, 244. Va demeurer chez M. Colbert, *ibid.* Proposition que lui fait le Roi, & sa reponse, 245. Retourne à Rome avec une pension de vingt-quatre mille livres, que le Roi lui fait donner, & une escorte, 248 & *suiv.* Sort de Rome, & accompagne en France Madame la Connétable sa sœur, 249. Se retire à Chamberry, *ibid.* Elle y compose ses *Mémoires*, 250. [illegible] le dessein d'aller en Angleterre, [illegible] Hollande, 53. Arrive [illegible]



Savoyards, & comment, T. VI. n. 241
Hervvicg, Docteur Allemand, qui prétend guérir les maladies en faisant suer par sympathie, T. VI. n. 266
Heyvvode, (Thomas) caractére de ses Tragédies, T. IV. n. 331
Histoire de France; ce qu'il faut développer pour bien composer l'Histoire de France, T. III. 333. Connoissance nécessaire pour écrire celle d'*Angleterre* & d'*Espagne*, *ibid.*
Histoire Métallique de Louis le Grand, commencement & progrès de cet Ouvrage, T. IX. 123 *& suiv.* Plan de cette Histoire, 124. 125. Liste des personnes qui ont travaillé au dessein, à la gravure ou à l'impression des Médailles qu'elle contient, 142. 143
Historien, il doit connoître tous les différens intérêts des Peuples dont il entreprend de parler, T. III. 333 Comment il se doit conduire dans la description des Guerres,
Historiens; méthode pour lire utilement les anciens Historiens, T. I. v. 9
Historiens anciens, leur habileté, T. III. 334. Sur quoi fondée, *ibid. & suiv.* D'où vient qu'ils étoient plus propres que nos Modernes à connoître le caractére des personnes dont ils entreprenoient de parler, 335 *& suiv.* Dans leurs éloges, il paroît une diversité délicate, inconnue à nos Historiens, 338
Historiens modernes, peu habiles à démêler les qualités opposées dans une même personne, T. III. 342. 343. Et moins encore à découvrir ces distinctions particulieres qui marquent diversement les qualités, 345. 346. Peu attentifs à reconnoître les hommes, 348
Historiens François sont très-médiocres, T. III. 328. D'où vient cela, 235 *& suiv.*
Hobbes, son éloge, T. II. 113. A quoi il attri-

......*ande*, combien la vie qu'o
République eſt douce, T. II
contributions y ſont grandes
ployées, 99. La différence
cauſe aucun déſordre, *ibid.*
mes Hollandoiſes, 99. 100.
détruite par l'oppoſition du
de Barneveld, 349. Ce que c'e
nement de Hollande,
Hollandois, leur caractére par ra
T. III. 221. 222. Leur vrai natu
la liberté,
Homere, préſente des caractéres qu
vent, intéreſſent, T. IV. 13. 14.
à peindre la nature telle qu'il l
faire des Héros fort accomplis, T
ment il feroit un Poëme Epique,
ſentement, 118. Son élévation &
les qualités n'empêchent pas de
faux caractére de ſes Dieux, 125
teté de ſes expreſſions, T. IX.
Homme; c'eſt fort peu de choſe
quand il fait le métier d'Epoux,
Hommes, ce qui les a portés à ſe jo
té, T. II. 147 & ſuiv.

Hoquincourt, (le Maréchal d') son caractére, T. III. 54 & *suiv.* Amoureux de Madame de Montbazon, 56 & *suiv.* Son sentiment sur la Religion, 60
Horace ; si son bon goût est une preuve de la délicatesse du siécle dans lequel il a vécu, T. III. 233. Son éloge, T. IV. 187. Jugement sur ses Odes, T. IX. 46. 47
Houlieres, (Madame des) fait un Sonnet contre la Phedre de Racine, que l'on attribue au Duc de Nevers, T. I. v. n. 136. 137
Houzai, cri de joie des Anglois, T. VII. n. 161
Huitres d'Angleterre, leur éloge, T. V. 313. 314
Humiere succombe aux rigueurs de sa Maîtresse, T. V. n. 46
Hypocrites, sont de grands Athées, T. V. 7

I

JACQUES II. Roi d'Angleterre; éloge de son Gouvernement, T. V. 128. 129. 217. Sa conduite opposée à celle du Duc Mazarin, T. VIII. 291 & *suiv.* N'a jamais été soupçonné d'avoir fait empoisonner ce Prince, T. IX. 116 117
Jansénistes, par quels artifices ils ont crû pouvoir supplanter les Jésuites, T. III. 65. 66. Sont divisés en trois classes, 67. 68. Dans quel esprit ils agissent, *ibid.* Comment ils se sont soutenus, 68. 69. Leurs opinions choquent la Nature & la Religion, 69. 70. Si leur maniere de parler par *On* est une marque d'humilité & de modestie, T. IX. 68 & *suiv.*
Jardin du Printemps, près de Londres, rendez-vous de galanterie, T. VII. n. 175
Jars, (le Commandeur de) son caractére, T. II. 78 & *suiv.*

& suiv. Est mécontente de M. de Saint-Evremond, T. V. 24 *& suiv.* Le trompoit quelquefois à l'Hombre, 36 *& suiv.* Aimoit à le railler, 41 *& suiv.* 103. 104. 147. 148. Souhaite de savoir ce qu'on dira d'elle après sa mort, n. 48. Qui est l'Auteur de ses Mémoires, n. 50. Devient passionnée pour la lecture des *Amadis*, 70 *& suiv.* Coupe l'oreille de son Aumônier, n. 82. Admiroit les entretiens sur la *Pluralité des Mondes*, de M. de Fontenelle, n 149. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond, T. VI. 29. 30. Elle ne vouloit point retourner avec M. Mazarin, ni se mettre dans un Couvent, 78. Ruinoit sa santé en bûvant trop de liqueurs fortes, 85 *& s.* 184. Pensoit bien, mais écrivoit mal, 99. Raillée sur son ortographe, 167. A été honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre à Rome, en France, à Chamberry & en Angleterre, 149. Si les dettes qu'elle avoit contractées en Angleterre, devoient l'empècher d'en sortir avec la Reine Marie, Epouse de Jacques II. 155. T. VIII. 117. 255. 294 *& suiv.* S'il est vrai qu'elle y fût aussi endettée qu'elle le disoit, 140. 249. 295. Pourquoi elle continuoit d'y demeurer, *ibid.* Justifiée sur sa sortie du Royaume, & contre les accusations ridicules de M. Erard, T. VI. 156 *& suiv.* T. VIII. 262. 263. Si elle a encouru la peine que Justinien a ordonné contre les femmes qui quittent leurs maris sans une cause légitime, 125. 264 *& suiv.* Ecrit en France qu'elle veut penser sérieusement à son salut, 160. Jugement sur les Lettres qu'elle écrivoit en France, 195 *& suiv.* N'étoit pas née pour vivre avec M. Mazarin, T. VI. 160. 161. Elle tombe malade, T. I. v. 211. Son indifférence pour la vie, 214. Sa mort, 211. & T. VI. n. 248. Son caractère, T. I. v. 211. 212. Combien elle est regrettée du Public & des Particuliers, 214

& suiv. & contraire au véritable Christianisme, 278. 279. Elle ne vient que d'un excès de complaisance pour notre opinion, 266

Johnson, (Benjamin) ses meilleures Tragédies, T. I. v. n. 140. Célébre Poëte Anglois; caractére de ses meilleures Piéces de Théatre, T. III. n. 129

Isenghien, (la Princesse d') T. I. v. 87. Bon mot qu'elle dit, 141. Réfléxion qu'elle fit sur une longue conversation d'un amant & d'une amante également passionnés, T. IV. 23

Italien, diseur de Concetti; son caractére, T. III. 245 *& suiv.*

Italiens; éloge de quelques Histoires qu'ils ont composées en leur Langue, T. III. 238. Défaut qui se trouve dans leur morale, *ibid.* Ils n'ont nullement réussi en fait de Tragédie, T. IV. 19. Défaut de leur maniere de chanter, 46. Leur musique préférée ironiquement à celle des François, T. V. 134 *& suiv.*

Jurieu, pourquoi il croit les Mysteres de l'Evangile, T. V. n. 87

Jurisconsultes, Ecrivains fort estimables, T. III. 251. 252

Justel, (Henri) se retire en Angleterre pour y jouir de la liberté de conscience, T. I. v. 163. Regrette les douceurs qu'il avoit perdues en quittant la France, *ibid.* T. IV. 310. Son éloge, 309

Justes; ce qu'il faut entendre par le petit nombre de Justes dont parle l'Ecriture, T. III. 254. 255

Justice, le fondement & le maintien de la société, T. III. 251. 252. Elle a peu de part dans les actions des hommes, 253. 254. Fausse idée qu'on s'en fait ordinairement, 262. 263. La vraie justice proportionne la peine au crime, 263

Justification, conciliation de Saint Paul avec Saint Jacques, T. III. 270. 271

Médicis, (Marie de) combien elle fut malheureuse, T. V. 12
Meilleraye, (le Maréchal de) quel étoit le vrai caractére de son courage, T. III. 346. 347
Melos, (le Comte de) son éloge, T. IV. 219. 220. n. 225. 235
Ménage, n'a pas sû l'origine des Côteaux, T. I. v. n. 30. Critique d'une de ses Observations sur Malherbe, T. III. n. 23. 24. Son Epigramme sur la mutilation des Statues du Palais Mazarin, T. VI. n. 143
Menagiana, le second Tome est meilleur que le premier, T. VI. 123
Menestrier, (le Pere) son Histoire Métallique, T. IX. 126
Merveilleux; ce que c'est que le merveilleux des Poëmes des Anciens, T. V. 120 & *suiv.*
Métaphores, l'usage qu'on en doit faire, T. IX. 51 & *suiv.*
Meun, (Jean de) autrement *Clopinel*, a achevé le *Roman de la Rose*, T. VI. 297. Son éloge, 301. Il dit du mal des Femmes dans son Roman, & elles prennent la résolution de s'en venger, 305. Comment il se tire d'affaire, 305. 306. Il joue plaisamment les Jacobins, 307
Middleton, (Madame de) son éloge, T. VI. 63. son caractére, 64
Milon, Ministre de Pyrrhus; son caractére, T. II. 150
Milon, Aumônier de la Duchesse Mazarin; comment traité par cette Dame, T. V. 82
Minutius, (Marcus) son caractére, T. II. 164 & *s.*
Miremont, (le Marquis de) son zéle pour la Religion réformée, T. V. 306. 307. 308. Regrets sur son absence, T. VI. 88 & *suiv.*
Modéles, en matiere d'ouvrage d'esprit, sont en petit nombre, T. IX. 45
Modéne, (Marie de) Reine d'Angleterre; son

Lettres; dispute pour & contre les Lettres, T. II. 77 & *suiv.* Alexandre & César les ont aimées, 80. Utilité des Belles-Lettres, 116

Libéralité, pourquoi elle est rarement accompagnée de la justice, T. III. 255. 256. Celle qui est produite par une simple facilité de naturel, n'est qu'une foiblesse, 256. 257

Limborch, éloge de son Livre sur la Religion Chrétienne, T. V. 244

Lionne, (la Comtesse de) son attention à servir M. de Saint-Evremond, T. I. v. 80. 85. 86

Lionne, (le Marquis de) son caractére, T. III. 132 & *suiv.* Sa mort, n. 223. Abregé de sa vie, T. IX. 96 & *suiv.*

Lionne, (le Comte de) T. III. n. 112 & *suiv.*

Lisola, (le Baron de) employé utilement par l'Empereur en diverses Ambassades, T. III. n. 195

Loke, fait valoir une pensée de M. de Saint-Evremond, T. I. v. n. 18

Longin, avec quelle justesse il jugeoit de la maniére dont un Poëte doit ménager l'assistance du Ciel, & la vertu des Grands Hommes, T. IV. 11

Longueville, (le Duc de) va en Normandie, & se déclare contre la Cour, T. II. 1 & *suiv.* Sa retraite précipitée à l'approche des Troupes du Comte d'Harcourt, n. 14

Lorme, (Marion de) son éloge, T. III. 95 & *s.* Ses charmes, T. VI. 70

Lorris, (Guillaume de) premier Auteur du Roman de la Rose, T. VI. 296. Dans quelle vûe il l'entreprit, 297. Son éloge, *ibid.* & *suiv.*

Louis XIV. ses Ministres l'indisposent contre M. de Saint-Evremond, T. I. v. 54. 55. & l'empêchent d'avoir égard aux sollicitations qu'on fait en sa faveur, 93. Après la Révolution d'Angleterre, il lui fait dire qu'il peut revenir en

T. III. n. 58. Sa mort fut un des principaux motifs qui engagerent l'Abbé de la Trape à quitter le monde, n. *ibid.* Son éloge, T. VI. 69

Montfleuri, Comédien; cause de sa mort, T. IV. n. 297

Montresor, ennemi du Cardinal de Richelieu, T. I. v. 45. Son caractére, T. III. 20

Montsoreau, (le Comte de) fait assassiner Bussy d'Amboise, T. IV. n. 215

Morale, son utilité, T. II. 116. Si la lecture des Livres de Morale est nécessaire à un honnête-homme, T. III. 285. 286

Morelli, son éloge, T. VI. n. 196. Raillé sur ses voyages, 197. Sur sa Patrie, 206. Sur ses vastes connoissances, 207

Moret, (le Comte de) frere aîné du Marquis de Vardes, T. III. 152. Son caractére, 154. 155

Morin, fameux joueur de Bassette; son caractére, T. I. v. 164. T. IV. 352 & *suiv.* T. V. 76 & *s.* 149 & *suiv.*

Mort; il y auroit de la mollesse à n'oser jamais penser à la mort, T. II. 98 & *suiv.* On n'en doit pas faire une étude particuliere, 99. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la mort, *ibid.* On la recule tant qu'on peut, T. VI. 125 & *suiv.* Livre Anglois, où l'Auteur prétend qu'on peut être transféré de la Terre à la vie éternelle, sans passer par la mort, n. 264. Partisans que la mort a trouvés contre cet Auteur, 265 & *suiv.* Moyens de se bien préparer à la mort, T. VII. 46. Comment on envisage celle de ses amis & de ses parens, 47 & *suiv.* Toutes les créatures y sont sujettes à leur maniere, 51. 52. D'où vient l'incertitude de notre condition après la mort, 27. 28. Moyen de sortir de ce doute, 28 & *suiv.*

Mourans, se passeroient volontiers des beaux discours qu'on leur fait, T. VI. 125

Maîtresse fidelle à son Amant, ce qu'on en doit juger, T. III. 292. 293

Maizeaux, (des) obtient de M. de Saint-Evremond des corrections & des éclaircissemens sur ses Ouvrages imprimés, T. I. v. 222. Se propose de les donner au Public avec ces corrections, 224. M. de Saint-Evremond lui confie le soin de publier ses Œuvres, 225. Ils travaillent ensemble à les revoir, *ibid.* La mort de M. de Saint-Evremond empêche de finir ce travail, 226. Il donne cette Edition de concert avez M. Silvestre, 237 & *suiv.*

Mallebranche, (le Pere) décrie Montagne, & pourquoi, T. IX. n. 71

Malherbe; jugement sur ce Poëte, T. I. v. 193. Tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la mort de son Epoux, T. III. 23. 24. Son éloge, 240. Tout ce qu'il a fait n'est pas également digne de lui, *ibid.* Divers jugemens qu'on en a faits en France, en divers temps, T. V. 18. 19. En quoi il a excellé, T. VI. 17

Malheureux, pourquoi plaints communement, T. III. 256

Mancini, (Michel-Laurent) épouse Hieronime Mazarini, T. VIII. n. 2

Mancini, (Philippe-Julien) Duc de Nevers, voyez *Nevers*.

Mancini, (Laure) Duchesse de Vendôme, T. VIII. n. 2

Mancini, (Olimpia) Comtesse de Soissons, T. VIII. n. 2

Mancini, (Marie) épouse le Connétable de Naples, T. VIII. n. 2

Mancini, (Ortence) Duchesse de Mazarin, voyez *Mazarin*.

Mancini, (Marie-Anne) Duchesse de Bouillon, T. VIII. n. 3. Félicitée sur ce que ses infortu-

Non-Conformistes en Angleterre, leur caractére, T. VII. 178. n. 179

Notes, combien elles sont nécessaires pour faire entendre les Ouvrages d'esprit, T. I. v. 240. 241

Nuit voluptueuse, décrite vivement par Pétrone, T. III. 43. 44

O

O*LONNE*, (le Comte d') un des trois Côteaux, T. I. v. 30. Il est exilé de la Cour, 123. & pourquoi, T. III. 284. Sa mort, T. VI. n. 2

Olonne, (la Comtesse d') de quelle Maison elle étoit, T. II. 36. Ses perfections, *ibid.* & *suiv.* Ses défauts, 30 & *suiv.* Ses regrets sur la mort du Duc de Candale, 109 & *suiv.* & T. III. 18[illegible]. Aimée de lui, *ibid.* Sa mort, T. VI. n. 2

On; maniere de parler par *On*, combien ridicule, T. VI. 288. 289. T. IX. 68 & *suiv.* Qui sont ceux qui l'ont introduite, n. 68

Ondedei, (Zongi) Evêque de Fréjus, est trompé par le Duc Mazarin, T. VI. 145. 146

Opera; Histoire de l'établissement des Opera en France, T. I. v. 145. Combien propre à causer de l'ennui, T. IV. 40. 41. Le chant qui régne d'un bout à l'autre, est entiérement opposé à la vraisemblance, 42. Ce qui devroit être chanté dans les Opera, 43. Ce que c'est proprement qu'un Opera; moyen d'éviter les défauts des Opera, sans perdre ce qu'ils ont de divertissant, *ibid.* Il est dangereux de blâmer l'Opera, 52. 53. Combien les [illegible] sont propres à gâter l'esprit des jeunes [illegible] [illegible]

Opera François, le[illegible] T. IV. [illegible]

Opera d'Issy, ce [illegible] [illegible]V. [illegible]

Or; circulation d[illegible] *Circulation*.

Orange, (Guillau[illegible] [illegible]ier Prin[illegible] caractére de son [illegible] T. III. [illegible]

Martinozzi, (Hierôme) épouse Laure-Marguerite Mazarin, T. VIII. n. 2
Martinozzi, (Laura) Duchesse de Modene, T. VIII. n. 2
Martinozzi, (Anne-Marie) Princesse de Conti, T. VIII. n. 2
Mascaron, (le Pere) réordonné, & pourquoi, T. I. v. 31
Mathématiciens, leur mérite, T. II. 116
Mathématiques; l'étude des Mathématiques ne convient pas à ceux qui aiment les plaisirs, T. II. 116
Matrone d'Ephese, son histoire traduite de Pétrone, T. III. 48 *& suiv.* S'il y a effectivement eu à Ephese une Dame telle que Pétrone la dépeint, n. 48. 49
Maucroix, son jugement sur les Poësies de Godeau, T. I. n. 5
Mazarin; (le Cardinal) dépense prodigieuse qu'il fit pour la représentation d'une Comédie, T. I. v. n. 145. Fait mettre M. de Saint-Evremond à la Bastille, 26. Comment il s'en excuse, 27. Trahit les intérêts de la France, à la Paix des Pyrenées, 35. 36. Se rend la dupe de Dom Louis de Haro, dans les Conférences, 41. 42. 51. 52. Son avidité à amasser du bien, 42 *& s.* Sa timidité ridicule, 43 *& suiv.* Jaloux de M. de Turenne, 49. 50. Plein de difficultés, de dissimulation & d'artifices avec ses meilleurs amis, 52. Son avarice, T. V. 100. Marie sa niéce avec le Duc de la Meilleraye, T. IV. n. 265. T. V. 52. & T. VI. 140. 141. Ce choix faillit à ruiner sa réputation, 141 Une faute de cette nature efface ses plus belles qualités, T. V. 52. Comment il peut être excusé, 53. 54. Comparé avec le Cardinal de Richelieu, T. IV. 211
Mazarin, (le Duc de) son caractére, T. I. v. 125. 126. Son portrait, T. VIII. 223. 227. Promet

de Cambert, son éloge, T. IV. 90
Pélisson, son éloge du Duc d'Anguien, T. I. v. n. 8. Jugement qu'il fait d'une Piéce de M. de Saint-Evremond, 12. 13. Cité, T. I. n. 5
Péres; variations des Peres sur le culte des Images, T. IV. 311. Sur le dogme de la réalité, 315. Leur caractére, T. VI. 188. 189
Perles Poisson; éloge des Perles de Tunbridge, T. VI. 5
Perrault, jugement sur son *Paralléle* des Anciens & des Modernes, T. I. v. 194. 195. & T. VI. 18
Perrin, (l'Abbé) premier auteur des Opera François, T. I. v. 146 & *suiv.*
Perrine, (la Marquise de la) son éloge, T. I. v. 214. & T. VI. 284. Son portrait, 285
Persécution pour cause de Religion, voyez *Intolérance.*
Persuasion; en quoi consiste le secret de la persuasion, T. IX. 75 & *suiv.*
Petit-Maître; caractére d'un Petit-Maître Anglois, T. VIII. 161 & *suiv.*
Pétrone; si la Satire que nous avons sous le nom de *Pétrone*, est l'ouvrage même que le Pétrone dont parle Tacite envoya à Néron, T. I. v. 70 & *suiv.* S'il a voulu se moquer de Séneque, lorsqu'il tourne en ridicule le style & l'éloquence de son siécle, T. III. 26. 27. Jugement que Tacite fait de Pétrone, 32. 33. Son amour pour les plaisirs ne le rendit pas ennemi des affaires, 33. Ce qu'on doit juger de la maniere dont il mourut, 34. 35. Quel but il s'est proposé en composant le Livre que nous avons de lui, 35 & *suiv.* Si Pétrone a eu dessein de nous décrire les débauches de Néron, 38 & *suiv.* Admirable par son style, & par la facilité qu'il avoit à donner ingénieusement toute sorte de caractéres, 41 & *suiv.* Combien il est supérieur à Lucain, 44. Il fait paroître beaucoup d'éloquence

[redacted]

quence dans ses déclamations, 45. 46. Pétrone est plus délicat que Catule & Martial, 46. A la réserve d'Horace, il est peut-être le seul qui ait sû parler de galanterie, *ibid.* S'il est l'auteur de la Satire que nous avons sous le nom de Pétrone, n. 32. 33. Réfléxions sur le portrait qu'en fait Tacite, T. III. 341. Son sentiment sur le Poëme Epique, T. IV. 11. Son invective contre la fausse éloquence de son temps, T. IX. 3 & *suiv.* Son éloge, 3. 4. 21. 28. 29. Sa *Matrone d'Ephese*, 30 & *suiv.* Si on a raison de regretter ce qui s'est perdu de sa Satire, 55. 56. Censuré, 57. 60. Défendu, n. 51.

Peuples, ce qu'on dit de leur origine est ordinairement fabuleux, T. II. 120 & *suiv.*

Pharsale de Lucain, tire plus d'avantage des grands Hommes qui y paroissent, que l'Enéide n'en tire des Dieux, T. III. 302. 303. Le plus grand défaut de la Pharsale, 11. 12

Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ses bénéfices, T. V. 9

Philosophes modernes, préférables aux anciens, T. VI. 28

Philosophie, combien ses spéculations sont douteuses & incertaines, T. I. v. 6 & *suiv.*

Pic, (l'Abbé) publie un volume de ses Ouvrages sous le nom de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 221

Pimentel, (Dom Antonio) ébauche le Traité des Pyrenées, T. I. v. n. 52

Pindare, extravagance de son prétendu sublime, T. VI. 20. 21. Ses Odes ne sont que l'éloge des chevaux & des chariots de course, 21

Plaidoye de M. Erard pour le Duc Mazarin, T. VIII. 98 & *s.* On n'auroit pas dû le mettre au jour, 310. 311

Plaintes; les plaintes d'une personne affligée fa-

T. I. v. 129. & T. IV. 345 & *suiv.* Son éloge, T. IV. 241. 242. T. V. 207. 221. 255. & T. VI. 34. 246. Eloge de ses yeux, 35. Est recherchée en mariage par le Duc de Savoye, T. I. v. 125 & *suiv.* Par le Roi d'Angleterre, 129. T. V. 50. Est mariée avec le Duc de la Meilleraye, T. VIII. n. 2. Et pourquoi, T. IV. n. 265. T. V. 51. Biens immenses qu'elle lui a apportés, T. VI. 144. Enfans issus de ce mariage, T. VIII. n. 2. 3. Passe fort heureusement les premieres années de son mariage, 116. 169. 170. Combien elle a souffert avec M. Mazarin, T. VI. 148 & *suiv.* Ne voulant point le suivre en Alsace, elle lui laisse le choix de sa demeure, T. VIII. 228. Il choisit le Couvent de Chelles, où elle se retire, *ibid.* Gagne l'esprit des Dames de cette Maison, *ibid.* M. Mazarin tâche de l'enlever, *ibid.* Elle retourne au Palais Mazarin, 109. Poursuit M. Mazarin en séparation de biens, 229. 230. Le Parlement ne lui fait pas justice, 231. M. Mazarin lui ôte ses pierreries, & la pousse à bout par ses visions prophétiques, 260. & T. V. 55. 96. Les mauvais traitemens de M. Mazarin l'obligent de sortir de France, 56. 57. & T. VIII. 113. Se retire en Italie, *ibid.* Les pierreries qu'elle emporte ne montoient pas à dix mille écus, 297. Revient en France, 240. 243. Se retire dans l'Abbaye du Lys, 244. Va demeurer chez M. Colbert, *ibid.* Proposition que lui fait le Roi, & sa reponse, 245. Retourne à Rome avec une pension de vingt-quatre mille livres, que le Roi lui fait donner, & une escorte, 248 & *suiv.* Sort de Rome, & accompagne en France Madame la Connétable sa sœur, 249. Se retire à Chamberry, *ibid.* Elle y compose ses *Mémoires*, 250. Forme le dessein d'aller en Angleterre, 61. 62. Passe en Hollande, 53. Arrive en Angleterre, *ibid.* Motifs



secrets de ce voyage, T. I. v. 128. On lui retient ses pierreries en France, T. IV. 214. Son logement à Londres, T. VIII. 186. 187. Combien elle y est admirée, 64. Sa maniere d'y vivre, 125. 126. 136. Agrémens qu'on trouvoit chez elle, 65 & *suiv.* Sa maison est le rendez-vous des personnes les plus distinguées en Angleterre, T. I. v. 137. Elle est inconsolable de la mort du Baron de Banier, 166. & T. V. 1 & *suiv.* M. Mazarin lui ôte sa pension, T. VIII. 250. Charles II. épris de sa beauté & de ses manieres, lui en donne une, T. I. v. 131. & T. VIII. 113. 250. Elle l'irrite en s'attachant au Prince de Monaco, T. I. v. 132. 136. Egards que Jacques II. a eus pour elle, 114. 252. Triste état où elle se trouve après l'abdication de ce Prince, T. I. v. 190. & T. VIII. 254 & *suiv.* La Chambre des Communes veut la faire sortir d'Angleterre, T. I. v. 190. Guillaume III. la reprend sous sa protection, & lui donne une pension, *ibid.* Le Duc Mazarin lui intente un Procès, & la fait déclarer déchûe de ses conventions, 191. Arrêt qu'il obtienr contre elle, T. VIII. 215. Tombe dangereusement malade, T. V. 67. Sa santé se rétablit, 68. Pendant les six premieres années qu'elle demeure en Angleterre, elle avoit beaucoup de passion pour les Sciences & pour les Ouvrages d'esprit, T. IV. 322 & *suiv.* Elle donne ensuite dans les fureurs de la Bassette, 323. Quelque préjudiciable que lui fût cette passion, elle n'a jamais pû détruire ses charmes, 330 & *suiv.* Fait imprimer un petit Ouvrage de M. de Saint-Evremond, n. 291. Forme le dessein d'aller en Espagne, dans le même Couvent où étoit sa sœur la Connétable, T. I. v. 167. & T. IV. 350. Etoit peu persuadée des vérités de la Religion & de l'existence d'un Dieu, T. I. v. 167 & *suiv.* & T. IV. 351

& *suiv.* Est mécontente de M. de Saint-Evremond, T. V. 24 & *suiv.* Le trompoit quelquefois à l'Hombre, 36 & *suiv.* Aimoit à le railler, 41 & *suiv.* 103. 104. 147. 148. Souhaite de savoir ce qu'on dira d'elle après sa mort, n. 48. Qui est l'Auteur de ses Mémoires, n. 50. Devient passionnée pour la lecture des *Amadis*, 70 & *suiv.* Coupe l'oreille de son Aumônier, n. 82. Admiroit les entretiens sur la *Pluralité des Mondes*, de M. de Fontenelle, n 149. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond, T. VI. 29. 30. Elle ne vouloit point retourner avec M. Mazarin, ni se mettre dans un Couvent, 78. Ruinoit sa santé en bûvant trop de liqueurs fortes, 85 & *s.* 184. Pensoit bien, mais écrivoit mal, 99. Raillée sur son ortographe, 167. A été honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre à Rome, en France, à Chamberry & en Angleterre, 149. Si les dettes qu'elle avoit contractées en Angleterre, devoient l'empêcher d'en sortir avec la Reine Marie, Epouse de Jacques II. 155. T. VIII. 117. 255. 294 & *suiv.* S'il est vrai qu'elle y fût aussi endettée qu'elle le disoit, 140. 249. 295. Pourquoi elle continuoit d'y demeurer, *ibid.* Justifiée sur sa sortie du Royaume, & contre les accusations ridicules de M. Erard, T. VI. 156 & *suiv.* T. VIII. 262. 263. Si elle a encouru la peine que Justinien a ordonné contre les femmes qui quittent leurs maris sans une cause légitime, 125. 264 & *suiv.* Ecrit en France qu'elle veut penser sérieusement à son salut, 160. Jugement sur les Lettres qu'elle écrivoit en France, 195 & *suiv.* N'étoit pas née pour vivre avec M. Mazarin, T. VI. 160. 161. Elle tombe malade, T. I. v. 211. Son indifférence pour la vie, 214. Sa mort, 211. & T. VI. n. 248. Son caractére, T. I. v. 211. 212. Combien elle est regrettée du Public & des Particuliers, 214



Mazarini, (Pierre) natif de Palerme, s'établit à Rome, T. VIII. n. 2

Mazarini, (Michel) Cardinal; sa mort, T. VIII. n. 2

Mazarini, (Jules) Cardinal, premier Ministre d'Etat en France, T. VIII. n. 2. Motifs qui le portérent à marier sa niéce avec le Marquis de la Meilleraye, 223. 224. Ses héritiers, n. 2. Etat des biens qu'il a laissés à Madame Mazarin, 272. 273

Mécénas; excellent avis qu'il donne à Auguste, T. II. 209. 210. Caractére de son esprit, T. III. 232

Médailles. Nous n'avons point d'ancien Auteur qui ait traité des Médailles, T. IX. 121 *&* *suiv.* S'il y a de la différence entre la Monnoie & les Médailles, *ibid.* *&* *s.* Défauts des Historiens Métalliques modernes, 123. 124. Ce que c'est qu'une Médaille, 124. Méthode qu'on a suivie dans l'Histoire Métallique de Louis XIV. 127. 128. Si on a eu raison de frapper des Médailles sur des Provinces & sur des Villes prises par ce Prince, & ensuite reprises par les Ennemis, *ibid.* Si elles auroient dû être faites par les Villes conquises, ou par les Villes du Royaume, 128 *&* *suiv.* L'art de faire des Médailles, 131. Médailles simples, *ibid.* *&* *suiv.* Médailles métaphoriques, 133 *&* *suiv.* Différence du goût des Modernes, au goût des Anciens, 134. Médailles mixtes, 136 *&* *s.* Instructions pour ceux qui voudront composer des Médailles, 140 *&* *s.* Liste des personnes qui ont travaillé aux Médailles de Louis XIV. 142. 143

Médecine; quelle est la plus sûre partie de la Médecine, selon Mayerne, T. IV. 75

Médecins Anglois, n'aiment pas à se lever la nuit pour faire des visites, T. VI. 242. 243

Médecins François réfugiés à Londres, leur généreuse vigilance pour les malades, T. VI. 242

Médicis, (Marie de) combien elle fut malheureuse, T. V. 12
Meilleraye, (le Maréchal de) quel étoit le vrai caractére de son courage, T. III. 346. 347
Melos, (le Comte de) son éloge, T. IV. 219. 220. n. 225. 235
Ménage, n'a pas sû l'origine des Côteaux, T. I. v. n. 30. Critique d'une de ses Observations sur Malherbe, T. III. n. 23. 24. Son Epigramme sur la mutilation des Statues du Palais Mazarin, T. VI. n. 143
Menagiana, le second Tome est meilleur que le premier, T. VI. 128
Menestrier, (le Pere) son Histoire Métallique, T. IX. 126
Merveilleux; ce que c'est que le merveilleux des Poëmes des Anciens, T. V. 120 & *suiv.*
Métaphores, l'usage qu'on en doit faire, T. IX. 51 & *suiv.*
Meun, (Jean de) autrement *Clopinel*, a achevé le *Roman de la Rose*, T. VI. 297. Son éloge, 301. Il dit du mal des Femmes dans son Roman, & elles prennent la résolution de s'en venger, 305. Comment il se tire d'affaire, 305. 306. Il joue plaisamment les Jacobins, 307
Middleton, (Madame de) son éloge, T. VI. 63. son caractére, 64
Milon, Ministre de Pyrrhus; son caractére, T. II. 150
Milon, Aumônier de la Duchesse Mazarin; comment traité par cette Dame, T. V. 82
Minutius, (Marcus) son caractére, T. II. 164 & *s.*
Miremont, (le Marquis de) son zéle pour la Religion réformée, T. V. 306. 307. 308. Regrets sur son absence, T. VI. 88 & *suiv.*
Modéles, en matiere d'ouvrage d'esprit, sont en petit nombre, T. IX. 45
Modéne, (Marie de) Reine d'Angleterre; son

éloge, T. V. 131 & *s.* Epouse de Jacques II. Ses occupations dévotes & religieuses pendant qu'elle étoit sur le Trône d'Angleterre, T. VIII. 135. 136. Sa conduite opposée à celle de Madame Mazarin, *ibid.*
Moliere, son éloge, T. I. v. 194. Supérieur à Plaute & à Térence, T. III. 197
Monaco, (le Prince de) son portrait, T. I. v. 132. Va en Angleterre, & devient amoureux de Madame Mazarin, T. IV. n. 169
Monastéres; d'où viennent les désordres des Monasteres, T. IV. 256
Monde; deux sortes de gens dont le monde est composé, T. II. 73. Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'assujettir à ses maximes, 74. La persécution du monde est une preuve de l'existence de Dieu, T. VII. 27 & *suiv.*
Mondori, Comédien, meurt pour avoir fait trop d'efforts à une représentation de Mariane, T. IV. n. 297
Monologue des Thuilleries, Piéce en vers, composée par Colletet, T. I. n. 14. L'estime qu'en faisoit le Cardinal de Richelieu, *ibid.*
Monmouth (le Duc de) étoit fort aimé de Charles II. son pere, T. IX. 112
Montagne, préfere Alexandre à César, T. III. 1. 2. Ce qu'il pensoit des opinions de Plutarque & de Séneque, 29. En quel temps la lecture de ses Essais nous touche le plus, 238. Caractére de cet Ouvrage, 286. 287. Défendu contre ses Censeurs, T. IX. 70. n. 71
Montaigu, (l'Abbé de) confident d'Anne d'Autriche, T. I. v. n. 53. Aspire au Cardinalat, 78
Montaigu, (le Duc de) éloge de sa belle maison de Londres, T. VI. 225. Payoit une rente viagere à M. de Saint-Evremond, n. *ibid.*
Montandre, (le Marquis de) T. VI. 314
Montbazon (la Duchesse de) mourut en 1657.

ennemi du Car
5. Son caractére, T. III.
, (le Comte de) fait assassiner
pise, T. IV. n. 215
son utilité, T. II. 116. Si la lecture des
de Morale est nécessaire à un honnête-
ne, T. III. 285. 286
, son éloge, T. VI. n. 196. Raillé sur ses
ges, 197. Sur sa Patrie, 206. Sur ses vas-
connoissances, 207
, (le Comte de) frere aîné du Marquis de
ardes, T. III. 152. Son caractére, 154. 155
in, fameux joueur de Bassette; son caractére,
T. I. v. 164. T. IV. 332 & suiv. T. V. 76 & s.
149 & suiv.

ort; il y auroit de la mollesse à n'oser jamais penser à la mort, T. II. 98 & suiv. On n'en doit pas faire une étude particuliere, 99. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la mort, *ibid.* On la recule tant qu'on peut, T. VI. 125 & *suiv.* Livre Anglois, où l'Auteur prétend qu'on peut être transféré de la Terre à la vie éternelle, sans passer par la mort, n. 264. Partisans que la mort a trouvés contre cet Auteur, 265 & *suiv.* Moyens de se bien préparer à la mort, T. VII. 46. Comment on envisage cell de ses amis & de ses parens, 47 & *suiv.* Tout les créatures y sont sujettes à leur maniere, 52. D'où vient l'incertitude de notre condit après la mort, 27. 28. Moyen de sortir de doute, 28 &

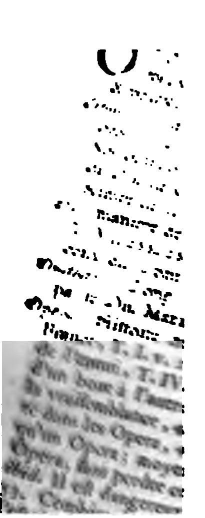
Mourans, se passeroient volontiers des beau cours qu'on leur fait, T. VI.

Myncepic, ce que c'eſt, T. VI. n. 112
Myſtere de l'ancien Teſtament, Comédie ſainte qu'on ſe propoſoit de jouer à Paris, T. I. v. 111. Le Procureur du Roi s'y oppoſe, *ibid. & ſ.*
Myſtere de la Paſſion, Comédie ſainte, jouée à Paris; idée de cette Piéce, T. I. v. 108 *& ſ. &* T. III. n. 299
Myſtere des Actes des Apôtres, Comédie ſainte, jouée par perſonnages à Paris, T. I. v. 109. 110

N

NATION; chaque Nation a ſon mérite, T. III. 247. 248
Nature; la Nature ſe communique aux hommes avec profuſion, T. V. 297
Naturel ſauvage & libre, ce qu'il eſt propre à produire, T. II. 127 *& ſuiv.*
Nerveſe, ſon galimatias, T. IV. n. 187
Nevers, (le Duc de) ſatiriſé dans un Sonnet, T. I. v. n. 136. 137. Son portrait, n. *ibid.* Son origine, T. VIII. n. 2. Héritier du Cardinal Mazarin, *ibid.* S'il avoit des raiſons de haïr le Duc Mazarin, 225. 226. Accuſé d'avoir inſpiré à Madame Mazarin de l'averſion pour ſon mari, & d'avoir favoriſé ſa ſortie hors de France, 101. 107. 108. 110. Juſtifié contre cette accuſation, 225 *& ſuiv.* 232 *& ſuiv.* Son mariage avec Mademoiſelle de Thianges, n. 241. 243. Son Epitre à la Ducheſſe de Bouillon, T. IX. 187. à M. le Clerc, 191. à l'Abbé de la Trape, 196
Nicole, zélé défenſeur de la Tradition, T. III. 279. 280. Prend à tâche de décrier Montagne, T. IX. n. 71. On lui répond, *ibid.* Cenſuré, 76
Nodot, a critiqué M. de Saint-Evremond mal-à-propos, T. III. n. 36. A défendu Pétrone contre ſes cenſeurs, T. IX. n. 55





de l'amour, T. IV.
d'un bouc à l'autr
la vraisemblance,
ce dans les Opera,
qu'un Opera ; moye
Opera, sans perdre
ibid. Il est dangereu
13. Combi

Oreste, fameux exemple d'amitié, ce qu'il en faut juger, T. IV. 297. 298
Ornemens; combien les ornemens des Prêtres & des Eglises sont nécessaires, T. IV. 313
Ovide, quelle fut la cause de son exil, T. II. 210
Ouvrages désavoués par M. de Saint-Evremond, T. VI. 118. 275. 276. D'esprit, leur vraie & leur fausse beauté, T. IX. 42 & *suiv.* Source des faux jugemens qu'on fait là-dessus, 43. Moyen de les éviter, 44

P

PAIX des Pyrénées, désavantageuse à la France, T. I. v. 52. 53. Motifs honteux qui porterent le Cardinal Mazarin à la faire, 35. 36
Palatine, (Anne de Gonzague, Princesse) a eu beaucoup de part aux cabales contre la Cour de France, T. I. v. n. 134. Le pouvoir qu'elle avoit dans les Guerres Civiles, T. IV. 160
Pape, la Populace de Londres le brûle tous les ans, T. IV. 271
Parthes, rédoutables à la Republique Romaine, lorsqu'elle étoit dans sa plus grande puissance, T. III. 13
Parure; combien la parure fait tort aux beautés du premier ordre, T. IV. 213 & *suiv.*
Pascal, (Blaise) son humilité, T. IX. n. 69
Passion; le ridicule d'une vieille passion, T. II. 64. Une passion ingénieuse à s'exprimer par différentes pensées, peu persuasive, T. III. 315
Passion de Jesus-Christ, jouée à Rome, T. III. n. 299. 300. Effet qu'elle produisit sur les Spectateurs, *ibid.*
Patru, son éloge, T. IV. n. 212. 213
Pauvres, legs que M. de Saint-Evremond leur fait, T. I. v. n. 226.
Peines & les plaisirs de l'Amour, (les) Opera

de Cambert, son éloge, T. IV.
Pélisson, son éloge du Duc d'Anguien, '
n. 8. Jugement qu'il fait d'une Piéce d
Saint-Evremond, 12. 13. Cité, T. I.
Péres; variations des Peres sur le culte d
ges, T. IV. 311. Sur le dogme de la r
315. Leur caractére, T. VI. 1
Perles Poisson; éloge des Perles de Tunb
T. VI.
Perrault, jugement sur son *Paralléle* des A
& des Modernes, T. I. v. 194. 195. & T.
Perrin, (l'Abbé) premier auteur des Oper
çois, T. I. v. 146
Perrine, (la Marquise de la) son éloge, '
214. & T. VI. 284. Son portrait,
Persécution pour cause de Religion, voye
lérance.
Persuasion; en quoi consiste le secret de
suasion, T. IX. 75
Petit-Maître; caractére d'un Petit-Maît
glois, T. VIII. 161
Pétrone; si la Satire que nous avons sous
de *Pétrone*, est l'ouvrage même que le P
dont parle Tacite envoya à Néron, T.
& *suiv*. S'il a voulu se moquer de Sé
lorsqu'il tourne en ridicule le style &
quence de son siécle, T. III. 26. 27. Jug
que Tacite fait de Pétrone, 32. 33. Son
pour les plaisirs ne le rendit pas ennemi
faires, 33. Ce qu'on doit juger de la m
dont il mourut, 34. 35. Quel but il s'e
posé en composant le Livre que nous av
lui, 35 & *suiv*. Si Pétrone a eu dessein d
décrire les débauches de Néron, 38 &
Admirable par son style, & par la facili
avoit à donner ingénieusement toute so
caractéres, 41 & *suiv*. Combien il est sup
à Lucain, 44. Il fait paroitre beaucoup

quence dans ses déclamations, 45. 46. Pétrone est plus délicat que Catule & Martial, 46. A la réserve d'Horace, il est peut-être le seul qui ait sû parler de galanterie, *ibid.* S'il est l'auteur de la Satire que nous avons sous le nom de Pétrone, n. 32. 33. Réfléxions sur le portrait qu'en fait Tacite, T. III. 341. Son sentiment sur le Poëme Epique, T. IV. 11. Son invective contre la fausse éloquence de son temps, T. IX. 3 & *suiv.* Son éloge, 3. 4. 21. 28. 29. Sa *Matrone d'Ephese*, 30 & *suiv.* Si on a raison de regretter ce qui s'est perdu de sa Satire, 55. 56. Censuré, 57. 60. Défendu, n. 61

Peuples, ce qu'on dit de leur origine est ordinairement fabuleux, T. II. 120 & *suiv.*

Pharsale de Lucain, tire plus d'avantage des grands Hommes qui y paroissent, que l'Enéïde n'en tire des Dieux, T. III. 302. 303. Le plus grand défaut de la Pharsale, 11. 12

Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ses bénéfices, T. V. 9

Philosophes modernes, préférables aux anciens, T. VI. 28

Philosophie, combien ses spéculations sont douteuses & incertaines, T. I. v. 6 & *suiv.*

Pic, (l'Abbé) publie un volume de ses Ouvrages sous le nom de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 221

Pimentel, (Dom Antonio) ébauche le Traité des Pyrenées, T. I. v. n. 52

Pindare, extravagance de son prétendu sublime, T. VI. 20. 21. Ses Odes ne sont que l'éloge des chevaux & des chariots de course, 21

Plaidoyé de M. Erard pour le Duc Mazarin, T. VIII. 98 & *s.* On n'auroit pas dû le mettre au jour, 310. 311

Plaintes; les plaintes d'une personne affligée fa-

tiguent si elles durent trop long-temps, T. III. 323 *& suiv.*

Plaisirs, comment il les faut ménager, T. II. 99. Sont recherchés différemment par les sensuels, les voluptueux & les délicats, 100. 101. Impressions différentes que les objets qui nous plaisent font sur nous, 101. Les gens qui ne songent qu'à leurs plaisirs, plus humains & plus accessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires, 74. Défauts des plaisirs du monde, T. VII. 21 *& suiv.* Comment on peut les rendre plus solides, 25. 26

Plumporridge, ce que c'est, T. VI. n. 112

Plutarque, mis en parallele avec Séneque, T. III. 29. Jugement sur les *Traités de Morale* de cet Auteur, *ibid. & suiv.* Plutarque étoit sensible aux plaisirs de la conversation, 30. Son goût fort médiocre pour les choses purement de l'esprit, *ibid.* Ses *Vies des Hommes illustres*, son chef-d'œuvre, *ibid. & suiv.* En quoi consiste sur-tout l'excellence de cet Ouvrage, 31. Plutarque ne pénétre pas fort avant dans le fond du naturel des personnages qu'il entreprend de faire connoître, *ibid. & suiv.* Inférieur à Salluste & a Montagne par cet endroit-là, *ibid.* Caractére de sa morale, 286. 287

Poëmes des Anciens, ne doivent pas toujours nous servir de régle, T. V. 109. Leur merveilleux comparé avec celui de la Chevalerie Errante, 120. 121. Le caractére du Poëme ne rectifie pas celui de l'impiété & de la folie, 125

Poësie, son génie, T. III. 234. En quel sens elle est le langage des Dieux, T. V. 124. 127. Ses régles doivent changer selon les temps, 117 *& suiv.* Idée naturelle & judicieuse qu'en ont les François, T. VI. 19. 20. Abus qu'on fait de la figure dans la Poësie, 21. La Poësie des Ita-

[redacted]

liens eſt pleine de figures outrées ou de *Concetti*, 22. Les Eſpagnols ont le même génie, 22. 23. Les fictions des Anciens ſont trop uſées pour devoir entrer dans notre Poëſie, 24 & *ſ.*

Poëtes ; à quoi ſervent les excellens Poëtes, T. III. 234. 235. Quels Poëtes ſont les plus propres pour le commerce du monde, 235. Combien les comparaiſons des Poëtes ſont ennuyeuſes, 235. 236. Pourquoi on a dit qu'il n'y avoit rien de plus fou que les Poëtes, T. V. 124. 125. Comment les Poëtes de l'Antiquité peuvent être préférés aux Théologiens & aux Philoſophes de ce temps-là, 126

Poëtes Tragiques, voyez *Tragiques*.

Politique, ſes uſages, T. II. 118. Caractére d'un Politique Anglois ridicule, 234 & *ſuiv.*

Pomone, Opera de Cambert ; jugement ſur cette Piéce, T. IV. 90

Pontchartrain, Chancelier de France ; ſon éloge, T. IX. 125. 126. Fait revoir les Médailles du Roi, 125

Pontchartrain, Sécretaire d'Etat, ſeconde les intentions de ſon pere, au ſujet des Médailles du Roi, T. IX. 125. 126

Porcheres d'Arbaud, Intendant des Plaiſirs nocturnes, T. I. n. 16. Se retire en Bourgogne, n. *ibid.*

Portſmouth, (la Ducheſſe de) voyez *Querouaille*.

Poules ; réfléxions ſur les Poules de Madame Mazarin, T. IV. 337 & *ſ.* De Leſbos, T. VI. 204

Précieuſe ; caractére d'une Précieuſe, T. II. 85. T. IV. 304 & *ſuiv.* En quoi elle fait conſiſter ſon plus grand mérite, T. II. 86. 87

Prédeſtination ; effets que produit le ſentiment de la Prédeſtination, T. III. 268

Prédicateurs, ne font pas une peinture aſſez af-

freuse du vice, T. IX. 60. 61. S'attachant plus à faire l'apologie du plan du Sermon, qu'à bien traiter leur matiere, 78

Prévoyance, son utilité, T. VII. 44. Le vulgaire ne s'en accommode pas, 46

Prince; respect que l'on doit avoir pour la Religion du Prince, T. IV. 319

Princes, comment ils devroient lire les anciens Historiens, T. I. v. 9. En quoi ils doivent être principalement instruits, T. III. 252. 253. Si la Guerre que font les Princes les empêche de rendre justice aux vertus de leurs Ennemis, T. VI. 156

Princesse de Cleves, qui a fait ce Roman, T. VI. n. 161

Prophéte Irlandois, qui rapportoit toutes les maladies aux esprits, T. III. 71 *& suiv.* Combien il étoit admiré & couru du Peuple, 73 *& suiv.*

Protestans, on devroit les tolérer, T. IV. 314

Protestante; si un Mari est à couvert de tout ac-

[redacted]

Quichotte, (Don) éloge de ce Roman, T. VI. 27. Voyez *Cervantes*.

Quiétisme, sur quoi fondé, T. VI. 213. 214. Ses unions divines ne sont souvent qu'une vapeur de rate, 215. Moyens de se préparer au Quiétisme, 216 & *suiv.*

Quinaut, défaut de ses Tragédies, T. III. 317. Eloge de ses Opera, T. IV. 53. 94

Quint-Curce, s'est fait admirer par la harangue qu'il met dans la bouche des Scythes, T. III. 142. A soin de mettre à la bouche d'Alexandre les Loix des Macédoniens, 332

Quouacres; les Quouacres ne surfont point, T. VII. 98

R

RACINE, caractére de son génie, T. I. v. 193. 194. Mis en parallele avec Corneille, *ibid.* T. VI. 17. 18. & T. IX. 47. On lui attribue un Sonnet satirique contre le Duc de Nevers, & contre Madame Mazarin, T. I. v. n. 137. & T. V. 35. Ce qu'il devoit apprendre de Corneille, T. III. 136. 137. Il fait d'Alexandre un Prince médiocre, 137. Parle trop foiblement du passage de l'Hydaspe par Alexandre, 142. Défigure le caractére d'Alexandre, 150. Defaut du caractére qu'il donne a Titus, 317. 318. Passe de la Poësie à l'Histoire, T. IV. 267. S'est bien servi de la raison des Anciens, n. 213. Admirable dans ses Tragédies, T. VI. 17. 18. A pris les Grecs pour modéles, 18. & les a surpassés, 26. Son éloge, T. IX. 47

Ragoûts, sont très-pernicieux à la santé, T. III. 290. 291

Raison; si la Raison doit entrer dans la Religion, T. III. 60. Sa tyrannie, T. VI. 327

Raisonnement; comment la justesse en raisonnement se peut acquérir, T. IX. 67. 68

Rancé, (Armand-Jean le Bouthillier de' Abbé de la Trape ; quel fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite, T. III. 58. 59. Sa mort, n. 59
Rantzau, (le Maréchal de) caractére de sa valeur, T. III. 347
Réal, (l'Abbé de Saint) éloge de son Histoire de *Don Carlos*, T. IV. 230. Est Auteur des Mémoires de la Duchesse Mazarin, T. V. n. 50. Jugement de M. de Saint-Evremond sur ses *Oeuvres posthumes*, T. IX. 222 & *suiv.*
Réalité ; les Peres ne conviennent pas entre eux sur le dogme de la Réalité, T. IV. 315. La Réalité des Calvinistes n'est pas moins difficile à comprendre que celle des Catholiques, 316
Récitatif des Italiens, ce que c'est, T. IV. 46
Reconnoissance des Gens de Cour, ou il y a moins d'égard pour le passé, que de dessein pour l'avenir, T. III. 260. 261. Espéce de reconnoissance intéressée, 202
Reconnoissans par une inclination naturelle qu'ils ont pour la reconnoissance, T. III. 259. 260. Reconnoissans imbéciles, 260. Diverses autres espéces de Reconnoissans, 259. 260
Réformateurs du Genre Humain ; leur sagesse est inutile dans le monde, T. II. 74. Ils ont leurs intérêts particuliers en vûe, 74. 75. Combien ils sont dangereux, 75
Réformés, voyez *Calvinistes*.
Régime, son utilité, T. IV. 340. Comment doit être ménagé, *ibid.*
Relais de Pigeons pour envoyer des nouvelles, T. II. 238
Religieuses ; plaintes d'une Religieuse mal-satisfaite de sa condition, T. V. 196 & *suiv.*
Religion, combien il nous importe d'étudier la Religion, T. III. 263 & *suiv.*
Religion Réformée, est aussi avantageuse aux maris, que la Catholique Romaine est favorable aux

[redacted]

amans, T. II. 93. 94. Quel effet elle doit produire dans le cœur des hommes, T. III. 268 *& suiv.* Parallele de la Religion Réformée & de la Catholique, 269. 270. La Religion Réformée fait rouler le Christianisme sur la doctrine & sur les créances, 271. Comment elle a été détruite en France, T. V. 140

Religion Chrétienne, préférable à toute autre Religion pour la pureté de sa Morale, T. III. 265. *&* T. IV. 257. La Religion consiste dans la pratique, 273. C'est à cela que tend expressément la Religion Chrétienne, 278. 279. Combien elle est propre à nous rendre heureux en ce monde, 277. D'où viennent les mauvais effets qu'elle produit parmi les hommes, 278. Ce n'est pas la raison qui nous fait changer de Religion, T. IV. 257. Il seroit à souhaiter que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain, T. V. 83. Ses avantages pour les véritables Dévots, *ibid.* Effets qu'elle produit dans l'esprit des autres, 84. Jugement que fait le Public de ces deux sortes de personnes, 85. 86. Liens qui attachent un homme à la Religion où il a été élevé, T. IV. 321. Egards que l'on doit avoir pour la Religion de son Pays, *ibid.* Si les honnêtes gens doivent entrer dans la chaleur des disputes de Religion, T. VI. 220. 221. D'où viennent les préjugés que l'on a sur la Religion, T. IX. 201 *& suiv.*

Religion Catholique, son caractére, T. III. 267 *& s.* Dans quel Pays on pourroit la trouver dans sa pureté, T. IV. 317

Religion du Prince, voyez *Prince.*

Renard, Valet-de-Chambre du Commandeur de Souvré, son jardin auprès des Thuilleries, T. VII. n. 6. Désordre qu'y fit le Duc de Beaufort, *ibid.*

Renaudot, (l'Abbé) son jugement sur le *Diction-*

naire de M. Bayle, tourné en ridicule par M. de Saint-Evremond, T. I. v. 200. 201. T. VI. n. 187. Idée que M. Bayle avoit de cet Ecrit, *ibid.*

Renti, (le Marquis de) meurt d'une maladie peu ordinaire, T. II. n. 61. 62. Qui est l'Auteur de sa vie, *ibid.*

Républicains, d'où vient qu'ils sont ingrats, T. III. 259

Républiques, la plûpart des choses s'y font par un esprit de faction, T. III. 348. 349. Quelle est la premiere vertu des Citoyens dans les commencemens d'une République, 349. Comment ils perdent l'amour pour la liberté, 350

Réputation; avec combien de soins les hommes travaillent à se donner de la réputation, T. VII. 38 & *suiv.* Ceux qui sont avides de réputation ne la conservent pas long-temps, & pourquoi, 41

Retraite, si elle convient à l'Homme, T. IX. 81. 82

Rets, (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) redoutable au Cardinal Mazarin, T. I. v. n. 44. Divers jugemens qu'on fit sur sa retraite, T. V. 85. 86

Rets, (le Duc de) tourné en ridicule, T. II. 15

Richelieu, (le Cardinal de) présent qu'il fait à Colletet pour deux Vers, T. I. n. 14. Ses bonnes qualités, T. IV. 205 & *suiv.* Ses défauts, 209 & *suiv.* Comparé avec le Cardinal Mazarin, 211

Riencourt, son jugement sur les motifs de la Paix des Pyrénées, T. I. v. n. 53

Robe; Gens de Robe, leur caractére, T. III. 135

Rochefoucaud; (le Duc de la) bon mot qu'il dit un jour à Mademoiselle de l'Enclos, T. I. v. 241. Son portrait, T. III. 172. 173. Est un des Auteurs de *la Princesse de Cleves*, T. IV. n. 162

Roche-Guilhen, (Mademoiselle de la) son éloge, T. IV. n. 222

Rodogune,

[redacted]

Rodogune, Tragédie de Corneille, défendue, T. IV. 228 *& suiv.*

Rohan, (le Duc de) ses Réfléxions sur les Commentaires de César, & ce qu'on en doit penser, T. III. 251

Rohan, (le Chevalier de) son éloge, T. VIII. 126. 127. Favorise Madame Mazarin dans sa sortie de France 110. & accusé de l'avoir enlevée, 233. 234. Se justifie, 234. A la tête tranchée pour crime d'Etat, n. 110

Rois, ce qui les porte à se faire des favoris, T. IV. 153. Leur amitié combien dangereuse à un favori imprudent, *ibid. & suiv.*

Romains, ils étudioient de bonne heure la politique, T. I. v. 65 *& suiv. &* T. II. 118. Aimoient passionnément les Belles-Lettres, T. II. 118. Ils ont eu la vanité de se croire descendus des Dieux, 120 *& suiv.* Dans les commencemens de la République, voisins, violens, étrangement capricieux & rustiques, 128. 129. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur modération, de leur éloignement des plaisirs, 129. 130. De leurs premieres Guerres, 131. Caractére des Romains des premiers siécles, 132. En quoi les derniers Romains ont différé des anciens, 133. Causes des éloges excessives données aux anciens Romains, *ibid. & suiv.* Jusqu'où les Romains portoient la jalousie de la liberté, 136. La constitution de leur Gouvernement les empêchoit de donner toujours le commandement de leurs Armées aux plus habiles Chefs, 137. 138. Ils étoient peu habiles dans l'art militaire, du temps de la premiere Guerre Punique, 138. 139. Leur courage & leur fermeté leur tenoient lieu de tout, 153. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta sur eux, 140. Leur désintéressement quand Pyrrhus passa en Italie, 142. Leurs mœurs se

corrompirent après la premiere Guerre Punique, 154. 155. Leur conduite à l'égard des Carthaginois, mal entendue, 156. Les Romains n'eurent jamais tant de grandeur, tant de véritable mérite, que du temps de la seconde Guerre Punique, 156. 157. Ils furent après cela plus attachés à leur intérêt qu'à celui de la République, 179 *& suiv.* Quel étoit le génie des Romains lorsque Tibere parvint à l'Empire, 213. 214. Leur condition malheureuse sous les Empereurs après Tibere, 219. 220

Roman de la Rose, par qui il a été composé, T. I. v. 231, Est l'ouvrage de deux Auteurs, T. VI. 296. 297. Est loué par nos meilleurs Ecrivains, 302 *& suiv.* Divers sens qu'on lui a donnés, 304. On ne le trouve plus dans le vieux langage ou il est composé, 309

Rome; quel usage on y faisoit de la Philosophie, T. II. 117. Son enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois, 122. 123. Les Rois

[redacted]

S

SABOTIERS; la Guerre des Sabotiers, T. I. v. n. 45
Sachot défend la cause de Madame Mazarin, sans avoir reçû d'elle ni Mémoires ni instructions, T. VIII. 166
Sacrement; adoration du Sacrement, voyez *Adoration*.
Sage; le Sage peut s'abandonner impunément à l'amour des femmes, & pourquoi, T. IV. 292. 293. Quelle est la véritable occupation du Sage, T. VII. 21. 22. Il trouve sa tranquillité par tout, 60. 61
Sagesse, à quel usage elle nous a été principalement donnée, T. II. 97. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la mort, *ibid.* En quel temps elle est d'usage, T. III. 227
Saint-Amant; on lui attribue un Ouvrage de M. de Saint-Evremond, T. I. v. n. 12
Saint-Denis le Guast, Terre dans le Côtentin, T. I. v. n. 3
Saint-Denis, (Charles de) épouse Charlotte de Rouville, T. I. v. 3. Enfans issus de ce mariage, *ibid.*
Saint-Evremond, Terre dans l'Election de Coutances, T. I. v. n. 4
Saint-Evremond, voyez *Evremond.* (Saint)
Saint-Real (l'Abbé de) est amoureux de Madame Mazarin, T. I. v. 138. Ecrit les Mémoires de cette Duchesse, *ibid.* L'accompagne en Angleterre, *ibid.*
Salomon, son attachement pour les femmes, T. IV. 292. Les aima différemment selon ses différens âges, 293 & *suiv.* Si on a eu raison de blâmer sa conduite à cet égard-là, 295
Sallufte, son caractére, T. III. 117. 118. 128. Excelle à faire connoître le génie des hommes,

129. Son habileté à peindre le génie p
de ceux qu'il veut connoître, 33
Sandwich (la Comtesse de) va en Franc
206. Son éloge, *ibid.* 240.
Santé; maximes pour conserver la santé

Sarazin, un de ses Ouvrages attribué
Saint-Evremond, T. V. 168. n. *idem.*
ge, T. VI.
Savans, leurs vaines occupations, T. V.
Stérilité de leur génie pour le comm
honnêtes gens,
Saumarés, Doyen de Vindsor, T. V.
Savoye, (la) Eglise des Protestans à
pourquoi ainsi nommée, T. V.
Sciences; à quelles Sciences un honnête
doit s'appliquer, T. II. 11
Scipion l'Africain, son caractére, T. II.
Ses actions ont été plus avantageuses à
blique, que ses vertus, 185 & *s.* Dans

Sénéque, par quel endroit il étoit le plus estimable, T. III. 26. Jugement de son style, 27. Quel est l'effet naturel de ses discours, 28. 29. Il y a plusieurs faits curieux répandus dans ses Ouvrages, 29. Ses opinions trop séveres, & peu convenables à son état, *ibid.* Caractére de ses Ouvrages, 286. 287

Sermons; combien certains Sermons sont propres à faire dormir, T. V. 204

Sertorius, Tragédie de Corneille; son éloge, T. III. 143

Shakespear, Poëte Tragique Anglois; sa mort, T. IV. n. 331

Sharr, Poisson délicieux, T. VI. n. 4

Sidius, héros d'un petit Ouvrage de Théophile, T. II. n. 81

Siécle d'Auguste, voyez *Auguste*.

Silvestre, Docteur en Médecine à Londres; son éloge, T. VI. 268. 319

Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer à Londres son *Histoire critique du Nouveau Testament*, T. IV. 324

Sluse, Chanoine de Liége; son éloge, T. III. 252

Société; sur quoi il faut compter dans la société, T. III. 245

Socrate n'étoit pas bien sûr de l'immortalité de l'Ame, T. II. 67. Les raisonnemens qu'il fit à sa mort, ne persuadérent ni ses amis, ni lui-même, de ce qu'il disoit, 97

Soissons; (le Comte de) désordre qui seroit arrivé en France, s'il n'avoit pas été tué à la Bataille de Sédan, T. IV. 211

Songes, leur cause agréablement décrite par Pétrone, T. III. 44. 45

Sophonisbe, son caractére admirablement bien exprimé par Corneille, T. III. 141

Soudaineté, mot consacré au jeu par Madame Mazarin, T. VI. 317

Sourdeac (le Marquis de) a inventé les machines du premier Opera François, T. IV. 90
Souverain bien, si on peut le trouver dans ce monde, T. VII. 21 & *suiv.*
Spéculation militaire, T. II. 239
Style propre aux éloges & aux caractéres, parfaitement connu des Anciens, T. III. 342
Stilicon, Tragédie de Corneille le jeune, T. IV. 19
Suisse qui se jetta dans la riviere, & pourquoi, T. VI. 240
Suivante; caractére d'une Suivante adroite & flatteuse, T. VII. 83 & *suiv.*
Sylla, sa mort comparée avec celle de César, T. II. 198. Avec quelle habileté Salluste a fait son caractére, T. III. 340. Sa Dictature lui étoit à charge, T. V. 99
Syphax, pourquoi il s'abandonna aux volontés de Sophonisbe, T. V. 295

T

[redacted]

mens a de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur la Religion, T. IV. 256

Ténébres ; ce que c'est que les Leçons de Ténébres, T. V. 5

Théatre ; d'où venoit le merveilleux du Théatre des Anciens, T. III. 298. Le ministére des Dieux ne peut être employé sur nos Théatres, *ibid.* Celui des Anges & des Saints ne sauroit y être souffert, *ibid. & suiv.*

Théologal ; aveu indiscret d'un Théologal, T. IV. 70 *& suiv.* Plaidoyé ridicule en sa faveur, 72 *& suiv.*

Théologie, à qui elle convient, T. II. 116

Théologiens, jusqu'où les aimoit M. Leti, T. VI. 234

Théophile, divers jugemens qu'on a faits en France de ses Poësies, T. V. 18

Thomond, (Henry O Briand, Comte de) grand Parieur au combat des Cocqs, T. IV. 331

Tibere faisoit des gestes mous & effeminés en parlant, T. II. n. 82. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, 214. Un grand mérite lui étoit suspect, *ibid. & suiv.* Il agit ouvertement en tyran sanguinaire, 216. 217. Tout lui fait ombrage, *ibid. & suiv.* La vie lui devient onéreuse, 218. 219. Il fut la cause de tous les désordres des Régnes suivans, 220 *& suiv.*

Tite-Live, les éloges qu'il donna à Pompée ne lui firent pas perdre la bienveillauce d'Auguste, T. II. 209. Examen du jugement qu'il a fait sur ce qui feroit arrivé, supposé qu'Alexandre eût fait la guerre aux Romains, 134 *& suiv.* Exact à marquer l'abolition ou l'établissement des Loix, T. III. 331. 332

Tolérance des Religions, jusqu'où elle doit s'étendre, T. III. 266. 267. Les Catholiques & les Protestans devroient se l'accorder réciproquement, T. IV, 314

Toscane, (le Grand Duc de) marques d'estime qu'il donnoit à M. de Saint-Evremond, T. VI. 330 & *suiv.*

Traducteurs François, ils semblent être convaincus de la stérilité de leur esprit, T. IV. 2. On peut estimer leur travail, sans faire grand cas de leur génie, 3

Tragédie, mauvais effets qu'elle produisoit à Athénes, T. III. 304. Elle est moins dangereuse parmi nous, 306. Elle est pleine de bons exemples, 310. 311. Un des grands défauts qu'on y commet, 317. La Tragédie fut le premier divertissement des Romains, T. IV. 31. 32. En quel temps elle commença à leur déplaire, *ibid.*

Tragiques, (anciens Poëtes) ce qui leur manquoit, T. IV. 15. Faisoient entrer trop de Dieux & de Déesses dans leurs Tragédies, 16. En quoi ils ont mieux réussi, 17. 18

Trape, (l'Abbaye de la) ce qu'on doit penser des austérités de la Trape, T. IV. 283. Le Duc Mazarin auroit dû s'y retirer, 265

Trape, (l'Abbé de la) son éloge, T. IX. 156

Trigaut de Bellemont (l'Abbé) attribue le Roman de la Rose à Abélard, T. I. v. 231

Tristan, Auteur de la *Marianne*, T. IV. n. 19

Turenne (le Maréchal) bat l'Armée Espagnole, T. I. v. n. 43. 44. étoit redoutable aux Ministres, n. 49. Estime qu'il avoit pour M. de Saint-Evremond, 8. 9. Lui témoigne le desir qu'il avoit de pouvoir lui être utile, 85. 86. Donne un conseil qui sauve la France, T. II. n. 177. A passé pour timide & irrésolu, mais sans fondement, T. III. 347. 348. Comment il comparoit les vûes du Cardinal de Richelieu avec celles du Cardinal Mazarin, T. IV. 211. Son amitié pour M. de Ruvigny, 298. Avoit dans sa phisionomie quelque chose de grand & de noble, T. V. 265. Passa par les plus petits Emplois de la

Guerre, 266. Combien il étoit estimé de M. le Prince, *ibid. & suiv.* Vouloit *qu'on fît peu de siéges, & qu'on donnât beaucoup de combats*, 267. Sa premiere maxime pour la Guerre, *ibid.* Service important qu'il rendit à la Cour lorsqu'elle étoit à Gien, 268. 269. Sauve le Roi des mains de M. le Prince, & le raméne à Paris, 270. 271. Idée de sa conduite, 271. 272. Sembloit donner trop peu à la fortune pour les événemens, 272. 273. Anéantit les disputes que les Officiers formoient pour le rang, 273. 274. Fixe la légereté & l'impatience des François, & donne de l'activité aux Etrangers, 274. Sa conduite à l'égard du Cardinal Mazarin, 274. 275. Son caractére, 275. Etoit modéré sur la Religion, même après s'être fait Catholique, 276. Dans ses dernieres Campagnes il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant, 277. Sa mort, *ibid.* Combien il fut regretté de tout le monde, & particulierement du Roi de France, *ibid.* Son parallele avec M. le Prince, 278 *& suiv.*

Turetin, (Jean Alphonse) son éloge, T. VI. 72. 73

V

VASSOR, (Michel le) cité, T. I. v. n. 32. 53

Vaste, quelle est la véritable signification de ce mot, T. IV. 190 *& s.* Dans quel sens on peut dire qu'un homme a l'*esprit vaste*, 193 *& suiv.*

Velleius Paterculus, son éloge, T. III. 138. Louange délicate qu'il donne à César, *ibid.*

Vénitiens, caractére de leur politique mystérieuse, T. II. 263 *& s.* 352 *& s.*

Verdure; Vers contre la verdure qu'on met aux cheminées en Angleterre, T. V. 161

Verneuil, (la Comtesse de) maîtresse imaginaire de Chapelain, T. I. n. 18

Vespasien s'ennuyoit des honneurs qu'on lui rendoit, T. VII. 41
Virtu, elle est accompagnée d'opposition & de contrainte, T. III. 228
Viandes, celles qu'on peut avoir commodément sont les meilleures, pourvû qu'elles soient bien choisies, T. III. 290. Différentes espéces & propriétés des meilleures viandes, *ibid.*
Vice; ce qui fait ordinairement quitter le vice, T. V. 88 *& suiv.* Deux impressions différentes qu'il fait sur nous, 89
Vie de l'homme, à combien de malheurs elle est sujette, T. V. 97 *& suiv.* Passion que les hommes ont pour la vie, T. VI. 125. 126. Avantages d'une longue vie, 127. 128. Moyen de faire un bon usage de la vie, T. VII. 55 *& s.* Comment on peut se rendre la vie heureuse, 61 *& s.*
Vieillard; caractére qu'il faut donner à un vieillard amoureux dans une Piéce de Théatre, T. III. 320. Avantages qu'il rencontre dans le mariage, T. IX. 216
Vieillards, agrément qu'ils peuvent trouver dans le monde, T. VI. 125. 126. 168. 169
Vieilles Gens, avantage qu'ils ont, T. III. 226. 227. Ce qui les engage à se retirer insensiblement des Cours, 229. Injustice des plaintes qu'ils font contre les jeunes gens, 230. S'il leur est permis d'être amoureux, T. V. 30 *& suiv.* Quelles femmes sont les plus propres pour leur commerce, T. IV. 243 *& suiv.* Ce qui déplait en eux, T. V. 186. 187. Moyen de le corriger, 188. Il leur est naturel de tomber dans la dévotion, 189. 190
Vieillesse; ce qui nous occupe le plus dans la vieillesse, T. III. 224 *& suiv.* Ce qu'elle est par rapport aux femmes, T. IV. n. 327
Villiers (l'Abbé de) fait passer de ses Ouvrages sous le nom de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 221

Vin de Champagne n'eſt plus ſi bon qu'il l'étoit autrefois, & pourquoi, T. I. v. 223
Vins de Champagne excellens, T. III. 289. Ceux de Bourgogne moins eſtimés, *ibid.* Différentes eſpéces de Vins de Champagne, *ibid.* On leur donne aujourd'hui trop de verdeur, T. VI. 277
Virgile, ſon habileté à toucher le cœur, T. III. 315. Trop porté à exciter la pitié, T. IV. 12. Les caractéres de ſon *Enéide* fades & dégoûtans, 13. Combien eſt admirable la Poëſie de Virgile, 14. Beauté de ſon *Enéide*, T. V. 126. Ne ſauroit cacher le peu de mérite d'Enée, *ibid.* En quoi il eſt inférieur à Lucain, 127
Vivre; moyen de vivre heureux, T. II. 104 & *ſ.*
Voiture, ſon éloge, T. I. v. 193. & T. VI. 17. 27. Trop amoureux de quelques-unes de ſes productions, T. III. 241. Qui a publié ſes Œuvres, n. 241
Voſſius, (Iſaac) ami de Lettres de M. de Saint-Evremond, T. I. v. 80. 81. 86. 87. Son caractére, 161. Sa crédulité imbécille, 162. n. 165. & T. III. 246. Sa mort peu édifiante, T. I. v. n. 161 & *ſuiv.* Raillé pour ſon entêtement pour la Chine, & pour la grandeur de l'ancienne Rome, T. IV. 323. & T. V. 166
Uſquebac, ce que c'eſt, T. VI. n. 86
Utile; ſentiment d'un homme qui préfere l'utile à l'honnête, T. III. 200

W

WALLER, (Edmond) célébre Poëte Anglois; ſon éloge, T. I. v. 59. T. III. 249. T. V. 208. 209. 224. 233. & T. VI. 28. Monſieur de Saint-Evremond lui donne en garde ſes papiers, T. I. v. 238. Son caractére, T. III. n. 192. Eſtime qu'il avoit pour Corneille, 192. Sa mort, T. V. n. 224

Windsor, bonté de ses Lapins, T. VI. 196 & *s.*
Wit, (Jean de) Pensionnaire de Hollande; son éloge, T. III. 99
Wrangel, Général des Troupes Suédoises, T. IV. 277
Wurts, comment il concevoit qu'on pouvoit accorder les différends des Chrétiens sur la Religion, T. IV. 257

X

XANTIPE rétablit les affaires des Carthaginois, T. II. 138 & *suiv.* Son mérite est cause de sa perte, 139 & *suiv.*
Ximenès, (le Cardinal) pourquoi n'accordoit jamais ce qu'on lui demandoit, T. III. 207

Y

YEUX; malheurs causés dans le monde par de beaux yeux, T. V. 179. 180



[redacted]

